W. LIEBKNECHT
(1826-1900)

SOUVENIRS

SOUVENIRS D'EXIL EN SUISSE (ANNO 1849)
SOUVENIRS DE JEUNESSE — PREMIER DISCOURS
QUAND J'ÉTAIS MAITRE D'ÉCOLE

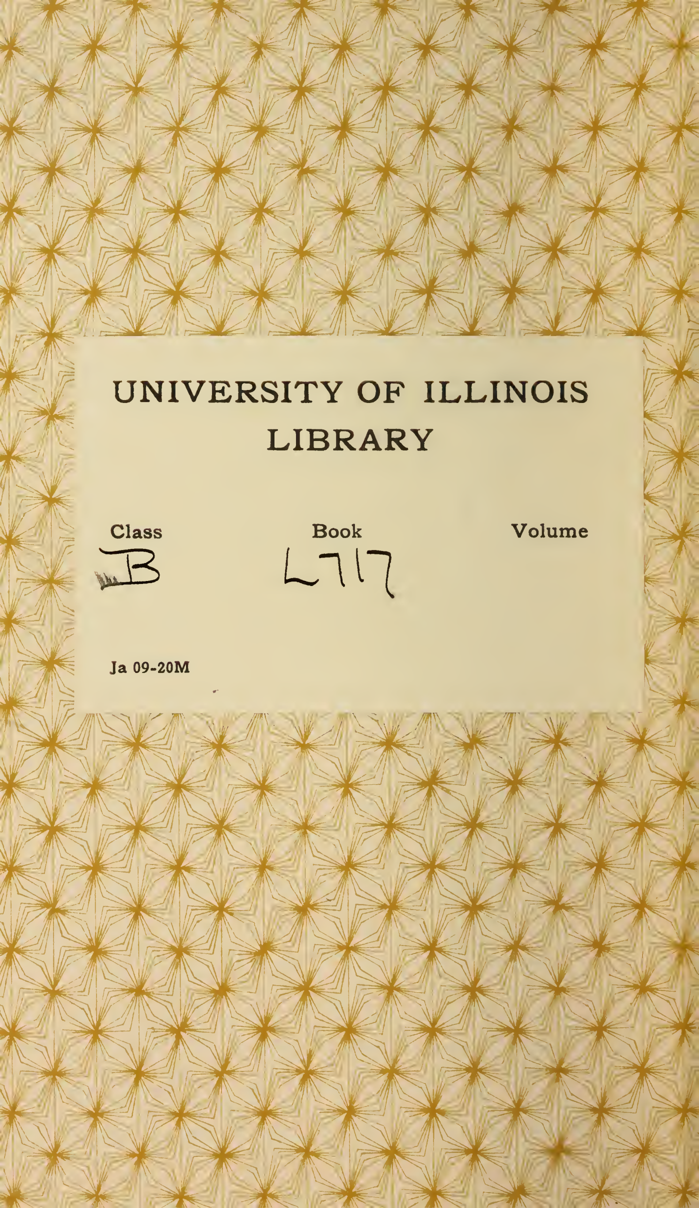
Traduits en français pour la première fois

PAR

J.-G. PRODHOMME & Ch.-A. BERTRAND

Avec deux portraits de W. LIEBKNECHT

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(*Librairie GEORGES BELLAIS*)
17, Rue [illegible] 17
—
1901



Hommage du traducteur

Ch. A. Bertrand

W. LIEBKNECHT

SOUVENIRS

W. LIEBKNECHT
(1826-1909)

SOUVENIRS

SOUVENIRS D'EXIL EN SUISSE (ANNO 1849)
SOUVENIRS DE JEUNESSE — PREMIER DISCOURS
QUAND J'ÉTAIS MAITRE D'ÉCOLE

Traduits en français pour la première fois

PAR

J.-G. PROD'HOMME & Ch.-A. BERTRAND

Avec deux portraits de W. LIEBKNECHT

PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(*Librairie GEORGES BELLAIS*)
17, Rue Cujas, 17

1901



WILHELM LIEBKNECHT
(1898)

Notice biographique

SUR

Wilhelm LIEBKNECHT

En tête de ces pages, nous croyons utile de donner quelques brèves indications biographiques sur W. Liebknecht. Elles serviront au lecteur à s'orienter dans le récit sans prétention, fait au hasard des souvenirs, d'un style pittoresque et enjoué, qui ne se dément pas un seul instant chez le vert septuagénaire.

Wilhelm-Philipp-Martin-Christian-Ludwig Liebknecht naquit à Giessen, capitale de la Hesse électorale, le 29 mars 1826. Il appartenait à une famille de fonctionnaires. Orphelin de bonne heure, il étudia la philosophie aux universités de Berlin, de sa ville natale et de Marbourg (capitale de la Hesse-Kassel). Au cours de ses études, il se passionna pour les socialistes français, Saint-Simon

Fourier, Considérant, etc., à tel point que le « sol de Marbourg étant devenu trop brûlant » pour lui, il lui prit l'idée d'émigrer en Amérique. Un hasard de voyage l'amena en Suisse (1847). A la nouvelle de la révolution de février, il quitta Zürich pour Paris, mais arriva trop tard pour prendre part aux événements. Il fit alors partie de « légion » que le poète Herwegh organisait à Paris pour envahir le duché de Bade, mais il tomba malade et dut regagner la Suisse. Il ne put donc pas prendre part au *Heckerputsch* d'avril ; mais en septembre, lors du *Struveputsch*, il fut emprisonné et resta, jusqu'au mois de mai 1849, dans les prisons grand-ducales.

Les *Souvenirs* que nous publions donnent de longs détails sur cette époque ainsi que sur le séjour de Liebknecht à Londres. Là, il devint un des membres importants du *Kommunistenbund,* et lors de la scission qui se produisit dans cette société, en septembre 1850, il quitta le comité central en compagnie de Marx, Engels et Eccarius, qui fondèrent un nouveau *Bund* à Cologne (1er décembre).

On peut dire que, dès lors, la vie de Liebknecht se confond avec l'histoire de la *Sozialdemokratie.* L'amnistie de 1862 permit aux proscrits de 1849 de rentrer en Allemagne. Liebknecht en profita. Il fit partie de la rédaction de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, dirigée par Brass, mais ne tarda pas à reprendre son indépendance lorsqu'il s'aperçut que Brass travaillait pour le compte de Bismarck. En 1864, il adhéra, un an après sa fondation (23 mai 1863), à *l'Allgemeiner deutscher Arbeiterverein* de Lassalle, puis collabora au *Sozialdemokrat* de son ami Schweitzer, dont il ne

réprouva, d'ailleurs, bientôt la politique. Liebknecht quittait peu après Berlin, expulsé, pour Leipzig (1865).

C'est à Leipzig qu'il connut Bebel (alors ouvrier tourneur), avec qui il rédigea la *Mitteldeutsche Volkszeitung*; mais ce journal fut supprimé par le gouvernement prussien, après la paix avec l'Autriche (1866). Liebknecht se risqua alors à faire un voyage à Berlin. A l'issue d'une conférence, il fut arrêté et condamné à trois mois de prison.

Elu par le parti démocratique saxon au Parlement du *Norddeutscher Bund* (1867), il y siégea auprès de Schweitzer, l'élu et le président (de 1867 à 1871) de l'*Arbeiterverein*. L'année suivante, Liebknecht fondait avec ses partisans le *Demokratisches Wochenblatt*, tandis que Schweizter avait le *Sozialdemokrat*. Ce fut une lutte entre les deux journaux, entre les adhérents de l'*Internationale* qui venait d'être créée et ceux de l'*Arbeiterverein*.

Liebknecht et Bebel résolurent de former un parti nettement socialiste et internationaliste, bientôt appelé (à la suite du congrès d'août 1869, à Eisenach) celui des *Eisenachiens* (*Eisenacher*) ou des *Honnêtes* (*Ehrlicher*), par opposition à celui des *Lassalliens* (*Lassalleaner*) ; la *Sozialdemokratische Arbeiterpartei* était fondée et le *Wochenblatt* devenait le 1er octobre le *Volksstaat*. (1)

On sait comment, en 1870, les socialistes allemands, au Reichstag, se prononcèrent contre la guerre, puis contre la continuation de la guerre, contre la proclamation de l'Empire et l'annexion

(1) Le n° 2 est daté du 6 ; le *Volksstat* paraissait environ deux fois par semaine.

de l'Alsace-Lorraine (1). En compagnie de Bebel et de Hepner, Liebknecht fut arrêté en décembre 1870 ; tous trois comparurent au fameux procès qui se déroula à Leipzig du 11 au 26 mars 1872 ; Liebknecht était accusé de :

« 1° Avoir coopéré à la fondation de l'*Arbeiter-partei* à Eisenach ;

2° Avoir fondé le *Volksstaat* ;

3° Avoir voulu, par la force, établir un état social démocratique ;

4° Avoir, par les articles du *Volksstaat* et des discours tenus à Brunswick, essayé d'engager le parti dans des aventures répréhensibles ;

5° Avoir fondé une association révolutionnaire ;

6° Avoir tenu des discours révolutionnaires et soudoyé des agitateurs de côté et d'autre ;

7° Avoir essayé de détourner les soldais de leurs devoirs ;

8° Appartenir à l'*Internationale* et avoir voué son parti à cette société dangereuse ».

Condamné, le 26 mars, à deux ans de forteresse qu'il subit, comme Bebel, à Hubertusburg, il fut élu pendant sa détention, député au Reichstag de l'Empire nouveau, par les ouvriers saxons. Il ne put siéger qu'en 1875. Les mêmes électeurs l'envoyèrent en 1879, siéger en outre à la deuxième chambre saxonne.

Au Reichstag, d'une activité infatigable, il s'éléva avec violence contre la violation du secret des lettres commise par le gouvernement, et obtint sur ce point une enquête (mars 1877). La *Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands* avait

(1) Aux élections parisiennes du 8 février 1871, une liste ouvrière portait le nom de Liebknecht (Lissagaray, *Hist. de la Commune de 1871*, p. 70).

été, entre temps, fondée au congrès de Gotha (27 mai 1875) dont le programme radical-socialiste dépasse celui d'Eisenach et où le parti s'unifia. Le *Volksstaat* devint alors le *Vorwærts*, que dirigea Liebknecht jusqu'à sa mort.

Le parti unifié fit alors de rapides progrès ; il possédait, en 1877, 41 journaux politiques avec 150.000 abonnés et le journal socialiste illustré *Neue Welt* avait déjà un tirage de 35.000 exemplaires.

Mais, le 21 octobre 1878, à la suite des attentats de Hœdel et Nobiling, arriva le *Socialistengesetz* « contre les efforts, d'un danger général, des socialistes » (*gegen die gemeingefæhrlichen Bestrebungen der Sozialisten*) qui supprima toute la presse du parti. La lutte redevint terrible contre Bismarck ; Liebkneckt, sans perdre courage, fonda le *Sozial demokrat* à Zürich et continua sa propagande, de la tribune même du Reichstag, se montrant à toute occasion l'adversaire acharné de la Prusse et de son gouvernement. (1)

Il fut aux congrès de Wyden, en Suisse (août 1880), de Kopenhague (1883) et de Saint-Gall (octobre 1887).

De 1880 à 1890, tant que dura le petit état de siège à Leipzig, Liebknecht, en compagnie de Bebel, alla s'établir à deux heures du « Petit Paris », à Borsdorf.

Elu le 8 novembre 1881, par les électeurs de Mayence, son mandat fut souvent interrompu à la suite de délits de presse et d'offenses incessantes au chancelier de l'Empire (1882 et 1883). Non réélu

(1) « C'est un fanatique adversaire de la Prusse, dit le *Meyer's Lexikon* (XI, 332) ; et il a imprimé à la Sozialdemokratie un caractère antipatriotique. »

aux élections générales du 21 février 1887, une élection complémentaire à Berlin le fit rentrer, dès le 30 août, au Reichstag.

Entre temps (1886), il fit un voyage travers l'Amérique du Nord, dont il a laissé une relation.

La Sozialdemokratie ne cessait cependant de faire des progrès, si l'on en juge d'après les chiffres obtenus aux élections du Reichtag par ses candidats :

En 1871, elle recueillit 124.655 voix.

En 1874, — 340.078 — (6,5 o/o des votants).

En 1877, — 481.008 — et 12 élus (8, 7 o/o des votants).

En 1878 (malgré la dissolution du Reichstag) -— 420.66 voix et 9 élus (7, 3 o/o des votants).

En 1881 (malgré le *Sozialistengesetz*), 335.307 voix et 12 élus.

En 1884, — 507.798 voix et 24 députés (8, 7 o/o des votants).

En 1887, — 673.283 voix et 11 députés (8, 9 o/o des votants)

En 1890 (après l'abrogation du *Sozialistengesetz*), 1.323.200 voix et 35 députés (18, 1 o/o des votants).

En 1893,—1.786.783 voix et 44 députés (23, 2 o/o des votants).

En 1898, — 2.107.076 voix et 56 députés (27, 2 o/o des votants).

La loi contre les socialistes ayant été rapportée (30 novembre 1890) après la chute de Bismarck, le parti se réorganisa au congrès de Halle (12-18 octobre) suivi de celui d'Erfurt (14-20 octobre 1891) où un nouveau programme fut rédigé dans le sens marxiste ; il a aujourd'hui plus d'a-

dhérents qu'aucun autre et réunit, comme on le voit, aux dernières élections, plus du quart des votants.

Liebknecht revint donc à Leipzig pour quelque temps, puis à Berlin. En septembre 1892, il parut au congrès des syndicats ouvriers tenu à Marseille, du 24 au 27, et présida la troisième séance, le 26.

« Faites la République démocratique et sociale, dit-il en prenant la présidence ; laissez-nous faire notre République démocratique et sociale et la question (d'Alsace-Lorraine) sera vidée. La guerre n'est pas une solution, car elle ne fait pas seulement des vainqueurs, mais aussi des vaincus. Supposez que vous repreniez l'Alsace-Lorraine ; dix ans plus tard, la bataille s'engagera de nouveau et tout sera remis en question. D'ailleurs, au point de vue de la protestation qui fut faite en 1870-71 par Bebel et par moi, tous nos camarades socialistes du Reichstag et nous, sommes prêts à la recommencer. Je le répète, le triomphe du socialisme en France et en Allemagne résoudra seul cette question. » (1)

Mais la présence du chef socialiste allemand avait fait grand bruit dans le pays et dans la presse française ; un arrêté d'expulsion fut lancé contre Liebknecht qui partit le 27 de Marseille faisant cette confidence à un journaliste :

« Je ne crois pas à mon expulsion ; il n'est pas possible qu'un gouvernement républicain se souille ainsi, il serait donc moins républiéain que le gouvernement allemand. » (2)

(1) Voir *le Temps* du 18 sept. 1892.
(2) *Id. ibid.*

Sur l'antisémitisme, il fit cette déclaration qui concorde avec les principes émis aux dernières pages des *Souvenirs* :

« Les antisémites allemands ne ressemblent en rien aux antisémites français. Ce sont des coquins au service des grands propriétaires et de M. de Bismarck, dont le système financier a consisté uniquemcnt à voler le peuple.

« Malgré tout, le peuple allemand se rend très bien compte de la situation. Il sait que les antisémites essayent de donner le change et que, comme les voleurs pris au piège, ils crient à leur tour : « Au voleur ! » (1)

Aimé et respecté de tous ceux de son parti, Liebknecht, « le Vieux » (*der Alte*) comme on l'appelait familièrement, passa ses dernières années à Berlin-Charlottenbourg, ne s'absentant guère que pour quelques voyages en Angleterre où il fréquentait surtout la famille de Karl Marx, son maître vénéré.

Beaucoup, il est vrai, se séparèrent de lui ces dernières années ; son intervention dans l'affaire Dreyfus fort mal interprétée d'ailleurs par nos compatriotes, sur la foi de traductions erronées ou tronquées avec passion, avait pu lui retirer quelques partisans ; mais il restait toujours « comme une incarnation de la pensée internationale » (2). Et ce fut avec stupeur que le socialisme international apprit, le 12 août dernier, que le vieux lutteur était mort, comme il devait mourir, — subitement.

J.-G. P.

(1) *Figaro*, du 28 sept. 1892.
(2) Edgard Milhaud, *Revue socialiste*, sept. 1900, p. 305.

Bibliographie des œuvres de Liebknecht.

Volks-Fremdenwœrterbuch. Enthaltend ca. 30.000 Fremdwœrter wie sie in den deutschen Schrift und Urgangssprachen hæufig vorkommen. Mit verstændlichen Ernklærung und genauer Angabe der Aussprache und Betonung der Wœrters ; 3. Aufl., 1875

Zur Grund-und Bodenfrage. 1875 ; 2. vervollst. Aufl. (Liepzig, *Vorwœrts*, 1891).

Robert Blum und seine Zeit (Nürnberg, 1890)

Die Emser Depesche (1891 ; 5ᵉ edition Nürnb., 1892)

Geschichte des franzœsischen Revolution (Dresde, 1890)

Robert Owen (Nürnb. 1872).

Ein Blick in die neue Welt (Stutt. 1887).

Der Hochverrathsprozess gegen Liebknecht, Bebel und Hepner vor dem Schwurgericht zu Leipzig vom 11. bis 26. Mærz 1872. Mit einer Einleitung von W. Liebknecht (Berlin, *Vorwærtz* 1894).

Karl Marx zum Gedæchtniss (Nürnb., 1896).

Ueber die politische Stellung der Sozial-Demokratie, insbesonders mit Bezug auf den norddeutschen Reichstag. Vortrag im 31. Mai abgehaltenen Versammlung des Berliner demokrat. Arbeiter-Vereins (Leipzig, 1869) ; 3. unverænd. Aufl. Mit einem Vorwort und einem tragikomischen Nachspiel. (Ibid. 1874 et Berlin, 1893).

Was ich im Berliner « Reichstage » sagte. Nach den stenographischen Berichten veroeffentlicht (ib. 1867).

Rede über den Antrag auf Beurlaubung der gefangenen sozialdemokratischen Reichstag Abgeordneten (Reichstags Sitzung vom 21. November 1874) Nebst einem Anhang enth. Aktenstücke zur Charakteristik des Staatsanwalts Tessendorf die Urtheile des Berliner Staadtgerichts und des preussischen Kammergerichts in Sachen Most's (Leipzig, 1876.)

Zu Trutz und Schutz, Festrede gehalten zum Stiftungsfeste des Crimmitschauer Volksvereins am. 22. Oktober 1871. 4. verm. Aufl. (Leipzig 1874 ; 6. Aufl., Berlin 1891)

Wissen ist Macht — Macht ist Wissen. Vortrag gehalten zum Stiftungsfeste des Dresdener Atbeiterbildungs-Verein am 5. Februar 1872 und zum Stiftungsfeste des Leipziger Arbeiterbildungs-Verein am 24. Februar 1872. 2. Aufl. (ibid. 1875 ; neue Aufl., Berlin, 1874.)

Das Brief-Geheimniss vor dem deutschen Reichstag. Nach den amtlichen stenographischen Berichten. (Berlin, 1878).

Zur orientalischen Frage, oder soll Europa Kosakisch werden ? Ein Mahnwort an das deutsches Volk. 2. verm. Aufl., in der die neuesten Phasen der politischen Lage berücksichtigt sind (Leipzig, 1878).

Die Katastrophe in Brückenbergschacht. Die Verhandlungen drüber im sæchsischen Landtag. Nebst einem Vor-und Nachwort (Stuttgart, 1880).

Die Orientdebatte im deutschen Reichstag (vollstændig nach dem amtlichen stenogr. Bericht) kurz beleuchtet (Leipzig, 1878).

Gegen den Militarismus und gegen die neuen Steuern (Berlin, 1870).

Was die Sozialdemokraten sind und was sie wollen ? Neue Bericht und vervollstænd. (Berlin, *Vorwærts*, 1891).

Le portrait publié en tête ce volume nous a été communiqué par le Dr Karl Liebknecht. C'est la réduction d'une photographie exécutée à Berlin en 1898.

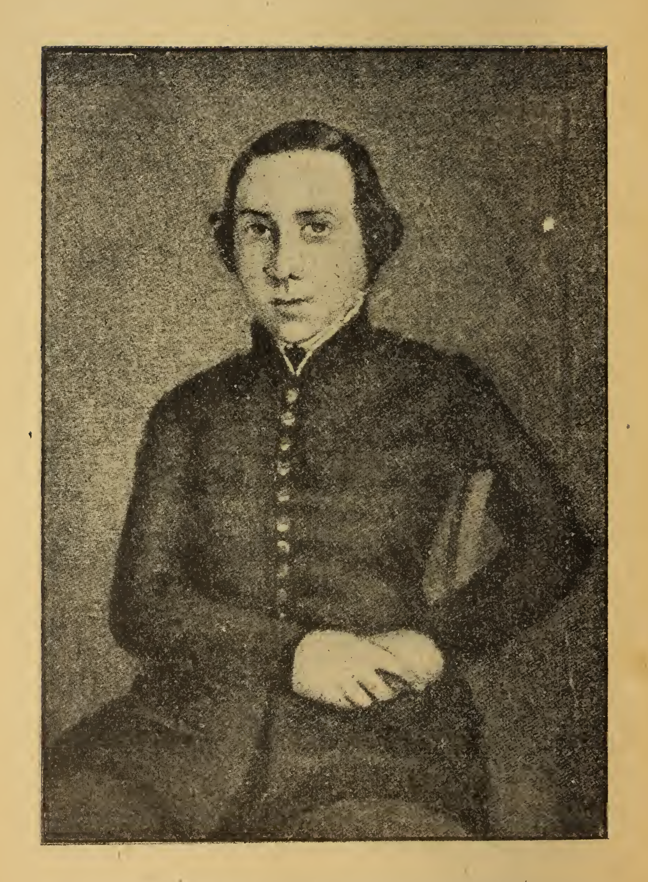
Celui qui se trouve en regard de la page 1 nous a été obligeamment prêté par les *Sozialistische Monatshefte* qui l'ont publié dans leur fascicule de septembre 1900. C'est une reproduction du portrait de Liebknecht en insurgé (*als Freischærler*), de celui-là même, très vraisemblablement, dont il est question page 6, note 1.

Dans la présente traduction, on s'est efforcé de suivre d'aussi près que possible le texte original. Certaines phrases, certaines tournures (répétitions, allitérations, etc.) pourront sembler dures aux oreilles, voire aux yeux du lecteur français.

Mais nous avons estimé qu'une traduction, même un peu choquante pour nos compatriotes, était préférable à quelque « belle infidèle » ou à une adaptation trop « littéraire ».

Les deux premiers fragments ont été traduits par M. J.-G. Prod'homme, les deux autres par M. Ch.-A. Bertrand.

Les Traducteurs.



WILHELM LIEBKNECHT EN INSURGÉ
(1849)

ANNO 1849

Les souvenirs d'exil en Suisse, Anno 1849, *ont été écrits par W. Liebknecht, pour le* Neue-Welt-Kalender *de 1899. Il y a cinquante ans, après la répression des soulèvements populaires qui agitèrent l'Allemagne (l'Allemagne du Sud principalement) en faveur de l'unité germanique, un grand nombre de révolutionnaires, appartenant aux classes les plus diverses de la société, trouvèrent asile en Suisse.*

Un article des Grenzboten (1) *nous renseigne sur un grand nombre d'entre eux : à Berne,*

---

(1) *Grenzboten* d'octobre 1849, *Deutsche Flüchtlinge in der Schweitz.*

c'étaient le professeur médecin Karl Vogt avec ses fils, Emile et Adolphe; Itzstein, Raveaux « le pâle fanatique de Pologne », Jacoby, de Kœnigsberg, « l'homme des quatre questions »; Sigel, tout jeune encore, ex-ministre badois et ex-feld maréchal, plus tard général pendant la guerre de Sécession; Mieroslawski, son collègue; le peintre Kaufmann, de Dresde; Nauwertk, privat-docent, de Berlin; Grosse, de Mannheim, éditeur d'Arnold Ruge; le poète G. Herwegh; Fried. Frœbel; Ruge lui-même; Germain Metternich, « le héros de Mayence »; Haussmer, Reinhart, saxons; Born, de Posen; Doll; Nafe; le colonel Blenker, plus tard général dans l'Amérique du Nord, et son aide-de-camp Fassbender, de Dürkheim. Berne seul avait accueilli six cents exilés. A Ouchy, vivait l'Italien Mazzini; à Lausanne, il y avait peu d'Allemands: Gustave Struve « le héros de l'Oberland », « le Robespierre allemand » et sa femme; à Genève, Karl Heinzen, Zitz, Bamberger, Schütz, de Mayence; à Zürich, Todt, ex-membre du gouvernement provisoire de Dresde; Jæckel et Richard Wagner, de Dresde également; le Prussien Annecke; Zychlinsky, Wittig et Lindemann; l'avocat Biberstein; Chaizes, de Vienne; Türr, de Mannheim; Bekk, de Bade. A Lucerne, Brentano qui avait joué un grand rôle dans la Révolution badoise, et ses compatriotes, Mercy, Thibaut, Eichfeld, partis plus tard pour l'Amérique. A Bâle, enfin, ou aux environs, c'était Teodor Mægling, ancien conseiller royal de Württem-

berg, et sériciculteur, surnommé « Seidenhann », avec l'avocat Erbe, « le héros des barricades d'Altenbourg »; et Tzschirner, membre, comme Todt, du gouvernement révolutionnaire de Dresde. Dans cette dernière ville, les troupes prussiennes avaient vaincu la Révolution le 9 mai; dans le duché de Bade, les événements, beaucoup plus violents, ne se terminèrent qu'au mois de juin. Après l'insurrection militaire des 9-12 mai à Bade, à Rastatt, à Lœrrach, les soulèvements de Karlsruhe et de Fribourg obligèrent le grand-duc Léopold, — comme avait fait le roi de Saxe, — à s'enfuir, le 14, à Francfort. Le gouvernement du 14 mai, présidé par Brentano, avait fait alliance avec le Palatinat bavarois et les radicaux württembergeois; les troupes étaient commandées par les généraux polonais Snayde et Mieroslawski. Une assemblée constitutionnelle s'ouvrit le 1er juin à Karlsruhe; Georgg, Werner, G. Struve, H. Nafe, Richter, Behmann, Frédéric Hecker, rentré d'Amérique, formèrent alors avec Brentano le gouvernement provisoire du 14 juin. Mais le même jour, les Prussiens entraient à Kaiserslautern sous la direction du général Hirschfeld; le 21, ils battaient les insurgés à Waghæusel; le 22, ils occupaient Mannheim; le dimanche 1er juillet, ils investissaient Rastatt, qui se rendit le 23. Depuis le 25 juin, ils occupaient Karlsruhe, où le grand-duc rentra le 18 août (1).

(1) On consultera utilement sur cette époque les *Erinnerungen aus Rastatt 1849*, de M. Albert Fœrderer (Lahr in Baden, 1899); ceux de Ludwig Bamberger (Berlin 1899), ainsi que *1849*, de M. W. Ashton Ellis (Londres, 1892), trad. en allemand par H. von Wolzogen : *1849, Der Aufstand in Dresden* (Leipzig, 1894).

Les *Souvenirs d'un homme de 48* qu'a publiés l'ami Sorge dans les deux dernières années du *Pionier-Kalender* de New-York, ont rappelé bien des choses à ma mémoire et réveillé bien des souvenirs depuis longtemps endormis.

A Genève, où nous nous rencontrâmes et où nous vécûmes plusieurs mois dans l'intimité, Sorge put écrire son journal, et qui mieux est, le conserver, tandis que moi, qui, sans contredit, ai fait de plus lointaines péré-

grinations, je n'ai rien pu sauver (1), ni le moindre bout de papier, ni même, — chose plus douloureuse, — le moindre débris de ma splendide bibliothèque.

Ma vie et mes tribulations d'exilé à Genève m'apparaissent clairement aujourd'hui et revivent en leurs lignes âpres. Et de cette multitude renaissante d'impressions, d'images, de faits, je vais, à la prière de quelques amis, extraire différents épisodes, au courant de la plume.

C'était en 1849, — l'année du grand travail pour nous, hommes de 1848, *l'année folle*, — le 3 ou le 4 juillet. La bataille de Rastatt venait d'être perdue, la fameuse *Murglinie* (2) ayant été tournée par les Prussiens et les troupes impériales qui, suivant leur tactique bien connue, se gardaient des attaques de front. La majeure partie de nos troupes, — celles qui n'étaient pas tombées ou n'avaient pas été envoyées dans la souricière de Rastatt, — se

(1) A l'exception cependant d'un petit portrait à l'huile pour lequel un jeune peintre genevois, Zwehlen, me supplia de poser, et qui, inachevé encore à l'époque de mon départ, me fut envoyé à Londres (L.) Une reproduction de ce portrait vient d'être publiée dans les *Sozialistische Monatshefte* de septembre 1900.

(2) La Murg est un affluent de la rive droite du Rhin, qui se jette dans ce fleuve après avoir traversé Rastatt. Les Prussiens avaient rencontré dans la vallée de la Murg une forte résistance de la part des insurgés badois.

repliaient vers le sud, et, bien qu'il fût encore question d'une « guerre du peuple » dans la Forêt Noire, on se faisait peu à peu à l'idée d'une retraite dans la *libre* et *neutre* Suisse. (En soulignant ces deux mots si nobles, je me rappelle quelle expérience en firent par la suite plusieurs d'entre nous, grâce au Conseil fédéral ; la Suisse d'aujourd'hui, en des circonstances analogues, ne nous obligerait plus à les souligner... du moins osé-je l'espérer).

Le gros de l'armée était en avant. Quant à nous, nous formions une société assez mêlée, réunie par l'orage des événements, nous connaissant d'ailleurs presque tous, — une douzaine : entre autres, le brave *Gustav Struve* (1),

(1) D'origine russe, G. Struve, dont il sera parlé longuement tout à l'heure, naquit à Münich le 4 octobre 1805 ; de 1824 à 1826, il étudia le droit à Gœttingen et Heidelberg. En 1831, il fut secrétaire de la députation d'Oldenburg au Bundestag ; puis revint à Mannheim en 1832. De 1845 à 1848 il publie plusieurs ouvrages de droit, étudie la phrénologie, fonde un journal consacré à cette science, sur laquelle il conférencie à Mannheim et à Heidelberg ; fonde à Mannheim le *Deutscher Zuschauer*, en 1847 ; le 5 juin de la même année, il crée à Karlsruhe le *Club des Entschiedenes Fortschrittes* et fait reparaître à Neutsdadt son *Zuschauer*, qui avait peu duré à Mannheim. En septembre 1848, il dirige le soulèvement de Lœrrach auquel on a donné le nom de *Struveputsch*. Emprisonné le 25 septembre, le 14 mai 1849 le délivre. Après la Révolution de 1849, condamné à mort, il s'enfuit en Suisse, puis en France et en Angleterre. Il s'embarqua le 11 mai 1852 pour New-York, où, dès le 1er juillet, il ressuscitait pour la deuxième fois le *Zuschauer*, qui mourut définitivement le 1er avril 1852. De 1853 à 1859, il vécut à Granitvillage (Ile des Etats). En 1858, il publia *Die soziale*

qui n'avait plus à tracer sur le papier des plans de victoires à venir; sa femme Amalie, qui en voulait pas le quitter; *Rosenblum*, naguère aide de-camp, et futur rédacteur du *Rummeltipuff* encore à naître; *Neff* (1), instituteur, jeune homme très actif et résolu qui s'était fort bien conduit à la tête de son bataillon populaire, jusqu'au moment où celui-ci fondit entre ses mains, homme par homme, à la bataille de Rastatt; *Dortu* (2), toujours prêt à

Republik. Amnistié le 7 août 1862, il repartait pour l'Europe le 2 juin de l'année suivante. Pendant la guerre de Sécession, il avait combattu avec le grade de capitaine. Il a laissé un ouvrage sur cette guerre, sous le titre : *Das 8. Regiment New-Yorker Freiwilligen und Prinz Salm-Salm*. On a, en outre, de lui, une *Histoire universelle* en six volumes (1864-66); *Zwœlf Streiter des Revolutions* (Berlin, 1867), et beaucoup d'autres ouvrages dont on trouvera les titres aux *Deutsche Biographien* (Art. de Wippermann, vol. 36, p. 686). Struve vécut à Vienne à partir de 1869; il y mourut le 21 août 1870, en prononçant ces paroles: « *Dieses entsetzliches Krieg, ich muss fort !* »

Sa femme Amalie, née Dusar, morte en Amérique en 1862, a laissé deux ouvrages du plus grand intérêt : *Erinnerungen aus der badischen Freiheitskæmpfern* (Hambourg 1850) et *Historische Zeitbilder* (Bremen 1850). Elle fut emprisonnée avec son mari de la fin de septembre 1848 au 16 avril 1849. « C'était une beauté démoniaque », dit Alb. Fœrderer (p. 2).

(1) Friedrich Neff, de Rümlingen, près Lœrrach (Bade), fut condamné à mort le 8 août 184) et fusillé le lendemain matin à Fribourg pour conspiration et participation à l'insurrection. (V. Albert Fœrderer, p. 163).

(2) Johann-Ludwig-Maximilian Dortu, de Potsdam, ancien auskultator et sous-officier au 24e landwehr-régiment prussien; condamné à mort pour haute trahison le 30 juillet 1849 et exécuté le lendemain matin à Fribourg.

« Max Dortu, dit un contemporain, était un tout jeune homme, un ardent idéaliste, qui participa à l'insurrection dès le début ». (*Grenzboten*, 1849, 3e vol., p. 276).

toutes les audaces, au cœur toujours joyeux ; plus âgé, il m'eût fait songer à *Volker von Alzeie* (1) ; il était bon chanteur à l'occasion et naturellement poëte, comme tout le monde à son âge ; enfin, venait ma petite personne qui, à ce moment, pensait plutôt au *Scheiden vom Liebsten, was man hat* (2) qu'à la Révolution vaincue.

Jeunesse n'a pas de vertu... (3). La Révolution était-elle vraiment perdue ? Son drapeau ne flottait-il pas là-bas au pays hongrois, où l'héroïque peuple magyar que, si chaudement, célébra le brave *Schnauffer*, pourchassant les bandes des soudards ennemis comme le loup les troupeaux ? Et puis Rastatt n'avait-il pas des provisions pour plusieurs mois, avec des munitions suffisantes ? Le pays ne pouvait-il pas se soulever demain ? Ah ! combien de milliers de fois et depuis combien de milliers de jours ai-je entendu dire : « Ce sera pour demain ! »

Alors je pensais à autre chose. Il y avait à peine deux mois que, l'insurrection com-

(1) Héros du poëme des *Nibelungen*
(2) Chanson du *Trompette de Saeckingen*, l'opéra-comique populaire de Nessler.
(3) *Jugend hat keine Tugend* (proverbe allemand).

mençante ayant ouvert ma prison (1), j'avais quitté Fribourg, le cœur heureux et gonflé d'espérances orgueilleuses, bien qu'il m'eût fallu y laisser une fiancée conquise dans la tourmente et l'affliction. Je ne revenais pas en vainqueur, mais qui pouvait prévoir combien serait longue mon absence ? Qu'apporterait l'avenir ? l'heure prochaine ? Sous mes pieds, c'était comme un tremblement de terre, le sol se crevassait, et ses fondements grondaient et vacillaient... Tout remis en question ; l'avenir, un chaos duquel l'imagination ne pouvait tirer la forme la plus vague. Mais jeunesse n'a pas de soucis, et, partant, possède une très grande vertu.

« Pas de soucis », ce n'est peut-être pas très exact. Je m'étais créé beaucoup de soucis dans ma jeunesse, — et lorsque je vins à Londres, en juin 1850, le bon Karl Pfænder, phrénologiste et physiognomoniste, me découvrit dans le visage une « ligne de douleur ». Mais soucis et douleurs ne m'importunaient jamais longtemps, car j'eus toujours, quelle qu'en fut l'acuité, un fouet à la main pour les chasser,

(1) Liebknecht avait été emprisonné à la suite de l'insurrection badoise de septembre 1848, jusqu'au mois de mai 1849.

même aux temps les plus cruels où je mourais de faim, à Londres. Ce fouet, c'était la gaieté (ou peut-être tout simplement l'étourderie ?), qui surgissait comme un kobold lorsque je ne savais plus d'où je venais ni où j'allais. Mais la gaieté, on le sait, a pour sœur jumelle la mélancolie : au *Jacques qui rit* répond un *Jacques qui pleure* (1) ; le Jean qui pleure complète celui qui rit, et le plus heureux Jean est celui qui peut rire avec un œil et pleurer avec l'autre. Pleuré ! à part quelques larmes d'émotion, par exemple au théâtre devant le jeu vibrant d'un acteur, ce dont (je veux dire de mes larmes) j'étais toujours furieux, — et quelques larmes de joie, par exemple, lorsque, après Sedan, la République fut fondée en France, — homme fait, je n'ai jamais pleuré, et je crois bien en avoir perdu la faculté.

A Fribourg, j'avais donc des adieux bien douloureux à faire ; et comme tous mes amis avaient de côté ou d'autre, quelques occupations, nous nous donnâmes rendez-vous pour onze heures du soir à l'hôtel Fœhrenbach où nous étions descendus. Pas plus tard. Car dans la ville il n'y avait plus qu'un petit

(1) En français dans le texte.

nombre des nôtres; les *Spiesser* (1), qui jusque-là s'étaient tenus tranquillement cachés, commençaient à ramper hors de leur taudis, déjà les vedettes prussiennes rôdaient aux environs et sur la cathédrale flottait peut-être le drapeau blanc. Nonobstant, il fallait être sur le qui-vive, et nous n'avions pas de temps à perdre. Nous nous séparâmes. J'allai mon chemin, non sans avoir soigneusement examiné la lame de mon couteau de chasse et si mes deux pistolets étaient bien et dûment chargés. On n'avait pas encore de revolver à cette époque.

Au dernier moment, quelques minutes avant onze heures, je me retirai. Les avis de toutes sortes que j'avais reçus me faisaient hâter le pas. Dans les rues, une vie suspecte inquiétante. D'authentiques « têtes de Bassermann » (2) en présence desquelles le bienheureux Bassermann lui-même ne se serait pas effrayé, puisque c'étaient de bons amis à lui, se rappro-

(1) Littéralement, les épieus, les hallebardes.

(2) Fried. Daniel Bassermann, homme d'Etat badois (1811-1855), membre de la deuxième chambre badoise depuis 1841, fut en 1848 envoyé comme chargé d'affaires au Bundestag ; élu au Parlement, il prit place avec décision parmi les modérés libéraux. C'est de cette époque que date l'expression, devenue proverbiale, *Bassermann'sche Gestalt*, « attitude à la Bassermann », « tête de Bassermann », qui est souvent mise à la place de son nom.

chaient autour de moi. Quelques-uns me suivirent, et bientôt je remarquai qu'ils s'intéressaient à moi. J'entendais un cliquetis de sabres, « grand-ducaux » évidemment, qui crurent alors le moment venu de jouer de la lame. N'ayant nulle envie de me battre, je hâtai le pas. Tout à coup, trois ou quatre hommes, venant d'une rue voisine, se trouvèrent devant moi ; de leur côté aussi j'entendais un cliquetis de fer. J'étais entre deux feux — il n'y avait qu'un moyen d'en sortir : en avant ! Je pris un pistolet de chaque main, me précipitai sur le groupe arrêté devant moi, et braquant mes pistolets sur eux, je criai : « Place ! Le premier qui me touche, je le tue ! » Cela réussit. Mes hommes de Bassermann se retirèrent, pendant que leurs camarades qui, sur ces entrefaites, étaient accourus au lieu du combat, remettaient l'épée au fourreau avec une célérité de singes. Si le danger de la situation ne m'était apparu clairement *ad hominem*, en cet intermède comique, j'aurais pu éclater de rire à la vue de ces agneaux de l'ordre qui eussent pu figurer parmi les soldats de carton de la garde de Falstaff. Mais je n'avais pas le temps de rire. Qu'étaient devenus les cama-

rades ? Par bonheur, je touchais au but. Dans la rue, je ne remarquais plus rien de suspect. Je fis une petite reconnaissance avant de rentrer à l'hôtel. Le ciel était serein. Dans le café, rien que de bons amis. « Enfin ! Où es-tu resté si longtemps ? — Nous avions peur pour toi ! — Nous t'attendons depuis une heure ! — Dans la ville, il n'y a plus rien de sûr. — Mais, où est *Dortu* ? Et *Neff* ? » On m'interrogeait de tous côtés. Je m'aperçus alors que Dortu et Neff manquaient. Les autres étaient rentrés avant l'heure convenue à l'hôtel, parce qu'il ne leur avait pas paru prudent de rester dehors, et qu'ils ne voulaient pas provoquer l'attention publique.

Que faire ? Attendre, naturellement, les deux manquants.

Nous attendîmes jusqu'à minuit, jusqu'à une heure, jusqu'à deux heures.

« Encore une heure ! Impossible d'attendre plus longtemps ! Il fait petit jour, nous sommes pris. Ils se seront joints à une troupe de nos volontaires, et seront partis avec eux à l'armée. Ou bien ?... »

Nous attendîmes. Deux heures un quart sonnèrent à la cathédrale. Deux heures et de-

mie ! trois quarts ! trois heures !... Pas de Dortu, pas de Neff.

Nous n'avions déjà que trop attendu ; nous ne pouvions plus attendre. Maintenant le drapeau blanc flottait réellement au sommet de la cathédrale et, dans le matin grisâtre, nous voyions un va-et-vient encore plus suspect que la veille au soir. Par groupes, affolés, les moutons de l'ordre, que nous évitions autant que possible, devenaient d'un nombre inquiétant ; et forts, y compris notre guide, volontaire du voisinage, de dix hommes et d'une femme, la plupart armés, plusieurs, dont moi, ayant des arquebuses, — nous n'avions rien à redouter même de plusieurs douzaines de mannequins empesés. Cependant l'expérience enseigne que les moutons affolés, quand ils se sentent en nombre contre un petit groupe, aveuglés par la rage et la crainte, se précipitent tête basse sur l'objet de leur rage et de leur crainte, et peuvent, dans leur lâcheté même, être plus cruels que des hommes de courage.

Bref, nous quittâmes la ville sans encombre. Mais c'est alors que la situation commença à devenir réellement désagréable. Les derniers des nôtres s'étaient éloignés depuis long-

temps ; nous ne voyions plus leurs traces, mais bien celles des uhlans prussiens qui rôdaient entre eux et nous. Nous étions donc coupés. Et voici qui augmentait le danger : les moutons de l'ordre, de tous côtés, reprenaient maintenant courage, recherchant, par des services réactionnaires, les bonnes grâces des Prussiens, qui n'osaient encore pénétrer en ville.

Struve, qui, reconnaissable à mille pas, ne pouvait être pris pour un autre, et dont la tête slavo-chinoise avec ses yeux dirigés obliquement vers le front, comme ceux des Mongols (il descendait d'une famille russe) ornait, dans le duché de Bade, presque toutes les têtes de pipe, comme la tête de son ex-ami Hecker (1), Struve, sans aucun doute, aurait été reconnu. Et, livré aux Prussiens, il eût certainement rapporté à l'un d'eux un magnifique habit rouge. Mais non, les moutons de l'ordre ne voulaient rien connaître de rouge. Et cer-

(1) Friedrich-Karl-Franz Hecker, né à Eichtersheim le 28 septembre 1811, membre de la seconde Chambre badoise à partir de 1842, et du Vorparlement de 1848, dirigea l'incursion du 12 avril 1848, de Constance, dans le duché de Bade ; il s'enfuit après la bataille de Kandern (20 avril) contre Fried. von Gagern ; il gagna l'Amérique du Nord d'où il revint l'année suivante. Colonel pendant la guerre de Sécession (1861-1864), il mourut à Saint-Louis le 24 mars 1881.

tes, ils eussent choisi pour leur habit une autre couleur.

Nous tînmes conseil. Nous ne pouvions songer à rejoindre notre armée, car les Prussiens, qui la poursuivaient, naturellement, avaient déjà envoyé des patrouilles si loin que nous ne pouvions rattraper les nôtres sans nous jeter dans l'ennemi. Et nous étions dix hommes — sommairement armés pour la plupart, avec une femme au milieu de nous ; — la femme de Struve qui, nullement peureuse, était intarissable en saillies et en bons mots ; — en tout cas nous n'étions pas dans une position des plus favorable pour nous battre. Que nous restait-il à faire ? Nous fallait-il recommencer en petit une marche de flanc, semblable à celle de Heidelberg effectuée après la bataille de Waghæusel (1), et essayer ainsi, en faisant des détours, de rejoindre notre armée ? Sur ces entrefaites, nous apprîmes qu'aucun chemin n'était libre vers le sud ; nous nous résolûmes donc, disposant d'un chariot qu'on nous avait offert, à marcher vers l'ouest; à

(1) Village industriel entre Karlsruhe et Heidelberg, non loin de Philippsbourg. Les Prussiens y vainquirent les insurgés badois le 21 juin 1849.

Breisach, nous gagnerions le territoire français, en passant le Rhin ; et, après avoir envisagé la situation, nous essayerions de rejoindre notre armée. Nous la trouvions mauvaise, mais quel autre parti prendre, à moins de nous livrer volontairement ?

Sans incident notable, nous atteignîmes le Rhin, toujours accompagnés de notre guide si dévoué, qui voulait à toute force retourner chez lui attendre les événements. Nous enterrâmes nos armes dans un taillis. Me séparer de mes pistolets, — d'un nouveau système pour l'époque, et ma propriété personnelle, — qui m'avaient si bien servi l'année précédente, lors du *Struveputsch*, me fit vraiment mal au cœur. Et maintenant, en route pour la « République » française. Que Louis Bonaparte, le « Président », eût un faible pour le parti réactionnaire allemand, et projetât la ruine de la République, ce n'était certes pas un secret pour nous ; mais nous ne comptions que sur les sentiments républicains de l'Alsace dont, pendant les derniers mois, nous avions eu mainte preuve évidente. Les Alsaciens s'étaient, par douzaines, joints à nous comme volontaires, dans leur uniforme de garde nationale, et avaient combattu avec enthousiasme *pour*

la Liberté et l'Unité allemande ; « l'Alsace, allemande et française, est le trait d'union entre la France et l'Allemagne »; ces mots étaient alors dans toutes les bouches.

Quelques surprises nous étaient réservées. La frontière était sévèrement gardée, mais non par les gardes nationaux que nous avions pensé. Le maire, ceint de son écharpe bleu-blanc-rouge, nous reçut à la tête d'un détachement de gendarmes : « Vous êtes fugitifs ? Nous avons l'ordre strict de ne laisser passer aucun fugitif badois. Vous allez rebrousser chemin. » Le maire parlait allemand en patois alsacien ; pourtant il ne semblait pas si méchant que ses paroles. « Vous ne voulez pourtant pas nous livrer aux Prussiens ? » Ces mots produisirent leur effet, et l'on parlementa. Struve avait été tout de suite reconnu ; il avait l'air très pacifique et sa femme n'avait pas la tournure d'une « combattante ». Sans plus, il leur fut donc permis de prendre une voiture et de partir pour Bâle, accompagnés d'un gendarme. Jusque-là, très bien. Mais pour nous, qui n'avions pas une mine à inspirer confiance, les choses n'allèrent pas si facilement. Nous ne pouvions nier avoir combattu. Nos vareuses d'insurgé

nous trahissaient; l'un de nous avait même un uniforme. Le maire — il nous l'avoua sous le coup de la sympathie, — nous aurait bien laissé aller sans autre formalité; mais, comme nous pouvions bien le penser, il y avait des ordres formels venus de Paris. Louis Bonaparte voulait ouvertement prouver aux maîtres légaux de l'Europe qu'il était digne de prendre place parmi eux. Dans son embarras, le pauvre maire se résolut à télégraphier à Paris pour demander des instructions. On nous conduisit dans une coquette auberge où l'on nous fit une réception enthousiaste. Là, nous attendîmes. La société ne nous manquait pas; eussions-nous été les plus grands buveurs du monde, nous n'aurions pu satisfaire tous ceux, hommes, femmes ou jeunes filles, qui trinquaient ou voulaient trinquer avec nous. Bientôt se forma tout un rassemblement, et la rue, devant la porte de l'auberge, était noire de monde, c'est-à-dire bariolée, car, à cette époque, l'Alsace n'avait pas encore adopté la monotonie des couleurs sombres dans le costume. La foule, surtout la partie féminine, présentait toutes les couleurs de l'arc en-ciel. Il y eut tout à coup un mouvement, les têtes se tournèrent vers quelque chose, puis des

gens s'écartèrent : « Place à M. le Maire ! »
Accompagné de deux gendarmes, le maire pénétra dans la maison, puis dans la pièce où nous nous trouvions ; sa mine grave ne nous présageait rien de bon. «Messieurs, fit-il après un salut poli, les nouvelles que j'apporte ne sont pas bonnes ; la réponse que j'ai à vous transmettre est catégorique. Il vous faut repasser la frontière, sinon vous êtes incorporés dans la légion étrangère et dirigés tout de suite sur Marseille (ou Toulon ?).

— Chien ! » m'écriai-je à l'adresse de Bonaparte, perdant toute mesure ; le maire fit comme s'il n'avait pas entendu l'exclamation qui devait bientôt devenir crime de lèse-majesté ; il haussa les épaules et dit : « Sale histoire ! Si vous ne voulez pas *rebrousser* chemin, il n'y a plus que la légion ». Ces mots sonnaient mal à nos oreilles, mais le visage du brave homme en démentait la dureté... Il me fit signe de le suivre dans la pièce voisine et là, il éclata : « Quel gâchis honteux à Paris ! Canaille ! Voyez-vous, ici nous sommes bons républicains, et (assourdissant sa voix) les deux gendarmes qui sont avec moi sont aussi de bons républicains. Partez tranquillement

avec eux pour l'Algérie. Si la route est trop longue, la Suisse n'est pas loin. Compris ? »

Certes, j'avais compris, et nous nous serrâmes chaleureusement la main. J'appelai immédiatement mes amis, dont l'impatience était compréhensible : naturellement, ils comprirent aussi. Encore une petite comédie, pour que l'assistance ne remarquât rien. Sacrant tout haut et riant tout bas, nous déclarâmes choisir l'Algérie, et nous sortîmes de l'auberge, suivis des deux gendarmes qui gardaient la porte comme deux cariatides. Des adieux enthousiastes nous saluèrent, mêlés à des imprécations à cette « canaille » de Napoléon ; hurrahs, poignées de mains, accolades même, et nous partîmes.

Restés seuls avec nos gardiens, ceux-ci nous contèrent que, longtemps déjà avant la République de février, ils étaient républicains ; après l'élection de Napoléon à la présidence, ils avaient eu l'intention de quitter le service ; seules des considérations domestiques les avaient retenus. Pendant la lutte, là-bas, — dans le duché de Bade, — ils avaient eu envie de venir nous rejoindre avec armes et bagages, mais ayant appris que les choses allaient comme çi comme ça, ils avaient préféré rester

chez eux. Dommage! deux gendarmes français soldats de la liberté allemande, quel spectacle divin !

Ce fut un joyeux voyage, bien que la pensée de ce qui se passait de l'autre côté du Rhin mêlât de l'amertume à notre gaieté. Cependant nous passions agréablement le temps avec nos compagnons ; nous plaisantions, nous buvions, nous trinquions, et même nos gendarmes payaient ; et cela, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés, soit en voiture quand l'occasion se présentait, soit à pied, dans les parages de la Suisse. Il n'y avait pas de temps à perdre ; une vigoureuse et cordiale poignée de main aux braves garçons, qui refusèrent, presque froissés, toute récompense ; et nous disparûmes dans les fourrés de la « libre Suisse », salués de deux coups de feu à blanc par nos gendarmes qui, dans le cas où quelqu'un eût assisté à la scène, voulaient s'en faire un témoin de leur conduite consciencieuse. Nous étions dans le canton de Bâle où nous ne pouvions guère espérer un accueil amical. Mais, venant du côté de la France, nous rencontrâmes moins de difficultés que nous ne l'eussions supposé. Les garde-frontière nous posèrent toutes les questions possibles

et impossibles, avec la plus grande grossièreté; mais on ne nous empêcha pas de continuer notre route. Enfin, nous pûmes connaître exactement l'état des choses à Bade. Malgré les contradictions évidentes des nouvelles les plus diverses, un fait restait acquis ; il n'y avait plus à douter que notre armée que, le matin même, nous eussions rejointe avec plaisir, fût encore capable de soutenir une résistance efficace ; si elle ne voulait pas se laisser couper par les troupes prussiennes et impériales à leur poursuite, elle en était réduite à se réfugier sur le territoire suisse. Tout le long de la frontière suisse, se pressaient déjà des fuyards, et toutes les troupes de la Confédération y étaient concentrées pour procéder à leur désarmement. Outre les fusils et les armes blanches, les nôtres possédaient une importante réserve de munitions et tout un matériel d'artillerie ; nous n'avions pas perdu un seul canon. Notre artillerie, à Waghæusel et à Rastatt, s'était montrée avec évidence supérieure à celle des Prussiens ; à Oos, nous avions même pris un canon Mœrser, rapporté en Suisse comme trophée de victoire.

Nous n'avions aucune envie d'assister au

désarmement qui dura du 6 au 11 juillet, jour où Sigel (1) passa le Rhin à Eglisau.

Ainsi, me voilà encore en exil. Même en admettant la possibilité d'une revanche, – le drapeau de la Révolution ne flottait-il pas victorieux en Hongrie ? — aucun de nous ne croyait la chose réalisable du jour au lendemain. Il fallait prendre une décision. *Que faire ?* (2)

De quel côté me tourner? Aller à Zurich, où la plupart des nôtres se dirigeaient ? Il n'y avait pas à y songer, le gouvernement m'ayant chassé du canton après l'émeute de septembre (3). Bâle n'en valait pas la peine, Berne et Lucerne n'avaient aucun attrait pour moi. Restait *Genève* ; à Genève donc ! Comment avais-je pu hésiter un seul instant ? Elles brillent cependant entre toutes les belles villes de la Suisse, elles rayonnent au loin, ces deux

(1) Franz Sigel, né à Sinsheim (Bade), le 18 novembre 1824, lieutenant de 1843 à 1847, prit part en avril 1848 à l'expédition de Hecker; ministre de la guerre badois pendant le soulèvement de 1849. il se battit à Waghæusel, à Rastatt, etc. Passé en Amérique en 1851, il leva en 1861, un régiment d'infanterie, remporta la victoire de Pearidge (8 mars 1862) et commanda l'aile droite à Bull-Run (28-30 août) ; en 1864, il prit le commandement de la Virginie occidentale ; de 1865 à 67, il fut rédacteur en chef du *Baltimore-Wecker*. Il vit encore à New-York.

(2) En français dans le texte.

(3) Voir plus loin, p. 47, les *Souvenirs de Jeunesse*.

sœurs jumelles : Zurich, avec son lac d'émeraude, véritable bijou à la poitrine d'une jolie femme (qu'on me pardonne cette métaphore, le bijou étant certainement plus gros que la poitrine à laquelle je l'accroche) et, sur le même rang, Genève avec son lac bleu, plus bleu que l'azur du ciel, ce Léman, image réduite de la mer gréco-italienne, mais d'une égale beauté.

Zurich, la ville de *Zwingli*, le plus grand et le plus courageux des réformateurs, qui non en patient, mais en martyr enseigna sa foi par l'effusion de son sang sur les champs de bataille ; Zurich, la ville où *Klopstock* découvrit le germanisme sain, alors impossible à trouver en Allemagne, où jaillit la fontaine de Jouvence qui rajeunit la littérature caduque de l'Allemagne ; Zurich, — depuis qu'en Allemagne l'esprit populaire, mis en éveil, luttait contre la prudence sénile et le gouvernement des vieilles perruques, — devenu l'asile hospitalier de tous les vaincus de l'Allemagne.

Genève, la ville de *Calvin*, le sombre et fanatique croyant, qui fit de l'homme le jouet sans volonté d'un destin plus cruel que celui des Grecs, et qui s'intitulait lui-même l'instrument impitoyable de cet impitoyable destin

appelé divine Providence ; — la ville de *Jean-Jacques Rousseau*, le mélancolique apôtre de la nature, qui devait donner à tous la santé, mais en détenant avec malice le remède pour soi-même, — du pauvre, de l'excellent Jean-Jacques, qui dans ses *Confessions* et dans sa *Nouvelle Héloïse* chanta le *Cantique des Cantiques* du lac Léman et de l'amour et, dans son *Contrat social*, donna leur programme aux doctrinaires de la Révolution française bientôt mugissante ; — Genève, la ville de Guillotin, cet ami sensible des hommes, auquel la vue d'une fenêtre génevoise donna l'idée de son couperet mobile, de Guillotin à qui le destin ironique a imposé l'immortalité, la guillotine ; — la ville du charlatan constitutionnel *Necker* et de sa prudente fille, *Mme de Staël* ; – la ville aux portes de laquelle *Voltaire* vécut de longues années, Voltaire en qui se résume toute la vie intellectuelle de la France de son temps, Voltaire, poète, railleur, historien, philosophe, qui, avec combien plus de raison que cette tête sans cervelle, que ce mannequin au manteau de pourpre surnommé l'Ogre-Roi, dit « Soleil », eût pu dire cet imbécile : « L'Etat, c'est moi ! » — je crois même qu'il a dit : « La France, c'est moi ! » — la ville en-

fin, où tous les vaincus des luttes politiques ou religieuses de France trouvaient et trouvent un asile semblable à celui de Zurich pour ceux d'Allemagne.

A Genève donc ! D'autant plus que je n'y étais jamais allé et qu'au charme du connu s'ajoutait l'attrait de l'inconnu.

A Genève ! Qui me suit ? Trois camarades furent de la partie et tout de suite le plan du voyage fut élaboré. Passer une nuit encore à Bâle, et le lendemain matin, par le Jura et le magnifique Val-de-Travers, en route pour Genève, et à pied. Nous n'avions pas besoin de beaucoup d'argent et nous avions tout le nécessaire. Tout d'abord, un beau temps — et malgré la catastrophe badoise, — encore de la bonne humeur, deux compagnons indispensables en voyage, surtout lorsqu'on voyage à pied.

Ce fut un voyage comme jamais je n'en fis. Un paysage céleste, un été radieux. Nous étions quatre : Korn, de Berlin, Rosenblum, d'Odessa et Becker, de Hamm, — tous trois morts, depuis longtemps, en Amérique, — tous très gais, les autres encore plus que moi ; en un mot, nous étions bien assortis. En raison des fortes chaleurs, nous ne marchions que le matin et le soir; et, quand le soleil était

trop fort, nous nous étendions à l'ombre des rochers et des arbres. Nous n'eûmes à souffrir ni de la faim ni de la soif; Becker nous en épargnait les soucis. C'était un très bon journaliste (à Francfort, il avait travaillé avec *Lüning* à la *Deutsche Zeitung*), mais c'était encore un meilleur fourrier.

Rosenblum et Korn, que j'avais naguère connus à Zurich, mes compagnons d'armes pendant notre fameuse expédition des volontaires de Sæckingen, où, avec treize hommes et une carabine, nous conquîmes le quart du duché de Bade en trois jours; Rosenblum et Korn, bien que plaisantant à tort et à travers, se sentaient quelque peu mélancoliques: deux des quatre feuilles du trèfle manquaient: Borkheim et Cohnheim, tous deux de Berlin, tous deux soldats de la guerre glorieuse et de la Révolution qui nous avait valu à tous une longue détention. Borkheim, à la tête de sa batterie, chevauchait vers les frontières suisses et avait encore un certain temps à rester près de ses hommes; de Cohnheim nous n'avions aucune nouvelle, ce qui nous inquiétait quelque peu. Nous savions seulement qu'en Champagne il avait perdu, non seulement son bataillon populaire

qui l'avait abandonné après la bataille de Waghæusel, mais encore son cœur; et, le sachant très romanesque, nous craignions qu'en recherchant son bataillon et son cœur, il ne lui fut arrivé malheur.

Remarquons en passant qu'il devait atteindre heureusement la frontière; mais alors commencèrent les folies que nous redoutions de lui. Sans nouvelles de sa dulcinée, il repassa la frontière, retourna à Bade, tomba par hasard entre les mains des Prussiens, parvint à s'enfuir de nouveau, et nous le revîmes un beau matin, à Genève, les yeux mélancoliques : à part cela, bien portant et raisonnable ; — en tout cas guéri de son amour.

Notre voyage n'avançait pas vite. Nous n'avions rien à perdre, et avant de songer à l'avenir, nous devions envisager la situation, ce qui, pour le moment, ne nous était pas possible.

En route, nous dévorions naturellement tous les journaux. A Locle et à la Chaux-de-Fonds, nous rencontrâmes des citoyens suisses bien renseignés ; l'un d'eux s'était trouvé à Bade peu de temps avant la bataille de Rastatt. Nous apprîmes des détails plus précis sur la retraite des nôtres actuellement réunis sur le territoire suisse et qui devaient se rendre

aux points assignés par les autorités. Un jour, à midi, en lisant les derniers journaux, nous tombâmes sur ce passage de la *Karlsruher Zeitung* :

Le fameux chef des insurgés, *Dortu*, l'ami et complice de cette canaille de Schlœffel, qu'une balle prussienne, à Waghæusel, a malheureusement soustrait au châtiment qu'il méritait, a été pris au moment où il fuyait à Fribourg.

Alors nous sûmes pourquoi *Dortu* n'avait pas tenu sa parole le soir où nous l'avions attendu. De *Neff*, toujours pas de nouvelles. Tout nous laissait supposer qu'il avait été pris comme Dortu ; ce qui était, en effet, la vérité, comme nous l'apprîmes quelques semaines plus tard, lorsque, après la chute de Rastatt, le 23 juillet, le conseil de guerre put commencer à fonctionner (1). Les comptes rendus du procès nous prouvèrent plus tard que tous deux avaient été surpris et faits prisonniers, alors qu'ils voulaient nous rejoindre, par les gardes nationaux réactionnaires, les mêmes peut-être qui m'avaient poursuivi. Tous deux furent fusillés à Fribourg. Jamais cour mar-

(1) A. Fœrderer donne un compte rendu de ses opérations depuis sa première séance, le 7 août, ainsi que la liste des 94 condamnés (dont 27 à la peine de mort): 21 à Mannheim, 47 a Rastatt et 26 à Fribourg (A. Fœrderer, p. 115-126).

tiale ne fit tomber plus nobles victimes que ces deux jeunes hommes, dont l'un, né dans les hautes sphères de la société, l'autre, dans une simple hutte de paysans ; l'un de Berlin, l'autre de la Forêt Noire ; tous deux, animés des mêmes idées, s'étaient rencontrés sur le même champ de bataille, et, en face de la même mort qu'ils y trouvèrent, tous deux relevèrent fièrement la tête, confiants en la victoire définitive de la cause pour laquelle ils avaient joyeusement sacrifié leur jeunesse souriante, leur vie riche en espérances.

Quant à Neff, que je n'avais jamais beaucoup fréquenté, sa nature calme et réfléchie, la décision froide qui se lisait sur sa figure mâle, dans ses yeux perçants, sur son front large, et que justifièrent ses actions mêmes, avaient fait sur moi une impression durable ; un long entretien que j'avais eu avec lui, le maître d'école prolétaire, sur les devoirs de classes, me prouva que Neff avait saisi la haute mission du professorat et voyait dans l'*éducation du peuple* les racines d'un progrès vraiment démocratique. Honneur à sa mémoire ! (1).

(1) Hans Blum qui, au cinquantième anniversaire de la Révolution de mars en Allemagne, veut renier celle-ci dans une publication faite à l'occasion même de ce cinquantenaire, se per-

Dortu, le jeune héros si chevaleresque, est plus connu, et j'ai déjà parlé de lui plus longuement. Il me suffit de rappeler ici que son père, conseiller supérieur au tribunal de Potsdam, avait reçu la promesse de sa grâce du roi Frédéric-Guillaume IV, avec lequel il était en rapports personnels d'amitié ; mais le télégramme qui commuait la peine de mort en celle d'emprisonnement, arriva à Fribourg vingt-quatre heures après l'exécution du jugement. Jamais ses vieux parents, auxquels les balles du peloton d'exécution avaient percé le cœur, ne retournèrent à la cour. Morts pour le monde, — le père avait aussitôt quitté sa place, — ces deux vieillards vécurent leurs derniers moments avec le seul souvenir de leur fils...

Vers le milieu de juillet nous arrivâmes à Genève, où nous rencontrâmes plusieurs amis, entre autres Borkheim, — et Cohnheim dont l'escapade eut lieu quelques jours plus tard. Un temps radieux nous avait accompagnés jusqu'à ce moment, et le soleil nous resta fidèle quelques semaines encore.

---

met de qualifier Neff de « paysan aux trois quarts illettré de Rümlingen » (L.)

Fils aîné du célèbre révolutionnaire Robert Blum, M. Hans Blum a publié, en 1897, *Die deutsche Revolution 1848-1849.*

J'étais recommandé à Albert Galeer, membre du grand conseil, chef du parti radical du canton, *chef de l'Union du Grütli* (*Grütliverein*), et l'un des hommes les plus influents de Suisse. Nous allâmes le voir dans sa villa où il vivait en célibataire avec son jeune frère et sa sœur, célibataire elle aussi, personne aimable, instruite et qui, par esprit de renoncement, se sacrifiait à ses deux frères. Galeer avait dépassé la trentaine. Il nous reçut avec le sans-façon junévile d'un étudiant ; nous nous sentîmes tout de suite à l'aise et comme chez nous. Frères et sœur étaient animés du même esprit :

« Avez-vous déjà un logement ? nous demanda celle-ci.

— Ma foi ! non ; nous ne sommes que depuis hier soir à Genève.

— Vous n'allez pas rester à l'hôtel. Combien êtes-vous ?

— Six en tout.

— Ça s'arrange très bien. Dans une villa voisine, il y a justement deux étages à louer. Prix modérés et vue sur la montagne. Je peux la retenir pour vous. »

La *Montagne*, à Genève, c'est le Mont-Blanc. Une villa avec vue sur le Mont-Blanc ! Quel

rêve! Un vrai conte des *Mille et une Nuits*.

« Mais c'est magnifique ! Ça fera certainement notre affaire.

— Bien; je vais m'en occuper tout de suite. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Une heure après elle était déjà de retour :

« C'est fait. Naturellement, je n'ai pas encore loué ; il faut que vous voyiez vous-mêmes la maison et le jardin. Vous aurez le tout pour (elle me dit un chiffre dérisoire). Voulez-vous me suivre ?

— Mais, tout de suite. »

Le temps d'y aller, de visiter, nous avions loué ! Un enchantement ! Le jardin était vaste, ombragé d'arbres, et des centaines de lézards rampaient çà et là en nous regardant avec étonnement. La villa était coquette et bien aménagée ; elle avait un balcon d'où l'on pouvait voir le Mont-Blanc dans sa puissante majesté. C'était féerique.

Et là nous vécûmes heureux et charmés durant quelques semaines ; seuls venaient troubler notre idylle les mauvaises nouvelles de Bade et l'écho des salves de la cour martiale, qui nous rappelaient cruellement que nous n'étions rien moins que des touristes en voyage d'agrément.

Sur ces entrefaites, Gustave Struve et sa femme arrivèrent également à Genève. Le hasard voulut que, dans notre villa, il se trouvât un logis convenable : nous pûmes rester ainsi en rapports constants. Struve qui, l'hiver précédent, avait refait en prison, dans le sens républicain, l'*Histoire universelle* de Rotteck, travail dont je ne veux pas, du reste, discuter ici la valeur, méditait d'écrire l'histoire des trois insurrections badoises ; il se mit immédiatement au travail et, avec une rapidité étonnante, le tout fut terminé, grâce à la patience angélique de sa femme qui écrivait sous sa dictée. Elle valait mieux que son travail de secrétaire, et bien souvent, quand nous la quittions pour quelque joyeuse excursion, après des plaisanteries d'un goût parfois douteux avec son mari, elle nous regardait partir avec regret. Cependant, elle avait une telle adoration pour lui qu'elle n'eût jamais contredit à aucune de ses volontés ; nous déployions pourtant assez de diplomatie pour l'y pousser.

Une seule fois, Struve, qui n'aimait pas les longues marches, consentit à se joindre à nous pour faire une ascension sur le grand Salève ; il nous arriva ce jour-là une aventure

tragi-comique qui faillit tourner très mal. Nous étions parvenus sans incident jusque sur le large dos de la montagne, que nous parcourions de côté et d'autre, respirant l'odeur pénétrante du thym des Alpes, alors en pleine floraison, et qui nous montait jusqu'au genou, faisant du vaste plateau une mer de fleurs, immense et pourprée, de laquelle çà et là émergeaient de puissantes roches. Tout-à-coup, un cri de peur retentit ; c'était Mme Struve qui, un instant auparavant chantait gaiement, venait à nous, la terreur peinte sur le visage, aussi vite que ses jambes pouvaient la porter : « Au secours ! Le taureau ! » En effet, — cent pas environ derrière elle, — un taureau s'élançait, tête basse. « Jetez donc votre ombrelle ! » lui criai-je. Son ombrelle rouge feu, qui déjà en différentes circonstances avait représenté la République rouge et fait mettre sous les armes les amis de l'ordre, était évidemment la cause de la mésaventure. Mais la pauvre Amalie avait bien trop peur pour écouter mon conseil. J'étais le plus près d'elle ; je me précipitai, lui arrachai son ombrelle, et l'emportai derrière un rocher que j'avais remarqué. En un moment nous y fûmes, et, — avec notre aide à tous, il est

vrai, — Mme Struve fut hissée dessus, ainsi que le gros et pesant Gustave, — ce qui n'alla pas sans mal ; — nous grimpâmes ensuite. Il était temps ! Notre terrible ennemi avait en un clin d'œil déchiré avec ses cornes et piétiné la malencontreuse ombrelle et se tenait, écumant de colère, devant notre forteresse. Mais le rocher était trop dur pour sa tête et trop haut pour ses jambes, — et après quelques attaques infructueuses, notre ennemi se résolut, avec une science tactique que nous ne lui aurions pas supposée, à nous faire un siège en règle. Ce ne fut pas très agréable. Pas un berger en vue, et nous devions faire contre fortune bon cœur. Nous étions en sûreté, certes. Le taureau se l'expliqua peu à peu (il faisait évidemment partie des intellectuels de sa race); il rumina une pensée, releva fièrement la tête, qui devait singulièrement lui bourdonner, après ses attaques furieuses contre le roc dur, se secoua en faisant demi-tour, et... partit avec lenteur et dignité.

Nous étions enchantés ; la perspective de passer toute cette belle journée et même une nuit sur ce rocher romantique, ne nous souriait nullement, si joli que plus tard eût pu en être le récit ; et par la force, nous ne pouvions

repousser l'agresseur, même si l'un de nous lui eût sauté sur le dos, comme on l'avait proposé. Le taureau n'avait rien du dieu amoureux, et d'ailleurs il aurait bientôt senti qu'un insurgé allemand n'est rien moins qu'*Europe*, même lorsqu'il a une réputation européenne... ce qui d'ailleurs n'était encore le cas d'aucun de nous, — sauf celui de Gustave Struve qui n'eût jamais osé risquer ce saut périlleux. Nous attendîmes encore une minute que le taureau, qui plusieurs fois s'était retourné en agitant la tête, eût disparu de nos yeux ; et nous redescendîmes en sautant, après nous être assurés que sa retraite n'était pas une ruse de guerre. Mme Struve ramassa tristement les débris de son ombrelle rouge, qu'elle voulut garder comme souvenir, — et nous retournâmes chez nous, car l'envie d'attendre sur le remarquablement romantique et romantiquement remarquable sommet du Mont-Salève le coucher du soleil, nous avait été enlevée par la crainte de voir revenir notre mortel et quadrupède ennemi du rouge. La descente, quoique assez difficile, s'effectua sans incident, au milieu de la gaieté la plus folle, — la plus folle relativement, — après la peur que nous venions d'éprouver.

Ce fut une journée remarquable, Gustave Struve lui-même voulut bien le reconnaître, mais il ne remonta jamais plus sur le Mont-Salève. Maintenant, il est mort, — mort depuis vingt ans et plus, — et comme souvent on l'a mal jugé et que la masse l'a oublié, je retracerai brièvement, dans le calendrier de l'an prochain, sa vie et ses œuvres. Le mot de Hegel sur Robespierre : « On peut répéter une chose à sa gloire : il fut sérieux dans tout ce qu'il fit », ne peut être appliqué avec plus de justesse à personne qu'à Gustave Struve. Et ce qu'il *fut*, la génération d'aujourd'hui doit le savoir.

Sa femme aussi est morte, elle qui survit en ma mémoire dans tout l'éclat de sa beauté et dont les beaux yeux noirs me regardèrent, après sa mort, pour la dernière fois, il y a trente ans. C'était en 1869, à Vienne, où je travaillais nuit et jour au congrès des écrivains (*Schriftstellertag*). J'y appris par hasard que Struve, qui depuis longtemps avait disparu du cercle de mes connaissances, vivait à Vienne. Je m'informai tout de suite de son adresse et m'y rendis à toute bride. Au quatrième étage je lus sur une carte : « Gustav Struve ». Je frappai. Un pas léger dans la

chambre, comme pour y mettre de l'ordre, — la porte s'ouvrit lentement et un jeune visage de petite fille me regarda avec de grands yeux timides. Les yeux, je les connaissais ; et mon esprit se reporta vingt ans en arrière. Mais je me remis tout de suite et demandai : « Monsieur Struve est-il chez lui ? C'est un vieil ami qui désire lui parler. — Oh ! oui, papa est là, il sera bien content ! » La voix aussi me reportait au temps passé. « Et maman ? » demandai-je avec appréhension. « Maman ? Ah ! maman est morte en Amérique ! Mais, entrez donc ! »

J'entrai, dans une pièce modestement meublée ; avant même d'avoir regardé autour de moi, je vis Gustave Struve. « Ah ! Liebknecht ! Tu n'as pas changé ! — Toi non plus ! » répondis-je en toute sincérité, tandis que nos mains se serraient. Et vraiment, — rencontré tout à coup au milieu de la rue, je l'aurais reconnu. Ses cheveux, déjà rares jadis, étaient devenus encore plus rares, et gris, — la tête un peu courbée, les traits un peu plus creusés, mais l'influence du séjour au « Nouveau Monde » qui ne tolère rien de vague et endurcit, aiguise les plus doux, ne l'avait cependant pas changé. Ses idées, non plus, n'avaient pas

changées. Lorsqu'il me dit la nécessité pour tous les amis du véritable progrès de se ranger autour du drapeau de la République, et que la Prusse était l'ennemi redoutable à détruire à tout prix, — je regardai involontairement par la fenêtre pour voir si, par delà cette fenêtre, le colosse argenté du Mont Blanc ne se dressait pas comme une sentinelle devant le Paradis des Alpes ; — ce ne fut pas le Mont Blanc qui me salua, mais la tour de Saint-Etienne, — nous étions à Vienne et non à Genève, et nous comptions 1869 au lieu de 1849. Les vingt années écoulées entre ces deux dates n'avaient pas laissé plus de trace sur l'esprit de Struve que sur son physique. Le mouvement socialiste était pour lui comme non avenu. Il ne l'avait ni saisi ni même remarqué. Notre conversation roula bientôt sur nos souvenirs personnels. Depuis cet été de 1850 à Bayswater (Londres), où nous avions pris congé l'un de l'autre après nous y être rencontrés, il avait fait un long séjour auprès d'un riche Irlandais, son confrère dans l'art de palper les crânes, *alias* phrénologie, — qui d'ailleurs ne se borna pas au crâne, et tenta d'outrepasser les droits de l'hospitalité à l'égard de *Madame* Struve indignée, — puis s'était rendu en Amérique. Là,

Gustave se débarrassa d'une de ses marottes, la croyance au végétarisme comme panacée universelle ; il se créa une existence supportable, et se battit bravement, pendant la guerre de Sécession, contre les gentilshommes esclavagistes du Sud, pour l'affranchissement des nègres et le maintien de l'Union. La guerre terminée, il désirait ardemment rentrer en Europe, car il ne se trouvait pas bien du genre de vivre en Amérique, et lorsque sa femme, qui peu de temps auparavant lui avait donné une petite fille, son portrait vivant, fut morte d'une maladie de langueur, rien ne le retint plus « de l'autre côté du grand désert liquide ». Il s'embarqua pour l'Angleterre avec sa petite fille, et bientôt gagna l'Allemagne; à Cobourg, il s'associa avec le libraire Streit. Il vécut plusieurs années dans cette ville, y termina une nouvelle édition de son *Histoire universelle*; il fit aussi de la littérature, —mais sans beaucoup de succès. Devenu étranger aux habitudes allemandes, il n'avait plus le ressort ni la souplesse d'esprit nécessaire pour se plier aux mœurs nouvelles et, s'en faisant un point d'appui, aider à changer le cours des événements. La victoire de la politique prussienne de gentilshommes et de cabi-

net, en 1866, détruisit complètement ses rêves et ses espérances et, peu de temps après, il se rendit à Vienne, car ses goûts le portaient vers l'Allemagne du Sud ; mais il ne trouva ni action à exercer, ni le foyer politique qu'il y était venu chercher pour remplacer le foyer perdu de la famille. Sa petite fille, âgée à peine de douze ans, ne pouvait encore diriger le ménage et ravivait, par sa ressemblance remarquable avec sa mère, et le souvenir de celle ci et la douleur de sa perte. Cette ressemblance ! La petite, qui me regarda d'abord avec un peu de méfiance et de peur, s'était vite aperçu, avec la remarquable divination des enfants, que j'étais une vieille connaissance ; elle se rapprocha de moi, et ses grands yeux curieux me regardèrent. Les yeux de sa mère ! Sa mère ! Elle a été bien honnie, calomniée, diffamée ; la réaction l'avait flétrie du nom de Messaline, avait même accolé son nom au mien. Jamais mensonge ne fut plus lâche ni plus vil. Et comme je fus, pour ainsi dire, un témoin classique de sa vie, je profite de l'occasion pour déclarer, sur ma parole d'homme, qu'aussi loin que mes souvenirs se reportent, — et justement, sur l'époque en question, ils sont aussi vifs que nombreux, — tout ce qui fut dit

sur cette femme ne fut que méchantes calomnies ou accusations sans fondement. Mme Struve était gaie, heureuse de vivre ; c'était son droit ; elle était courageuse aussi, comme bien peu d'hommes, animée de l'esprit de sacrifice, comme bien peu de femmes ; elle fut aussi une épouse fidèle qui, jamais, d'un mot, encore moins d'une action, n'offensa les lois morales les plus rigides de son sexe.

Nous bavardâmes longtemps et nous nous quittâmes cordialement, nous souhaitant de bientôt nous revoir. La petite me tendit sa jolie petite tête et je l'embrassai sur le front.

Pensif, je rentrai chez moi.

Struve ne m'a jamais écrit, moi non plus. Il y avait un monde entre nous. Quelques années plus tard, je lus qu'il était mort...

Tout ce qu'il y a de beau et, par bonheur aussi, tout ce qu'il y a de laid a toujours une fin.

Un jour, qui ne fut pas précisément un beau jour, nous nous aperçumes qu'entre nos finances et la bourgeoise maison de campagne avec vue sur le Mont-Blanc il y avait un abîme infranchissable... et nous dûmes prendre en ville un logement moins poétique. Cependant, le plan du fameux *Rummeltipuff* avait mûri dans la tête de mes collègues ; on s'était pro-

curé le papier nécessaire, on l'avait noirci, on avait même trouvé un imprimeur plein de confiance (crédit n'est-il pas synonyme de confiance ?), avec plus de peine il est vrai que le papier, — et la feuille merveilleuse parut, portant comme en-tête l'acrostiche suivant que l'ami Sorge a conservé pour la postérité :

R*eich an beissenden Gewürzen,*
U*nerschütterlich im Spott,*
M*ærchenhaft im Zeitverkürzen,*
M*uthig für und wider Gott,*
E*ngelgleich in Phantasien,*
L*æchelnd in dem grœssten Pech,*
T*rotzig gegen Apathien.*
I*mmer gleich und immer frech,*
P*rahlend, blitzend, amüsirend,*
U*nterhaltend jedem Ohr,*
F*romme Heuchler ennuyirend,*
F*ühren wir dies Blatt Euch vor* ! (1)

A la vérité, je ne sais combien il en parut de numéros ; je me souviens seulement du

(1) Riche en assaisonnements piquants,
Imperturbable dans la moquerie,
Fabuleux comme passe-temps,
Courageux envers et contre Dieu,
Angélique dans ses fantaisies,
Riant dans les pires situations,
Souverain contre l'apathie,
Toujours égal et toujours effronté,
Fanfaron, éblouissant, amusant,
Agréable à toutes les oreilles,
Ennuyant le pieux bigot,
Tel journal nous vous offrons.

Les lettres initiales des vers indiquent le titre du journal et les vers eux-mêmes, son programme.

premier; Sorge parle d'un deuxième; je n'avais pu promettre d'y collaborer, ne m'en croyant pas capable. J'avais cependant donné une longue esquisse d'une petite brochure que le libraire bernois bien connu, Jenny, avait été assez aimable pour vouloir imprimer. Celle-ci ne fut jamais imprimée et nous ne revîmes jamais nos manuscrits. Du moins, je ne revis pas le mien.

Depuis l'épisode poétique de la maison de campagne, j'habitais seul, -- très, très modestement, — et je me mis à réfléchir tranquillement à ma situation. J'avais, sans doute, encore de grosses sommes d'argent à recevoir de chez moi, mais elles ne pouvaient suffire pour l'éternité. Et il ne pouvait être question de trouver un moment propice pour rentrer en Allemagne. Le conseil de guerre avait accompli en Bade son œuvre de sang et imposé au pays la paix des cimetières. Il fallait me préparer à un long exil. Au diplôme de docteur en droit que j'avais sollicité à Zurich avant l'émeute de septembre (1), comme en

(1) Le *Septemberputsch* ou *Struveputsch* où les républicains badois réussirent a s'emparer quelque temps de l'arrondissement et de la petite ville de Lœrrach, près de la frontière suisse, où Struve établit un gouvernement provisoire qui dura quelques jours. V. plus haut, p. 25.

général, à toute profession juridique, je n'avais plus à songer, le gouvernement du canton de Zurich m'ayant expulsé. Le métier d'écrivain me dégoûtait, — le nom d'écrivain ou de littérateur avait, je ne sais pourquoi, quelque chose de repoussant pour moi, — et puis, l'expérience du pauvre, de l'innocent *Rummeltipuff* mort-né, m'avait, malgré sa brièveté, révélé par ses chemins semés d'épines, que la carrière de l'écrivain n'est pas précisément pavée d'or et qu'elle n'a guère de chemins de roses.

J'ai bien écrit, et même publié maintes et maintes choses qui n'avaient pas été jugées indignes d'intérêt par des gens compétents, mais je n'y avais jamais gagné un pfennig et « écrire pour de l'argent » me répugnait. Pour ce qui est d'écrire, certes, je pouvais écrire, même sans être écrivain. Et le métier de professeur, auquel je m'étais consacré un assez long temps, — en 1847, j'étais entré comme volontaire à l'institut modèle de *Frœbel* (à Seefeld, Zurich qui plus tard fut dirigé par *Beust* et existe encore aujourd'hui ; (1) j'en étais sorti avec de bons certificats, — le métier de professeur ne m'abandonna pas. De

(1) Voir sur cet épisode de la vie de Liebknecht les *Souvenirs de Jeunesse* qui suivent.

mon enfance, j'avais gardé une inclination pour les travaux mécaniques, et même, je m'étais rebellé contre les « études », car, au « travail de tête », je préférais le travail chez un menuisier qui demeurait près de la maison paternelle. Etant étudiant, à Giessen, j'avais pendant six mois appris la charpente, suivant les règles de l'art, chez un maître de la corporation, pour me préparer à la construction d'une hutte dans les forêts de l'Amérique ; plus tard, à Marbourg, j'avais fabriqué des fusils chez un armurier ; j'avais même trouvé une nouvelle forme de balles, — une cavité postérieure, permettant aux gaz de la poudre de disperser les plombs, et supprimant l'emploi incommode de la bourre. Par malheur, la découverte avait été déjà faite en France et appliquée dans le fusil Minié (1), avant que mon armurier et moi eussions pensé à prendre un brevet. Ainsi, je n'étais pas loin d'embrasser l'état de mécanicien.

Je me creusais la tête quand tout à coup me vint une pensée lumineuse : typographe ! Cela se rapproche du métier d'écrivain, nourrit son homme, et n'a pas tant d'écueils. Au

(1) Le fusil Minié ou « carabine à tige » fut inventé en effet vers 1848 ; c'est le prototype du chassepot.

moins ne compte-t-on pas autant de typographes que d'écrivains en disponibilité (1).

Je connaissais à Genève un imprimeur qui m'avait souvent conduit dans sa boutique ; je m'adressai à lui. Il sourit quelque peu, mais voulut bien m'aider et me mit en relation avec un typographe expérimenté que je connaissais aussi. Je commençai dès le lendemain. Mon typographe et maître se donna avec moi une peine indicible ; moi aussi je me donnai une peine indicible, et le premier soir, je crus avoir fait des progrès suffisants ; le lendemain, je me donnai encore plus de peine, s'il est possible, et le soir, je fus moins content de mes progrès ; le troisième jour, je m'appliquai, avec la plus haute tension d'esprit, à dépasser le travail des deux premiers ; — et le soir, je fus obligé de me dire : « Il se passera des mois avant que tu gagnes un pfennig, et des années avant d'être un bon compositeur ; et pendant ce long temps d'apprentissage, tu ne pourras t'occuper d'autre chose ! »

Ce sacrifice-là était trop grand. La faim ne me poussait pas ; la vie de réfugié à Genève

(1) Il y a dans le texte allemand un jeu de mots intraduisible. *Schriftsetzer* signifie « typographe ». *Schriftsteller*, « écrivain », et *Schriftstellerei*, « profession d'écrivain ».

me souriait encore, mais l'avenir ? *Qui vivra verra* ! (1) Je voulus m'excuser envers mon ami : « Il faut que j'abandonne mon projet, c'est... » Il ne me laissa pas continuer : « Je l'avais tout de suite pensé, mais j'ai voulu vous laisser essayer ! »

Je cherchai quelques travaux littéraires et reçus de Mazzini, que j'avais connu chez Struve, plusieurs traductions à faire, et aussi des travaux originaux, pour lesquelles, naturellement, je ne fus pas beaucoup payé. C'était toujours quelque chose, et comme, en attendant, je me trouvais en possession de sommes d'argent assez importantes, je voyais l'avenir en rose et je n'étais certes pas le membre le moins gai de la fameuse *Schwefelbande* (2), devenue, par la lâcheté du régent impérial Vogt, universellement célèbre.

Anch'io ! Oui, j'en fus membre, j'ai bu et je me suis amusé de toutes mes forces avec eux, et rempli tous mes devoirs de membre, devoirs qui n'allaient d'ailleurs pas plus loin. J'affirme hautement ma participation à cette société, parce que longtemps elle a été contestée ou niée. Avec plaisir j'assume cette res-

(1) En français dans le texte.
(2) Mot à mot, la « troupe de soufre ».

ponsabilité, ainsi que celle de toutes les fautes et infractions commises, souhaitant seulement d'en trouver encore tout le plaisir.

Karl Vogt (1) qui, semblable au noble Falstaff, son immortel prototype, était un grand buveur devant l'Eternel, considérait toute goutte de vin bue par un autre comme un préjudice à lui causé et proclamait notre « travail dans les vignes du Seigneur » une « concurrence déloyale ». Je ne puis exprimer autrement les fureurs enfantines qui lui faisaient voir dans nos promenades bachiques, rien moins que politiques, — de temps en

(1) Karl Vogt, né à Giessen le 5 juillet 1817, naturaliste et révolutionnaire, collaborateur d'Agassiz et Desor, après avoir fait ses études avec Liebig, il séjourna à Paris en 1845-46 ; l'automne de l'année suivante, il fut appelé dans sa ville natale qui lui offrait une chaire de géologie. Ami de Herwegh et de Bakounine, il se lança dans le mouvement révolutionnaire de 1848-49. Colonel de la garde communale de Giessen, il fut élu au Vorparlement, puis à l'Assemblée nationale de Francfort ; il fit encore partie du *Rumpfparlement* de Stuttgart (du 6 au 18 juin) et fut, avec Raveaux, Heinrich Simon, Schuler et Becker « le rouge » : l'un des *Reichsregenten* auxquels il est fait allusion plus loin, et qui ne durèrent que douze jours. Il s'enfuit en Suisse après la victoire des Prussiens dans le Grand-Duché ; à Berne : il publia *Die politische Aufgaben der Opposition in unserer Zeit* (1849) ; vécut à Nice, de l'automne de 1850 au printemps de 1852. Cette année-là il fut nommé professeur de géologie à Genève ; il fit ensuite des lectures en Allemagne, où il était rentré, et en Suisse ; publia un grand nombre de brochures et d'études scientifiques (notamment dans la *Revue scientifique*, de Paris) et mourut a Saint-Gingolph, le 5 mai 1895. (V Ludwig Bamberger, *Erinnerungen* et les *Deutsche Biographien*, art. Vogt).

temps aussi, voyages aux *vignes* (1) qui, je puis l'avouer, maintenant, étaient quelquefois organisés militairement et dans le grand style, — d'effroyables conspirations contre l'Empire et les *Reichsregenten*.

Contre moi surtout, il avait un grief tout particulier. D'abord parce que je suis aussi de Giessen, et ce qui était une raison pour me considérer comme un intrus. Deuxièmement, parce que, en dehors du travail de la *Schwefelbande*, je travaillais encore d'une toute autre façon, et cela l'ennuyait au moins autant. Ainsi, j'étais entré dans le *Genfer Arbeiterverein* (2) que j'avais l'intention de ramener au niveau élevé — à un niveau plus élevé même, si possible, — où était parvenue une des plus puissantes Unions allemandes de l'étranger, lors de la lutte entre Jeunes-Allemands et Communistes ; et ma pensée favorite était de fédérer toutes les Associations suisses d'ouvriers allemands. Le moment était des plus favorables. Dans la masse des exilés, il y avait beaucoup d'élé-

(1) Encore un jeu de mot : *Weinreise* peut se traduire par « voyage bachique » (mot à mot : « voyage de vin ») et *Weinbergreise*, « voyage au vignoble » ou « ascension de montagne dans le vin ».

(2) Association ouvrière genevoise.

ments intéressants, — même parmi les soldats badois. Le résultat ne se fit pas longtemps attendre. Mes conférences sur le manifeste communiste, sur les démocrates, sur la reprétentation proportionnelle (j'avais dès cette époque, à la suite de la lecture d'un ouvrage récent de Considérant, les mêmes idées exactement qu'aujourd'hui sur cette question), etc., plus encore, mes causeries sur la politique actuelle et sur les récents événements en Allemagne, attirèrent un public nombreux et reconnaissant. L'association s'accrut rapidement, de semaine en semaine ; et, un beau soir, j'en fus élu président ; quelque temps plus tard, lorsque la fusion des autres associations fut opérée, je devins le chef de l'Union. Mon opinion arrêtée sur la doctrine communiste, — aujourd'hui nous disons social-démocrate (1), — et, plus encore, mes attaques violentes contre les parlementaires auxquels nous attribuions, — à la légère d'ailleurs, — l'échec de l'insurrection badoise et de la Révolution allemande, m'avaient attiré la haine de MM. les parlementaires, lesquels formèrent

(1) Le mot *communiste*, il y a cinquante ans, avait exactement le sens du mot *collectiviste*, employé aujourd'hui.

le projet de m'évincer à tout prix. Dans ce but, on envoya comme candidats à l'Association plusieurs de nos adversaires secrets. Lorsque l'on crut être sûr d'une majorité, les meneurs de cette petite contre-révolution se firent élire eux-mêmes.

Nous n'étions pas aveugles, — et quand l'abcès fut mûr, on le creva. Dans une assemblée fort nombreuse de l'Union, je posai la question non de cabinet, mais de principe, précisai le point en litige, et provoquai un combat décisif. Mon apostrophe imprévue stupéfia nos adversaires ; en leur nom, Moritz Hartmann (1) exprima leur profonde surprise et demanda qu'on remît l'épreuve à la prochaine séance. Bon ! j'étais sûr de mon fait. « Alors donc, à demain ! Pas de délai ! » Et, à une grande majorité, cela fut accepté. La bataille était déjà à demi gagnée.

(1) D'origine israélite, Moritz Hartmann naquit à Duschnik (Bohême), le 15 octobre 1821. Poète lyrique et romancier, il vécut de 1844 à 1846 à Paris et fut membre du Parlement de Francfort où il siégea parmi les libéraux. Après la Révolution, il écrivit, en cinq parties, l'humoristique *Reimchronik des Pfarren Mauritius* (d'où son surnom). Il revint en France, vécut à Paris et en Bretagne de 1850 à 1852, puis en Provence et dans le Languedoc. Après le 2 décembre, il passa dix-sept jours à Mazas. En 1854 il suivit la guerre de Crimée comme correspondant de la *Kœlnische Zeitung ;* désapprouva énergiquement la guerre de 1870 et mourut le 13 mai 1872, à Oberdœblin (Vienne). Voir ci-après le début des *Souvenirs de Jeunesse.*

Pour la séance décisive, les deux partis ennemis avaient mis en action tous les leviers. Elle apporta la solution. Une heure avant le début, l'immense salle des séances était déjà pleine. Et pourtant la foule entrait toujours dans les salles voisines, jusque dans l'escalier, refluant dans la rue où des centaines de personnes encore se promenaient de long en large. La séance fut ouverte au milieu d'un profond silence, par le vice-président, — j'avais naturellement abandonné la présidence, — qui proposa (ce sur quoi les deux partis s'étaient déjà entendus) de laisser d'abord parler Hartmann, moi ensuite, puis de nous donner encore, à la fin de la discussion, la parole pendant cinq minutes, à mon adversaire et à moi. Ce qui fut accepté sans opposition. Hartmann, — « le petit abbé Mauritius », — était, comme tous les Autrichiens, un excellent parleur, mais comme *pas* tous les Autrichiens, heureusement, un épouvantable phraseur.

Après un début applaudi, dans lequel ne manquait aucune des expressions à effet employées à cette époque, après avoir chanté un joyeux hymne de louange à la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, aux droits de l'homme et à

la pauvre petite *Dornrœschen* (1) d'Allemagne, il finit par arriver à son sujet, – d'aussi loin qu'un tel phraseur peut le faire. Il conta les hauts faits du Parlement de Francfort, qui *aurait* infailliblement accompli son œuvre grandiose, *si* les sauvages « subversifs », ennemis de tout ordre établi sur des principes, n'avaient tout démoli. Alors il feuilleta pendant une heure au moins, le grand livre de nos crimes, des miens surtout. Nous étions des « têtes folles », des « anarchistes », des « sans-patrie » — car le mot était déjà en usage, — nous avions, par les soulèvements de Francfort, Bade, Dresde, etc., mis la nielle sur le bon grain, empêché, par nos folles équipées, l'union de toutes les classes du peuple nécessaire pour vaincre l'ennemi, et cela était la pire des folies. A moi personnellement, il reprochait de pousser les ouvriers à des desseins démagogiques, et de vouloir, qui sait ? — pour quelque folle entreprise, les envoyer à la boucherie.

Le discours de ce phraseur se termina par une phrase énergique, et qui d'ailleurs, fit long feu. A de violents applaudissements répondirent de plus violents sifflets.

(1) *Dornrœschen* est la Belle-au-Bois dormant germanique.

Ma réponse ne fut pas difficile; réduisant à néant ses phrases boursouflées dont je démontrai l'inanité, j'énumérai, en lui retournant ses propres traits, la liste des fautes du Parlement et des parlementaires, et lui prouvai comment la majorité des bavards de la Chambre de Francfort, en méconnaissant la question sociale et l'essence même de la Révolution, avait faussé et compromis le mouvement révolutionnaire en Allemagne. Je terminai par un appel enflammé à tous les travailleurs, seuls soutiens possibles de la Révolution sociale, — il n'y en avait plus d'autre, — les engageant à serrer la gorge à messieurs les bourgeois, libéraux ou démocrates, qui les trahiraient sans aucun doute, volontairement ou non.

Pendant mon discours, j'avais déjà senti, à l'émotion magnétique de mes auditeurs, que nous tenions la victoire. Le succès final fut si enthousiaste qu'il terrassa nos adversaires. On décida de passer à la discussion; seuls, Hartmann et moi devions encore prendre la parole. Hartmann dépassa le temps qui lui était assigné; mais, bien qu'il parlât d'une façon plus positive que dans son premier discours, il ne put regagner la partie. Je ne parlai

que quelques minutes, me bornant à des traits généraux et à des saillies. Le vote eut lieu, très orageux. Les parlementaires n'obtinrent pas le quart des voix. Ils quittèrent leur place la mine déconfite et, l'un après l'autre, abandonnèrent tous notre assemblée.

Aux passages dans lesquels il me dénonçait comme voulant peut-être pousser quelque jour les ouvriers aux aventures, j'eus plus tard l'occasion de réfléchir. Le trait que me décocha M. Hartmann avait été aiguisé et empoisonné par Karl Vogt : je devais l'apprendre quelques mois après.

Mais avant d'en parler et d'écrire le chapitre final de mon idylle d'exilé à Genève, il me reste à citer un fait, ou plutôt une tentative, que l'ami Sorge rappelle à mon souvenir. Un soir, dit-il, je l'aurais emmené chez moi, pour lui demander son adhésion à une « ligue » (laquelle ? il ne se le rappelle plus...). J'avais aussi oublié la chose, mais aujourd'hui je retrouve de quoi il s'agissait. Ce n'était certainement point d'une des ligues secrètes des anciens prolétaires. La « Ligue des Exilés » (*Bund der Geæchteten*) venait d'être dissoute lors de mon

entrée dans la vie politique (1). Quant à la « Ligue des Justes » (*Bund der Gerechten*) de Weitling (2), je ne voulais pas en faire partie ; et pour la « Ligue des Communistes » (*Kommunistenbund*), je n'y fus admis que pendant mon séjour à Londres, sur la recommandation de Marx et d'Engels. Il ne s'agissait alors que d'une petite, — disons le mot, quand bien même quelque imbécile essaierait de l'exploiter contre moi, — d'une petite *conspiration*.

L'élection du Grand-Conseil de Genève avait lieu en novembre. Les conservateurs faisaient les plus grands efforts pour anéantir

(1) Elle avait été fondée par Jakob Venedey, (1805-1871) réfugié allemand qui publiait à Paris le journal allemand *die Geæchtete*; le *Bund* imité de la *Société des Droits de l'homme*, fut dissoute en 1840 ; « on y lisait, on y commentait sans cesse les *Paroles d'un Croyant*. Cette société, visant surtout à la révolution politique, renfermait un groupe socialiste qui s'en sépara pour fonder en 1836 le *Bund der Gerechten* ; il entretenait des relations avec les Saisons. » Elle dut disparaître après le 12 mai 1839 (G. Weil, *Histoire du parti républ. en France*: Paris, Alcan, 1900, p. 259-260).

(2) Wilhelm Weitling (né à Magdebourg, le 5 octobre 1808, mort à New-York, le 15 janvier 1871) était ouvrier tailleur. Après avoir beaucoup voyagé en France, il revint en 48 de Bruxelles en Allemagne; puis repartit l'année suivante pour l'Amérique où il finit président d'une colonie communiste. Il a exposé ses théories, très importantes pour l'histoire du socialisme, dans *Garantien der Harmonie und Freiheit* (Vevey, 1842) *Die Menscheit, wie sie ist und sein soll* (1838 et 1895) et l'*Evangilium des Sünders* (1844 et 1894).

le régime de James Fazy (1) qu'ils détestaient. Quant aux radicaux, ils avaient des raisons de croire que les cléricaux ne se laisseraient pas effrayer par la perspective du bruit dans la rue. Il fallait donc se tenir sur ses gardes. Par les soins de Galeer, Becker (notre « Johann Philipp », qui avait troqué son belliqueux bâton de maréchal contre les attributs plus pacifiques de cabaretier), Borkheim, ex-colonel d'artillerie et chef de batterie, et deux ou trois autres exilés, moi entre autres, nous fûmes instruits de la situation et priés de dire si, en cas de grabuge, nous étions prêts à soutenir les radicaux. Certes, nous l'étions, prêts ; et notre désir le plus ardent était bien de ne pas en rester aux seuls préparatifs. Des armes

(1) Jean-Jacob (dit James) Fazy, né le 12 mai 1796, à Genève, où il mourut le 6 novembre 1878, d'une famille de réfugiés protestants français ; économiste, disciple de Smith et de J.-B. Say, il fonda en 1826 le *Journal de Genève* ; vint en France vers la fin du règne de Charles X, à la chute duquel il contribua en signant la fameuse protestation des journalistes. Fixé définitivement dans sa ville natale en 1837, il fut le promoteur de la révolution du 7 octobre 1846, à laquelle Liebknecht fait allusion plus loin ; chef du nouveau gouvernement genevois, de 1847 à 1853 et de 1855 à 1861, il coopéra à la rédaction de la Constitution cantonale du 12 septembre 1848. En 1849, il protesta contre le décret interdisant le séjour de la Suisse aux chefs de la révolution badoise, mais il ne voulait pas cependant que la sûreté de la Confédération fût compromise par des manifestations imprudentes. Jacques Fazy mourut à peu près délaissé, après de longues années de silence.

nous étaient assurées : canons et munitions à volonté de l'arsenal cantonal, gardé par les nôtres et à l'abri de toute surprise. Mais il importait aussi de se procurer des hommes en nombre suffisant. Nous préparâmes donc une liste de tous les gens sûrs, — volontaires et soldats, — puis nous sondâmes tous ceux qui, riches en influence et tout désignés pour des commandements plus ou moins importants, devaient être initiés, sous le serment de ne parler de la chose à âme qui vive jusqu'à nouvel ordre. Sorge était sur ma liste et fut pressenti par moi. Ne se souvenant plus de ces circonstances, il a cru plus tard qu'il s'agissait d'une simple initiation à une « ligue ».

D'ailleurs les choses n'allèrent pas jusque-là. Les radicaux, et en particulier les ouvriers du faubourg Saint-Gervais (qui est à peu près à Genève ce que sont au Paris socialiste, les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau), étaient dans une agitation fiévreuse ; ils partageaient la même manière de voir que les réfugiés vivant parmi eux, comme quiconque ayant des yeux pour voir et des oreilles pour entendre pouvait s'en rendre compte. MM. les réactionnaires se comportèrent avec cette

prudence, qui est la meilleure partie du courage, et poussèrent la circonspection si loin que les meneurs n'allèrent même pas jusqu'au vote, afin de ne pas occasionner de conflit. Ce qui est certain, c'est qu'ils succombèrent lamentablement. Nous attendions à tout moment le signal. Dans les rues, c'était le flux et le reflux de groupes animés, çà et là, des discussions passionnées entre amis, des disputes passionnées entre adversaires ; il y eut quelques rixes violentes, et l'exaspération de la foule était encore accrue par l'intervention brutale de la police réactionnaire qui, à la suite des pires provocations, opéra de nombreuses arrestations. Moi-même, avec le jeune Galeer, je fus emballé par une patrouille de police, et, sur le chemin du *violon* (sobriquet par lequel on désigne en français les postes de police), la foule me délivra, ce qui n'alla pas sans une petite leçon dont la Sainte-Hermandad tira utilité et profit.

Il n'y eut pas de bagarre autrement sérieuse, et quelle joie pour les milliers de personnes qui attendaient devant l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'elles apprirent la victoire ! Et avec quel mugissement de tempête retentit le chant de guerre des travailleurs de Saint-Gervais, —

au son duquel trois ans auparavant, aidés par les fusils et les canons, le 8 octobre 1846, puis en novembre, avec des bulletins de vote, on avait enterré le gouvernement aristocratique et le monopole gouvernemental trois fois centenaire des « Perruques », — le chant de guerre dont voici le refrain :

Aristocrat's faites vot' prière !
A genoux, devant les Boucingaults !
A genoux, devant les Boucingaults !

Cette musique révolutionnaire mérite d'être entièrement connue. Peut-être un Genevois ami aura t-il la bonté de m'en communiquer l'air avec la chanson, en m'expliquant ce mot qui provient sans doute de guerres civiles antérieures : *Boucingault* ou *Boucingot*, ou... je ne me souviens plus comment cela s'écrit(1).

(1) *Boucingot*, « nom donné, après la Révolution de Juillet, aux jeunes révolutionnaires qui avaient adopté le gilet à la Marat, les cheveux à la Robespierre et le chapeau noir en cuir bouilli des marins appelé *boucingot* ». (Dict. Larousse) Les *Boucingots* étaient en politique ce que les *Jeune-France* étaient en art.

D'après *l'Intermédiaire des Chercheurs* (VII, 90 et 184), c'étaient les Jacobins de l'école romantique.

Jal, décrit ainsi, d'une façon un peu différente que le *Larousse*, le costume des *boucingos*, d'après le portrait de Pétrus Borel le lycanthrope, par le peintre Thomas, *boucingo* également, exposé au Salon de 1833, dans un cadre tricolore : « gilet rouge, habit aux larges revers pointus, gants « sang royaliste », chapeau pointu, barbe et cheveux flottants ».

Cf. Asselineau (*Bibliographie romantique*, p. 43-48) qui signale

Et maintenant, arrivons au dernier acte de mon séjour à Genève, séjour sur lequel je reviendrai peut-être plus longuement une autre fois.

Afin de poursuivre l'organisation d'une fédération des Unions ouvrières allemandes et pour hâter la chose en général, nous convoquâmes pour la fin de février un *congrès* ou *Vereinstag*, à Murten (1), dans le canton de Fribourg qui, après la chute du Sonderbund, s'était donné un gouvernement radical (automne de 1847).

Tout avait été préparé pour le mieux, toutes les Unions avaient annoncé l'envoi de délégués, et nous comptions même sur le plus bienveillant accueil. Je partis pour Murten la veille du jour fixé, — c'était, je crois, sans en être absolument sûr, le 20 février — afin d'assister à une entrevue préparatoire. Je ne rencontrai, à mon étonnement, aucun délégué à la gare, et je dus demander mon chemin. Devant et à l'intérieur du local désigné pour

un recueil qui ne parut jamais et dont le titre devait être : *Contes des Boucingos*. Gérard de Nerval écrivit une nouvelle pour ce recueil. Cf. Lorédan Larchey (*Excentricités du langage français*, *Revue anecdotique*, 1858). Le mot *boucingo* fut employé à partir de 1831 environ.

(1) Murten ou Morat, dans le canton de Fribourg, où eut lieu la célèbre bataille du 22 juin 1476.

le congrès, régnait un calme surprenant. On ne voyait personne. Je m'informai auprès du patron de l'établissement ; il me désigna un monsieur qui, très poliment s'approcha de moi, et, « accomplissant un devoir fort désagréable mais impérieux », m'informa qu'il était chargé par le département de Fribourg, agissant sur un ordre sévère venu de Berne, d'empêcher la tenue du Congrès, et de me prendre sous sa protection. « Qu'est-ce que cela signifie ? — Je ne puis vous laisser partir ; on a pourvu à votre logement. — En d'autres termes, je suis prisonnier dans la libre Suisse ? » Il leva les épaules, embarrassé. Lorsque j'appris que les autres délégués arrivés avant moi étaient également « protégés » et que le lendemain un membre du gouvernement me donnerait des explications détaillées, il ne me resta plus qu'à suivre ce fonctionnaire, qui se trouvait visiblement dans un grand trouble de conscience. Il me mit dans une voiture où vint prendre place un monsieur que je n'avais pas encore remarqué, et qui me dit que, pour en terminer rapidement, je devais l'accompagner jusqu'à Fribourg. En route, mes compagnons devinrent bavards. Le Conseil fédéral croyait que j'avais voulu faire servir les Unions à ten-

ter un coup de main en Allemagne. Cela me fit éclater de rire. J'étais « prisonnier d'Etat », mais je ne pouvais me faire au sérieux d'une telle position et je bafouai comme il faut les « Perruques » de Berne, ce qui ne parut pas trop déplaire à mes compagnons.

A Fribourg, j'eus pour la nuit une chambre bien meublée, avec la permission de commander tout ce que je désirais boire, manger, etc. Une *Waibel* (1) me fut donnée pour me servir et me « garder ». Je me trouvais donc « relativement » très bien et j'étais rassuré sur le sort des autres délégués qui n'avaient pas été arrêtés ou avaient été relâchés immédiatement ; car, en réalité, la Confédération n'en voulait qu'à moi. Et rien ne manquait aux prisonniers, ou plutôt aux « surveillés ».

Ce fut donc avec la plus grande quiétude que je vis venir le lendemain ; mais je ne me fis pas d'illusion : malgré son absurdité, cette accusation devait marquer la fin de mon séjour en Suisse.

Le matin suivant m'amena le procureur de l'Etat et l'explication. Un très gentil garçon, M. le procureur, qui me souhaita le bonjour

(1) Expression populaire qui s'applique ici à une servante accorte.

de la façon la plus civile, et s'excusa auprès de moi de sa mission ; mais ces messieurs de Berne avaient été, de *Berlin*, de *Vienne*, de *Paris*, — car il y avait aussi, à la suite du 13 juin, des réfugiés français en Suisse, — bombardés de telle façon, qu'ils en avaient complètement perdu la tête. M. Druey, l'excommuniste ami de Weitling, M. Druey (1), sur qui la folie de l'ordre s'était soudain abattue, s'était mis en tête que nous voulions tenter un coup de main, et il se trouvait forcé de m'interroger. L'interrogatoire fut très court. J'exposai le véritable état des choses et m'égayai beaucoup de l'idée grotesque qu'on pût faire une invasion armée dans l'Allemagne d'alors, après les soulèvements de mai partout réprimés, et le calme des cimetières établi partout par les cours martiales.

Le procureur comprit à merveille. Le procès-verbal fut immédiatement expédié à Berne, et il espérait pouvoir me rendre au plus tôt à la liberté. L'« au plus tôt » se prolongea. De Berne, arrivaient toujours de nouvelles ques-

(1) Karl Druey, né à Faoug le 12 avril 1799, étudia à Heidelberg, vécut à Paris et à Londres et fut membre du Grand-Conseil. Il prit une grande part au mouvement de réforme en Suisse et dirigea, en 1845, l'agitation politique et religieuse dans le canton de Vaud. Il mourut le 29 mars 1855.

tions, toutes plus bêtes les unes que les autres.

On m'avait cependant préparé une jolie chambre, dans une tour carrée derrière les plombs de laquelle je pouvais me promener à volonté, et d'où je me distrayais à regarder la ville et la campagne splendide étendues au-dessous de moi. Mon gardien était un garçon peu ordinaire, un enfant de la nature, avec des yeux de coquin malin et rusé, qui chantait toute la journée, — quand il ne buvait pas, ce dont il s'acquittait fort souvent et fort bien. Il avait pris part à la guerre du Sonderbund, et bien qu'il eût été enrôlé par le gouvernement d'alors, comme Sonderbündler, — il avait, à la première rencontre, passé aux confédérés ; il avait alors aidé à renverser le gouvernement des jésuites, et maintenant il servait le nouveau gouvernement, déployant tous ses petits talents pour s'amasser quelques sous d'économie dans l'espoir d'un mariage prochain. Sa fiancée avait quelque argent et un peu de terres, de sorte qu'ils pourraient se tirer d'affaire, indépendants. Le service n'était certes pas dur, mais quelque bons que soient « les maîtres », le mieux est toujours d'être son propre maître. Il me parlait, tantôt en français, tantôt dans un patois allemand

encore plus incompréhensible pour moi. Il ne me gênait d'ailleurs pas du tout. Quand il voyait que je n'avais pas besoin de lui, il sortait et tirait de sa mémoire inépuisable quelques chansons populaires ou autres qu'il débitait de suite ; car, dès le premier jour, il s'était aperçu que cela ne m'importunait nullement.

De Berne, aucune décision ; du moins n'en entendais-je pas parler. Une semaine s'écoula, puis une autre, puis une troisième ; ni mes réclamations, ni mes protestations n'eurent d'effet ; plusieurs membres du gouvernement de Fribourg s'excusèrent auprès de moi ; c'était honteux. Pour la forme, je subis un nouvel interrogatoire. Au bout de trois semaines, j'envoyai à Berne une protestation véhémente accompagnée d'un mémoire. Pas de réponse. Quatre semaines s'écoulent. Cinq, six, sept, huit. Le second Fribourg promettait de me retenir aussi longtemps que l'autre avait fait l'année précédente, et plus d'une fois je me jurai de me méfier à l'avenir de tous les Fribourg du monde. Par malheur, il y en a toujours beaucoup. Deux mois exactement après le jour où j'avais emménagé dans ma tour, j'eus la visite de Schaller, chef du gou-

vernement, accompagné du chef de la justice cantonale, *id est* le ministre de la justice, dont le nom malheureusement m'échappe ; ils me complimentèrent sur l'issue de l'affaire, mais, sans être un liseur de pensées, je pouvais me douter qu'il me faudrait quitter le territoire de la Confédération et que bien des membres des sociétés représentées à Murten étaient expulsés comme moi. « C'est infâme! m'écriai-je ; moi, passe encore, mais tous ces innocents, c'est trop fort ! »

Ces deux messieurs me présentèrent leurs vives condoléances, mais qu'avais-je à faire ? Regagner Berne encore une fois eût été une absurdité ; depuis les élections au Grand-Conseil de Genève, j'étais préparé à l'expulsion et avais résolu, le cas échéant, de partir pour l'Angleterre. J'aurais cru déserter en passant en Amérique. Je leur fis donc part de ma résolution. Me rappelant mon aventure en France, j'ajoutai que le voyage à travers la France me semblait un peu risqué, et racontai ce qui nous était arrivé. J'exprimai donc le désir d'aller à Gênes et de là (comme Engels l'avait fait un an auparavant) de voguer vers Londres sur un voilier.

« Ce n'est pas nécessaire. Pourquoi ce long

détour? répondit le ministre de la justice, avec un sourire aimable, — le seul ministre de la justice que j'aie jamais vu sourire jusqu'ici ; — je vous accompagnerai moi-même à travers la France et veillerai à ce que vous ne soyez pas inquiété ». Ainsi fut fait. Volontiers je serais passé par Genève pour y prendre mes papiers et mes livres, mais c'était impossible : cette défense me fut expressément signifiée de Berne. Je perdis de cette façon tout ce que j'avais, car l'ami qui devait s'en charger fut, par la suite, expulsé comme moi. Le lendemain matin, après avoir pris cordialement congé du chef du gouvernement et de ses collègues, du procureur et de mon gardien mélomane, je partis pour la France. Dans le premier chef-lieu de département où nous passâmes, nous nous rendîmes à la préfecture. Lorsqu'on apprit que j'avais été expulsé de Suisse, on voulut m'arrêter sans explications et, selon la coutume, m'expédier au Hâvre, de gendarmerie en gendarmerie ; mais mon compagnon fit remarquer expressément que le gouvernement s'était engagé à m'assurer un sauf-conduit ; et il insista tellement que j'obtins une feuille de route pour le Havre avec la condition expresse d'éviter Paris. Tous les

lieux où j'allais avoir à me présenter à la police étaient indiqués l'un après l'autre sur ce sauf-conduit, que j'ai encore dans mes papiers.

Je dus donc me séparer de mon ministre de la justice, pour lequel j'ai conservé de la reconnaissance. Il me souhaita bon voyage, non sans crainte apparente. Je ne l'ai jamais revu, je ne lui ai même jamais écrit de Londres, ce qui fut bien ingrat de ma part, car il se trouve dans la vie des situations où, par force majeure, il nous est impossible de remplir les devoirs les plus simples.

Mon voyage au Havre ne s'effectua pas sans irrégularité ; je ne pus résister à l'envie d'aller voir mes amis de Paris. Je ne fus pas découvert. J'arrivai heureusement au Hâvre et m'embarquai pour Londres sur le vapeur *Arlequin*. La partie romanesque de mon exil était terminée. Et sur le dur pavé de Londres, j'usai le reste de mon roman politique. On m'écrivit de Paris que la veille de mon départ la police avait fait une perquisition. Heureusement j'étais parti. Je n'aurais pas été envoyé, il est vrai, à la légion étrangère, mais à la « guillotine sèche », à Cayenne ou à Lambessa.

De Suisse, je reçus la nouvelle suivante, en laquelle on peut ajouter une foi entière. L'idée de la réunion de Murten était venue de Genève. Je m'en étais tout de suite douté. Je connais mes *Pappenheimer* et mes *Parlementeurs*. Et le chef même de l'empire allemand, que, vingt ans plus tard, les papiers des Tuileries représentaient comme un stipendié du gredin d'empereur Napoléon, faisait à un torchon de journal cette communication adorable : « Je suis à la solde de la réaction européenne ». Ils le sont tous...

Les Souvenirs de Jeunesse *doivent prendre place, chronologiquement, avant les Souvenirs d'exil en Suisse*, Anno 1849.

Publiés comme le fragment précédent dans le Neue Welt-Kalender, *sous le titre:* Aus der Jugendzeit, *ils retracent avec autant de bonne humeur et d'humour, les événements de la vie de Liebknecht pendant les années 1846 et 1847 : la fin, un peu inopinée, de sa vie d'étudiant à Marbourg et son premier séjour en Suisse, jusqu'à la Révolution de février 1848, qui le fit revenir en Allemagne.*

Cette époque fut décisive dans la vie de W. Liebknecht, car c'est à partir de cette année 1847, comme on le verra, qu'ayant abandonné ses projets d'émigration en Amérique, il se consacra tout entier au Socialisme et à la Révolution, — aidé d'ailleurs par les événements de 1848 et 1849, qui bouleversèrent l'Europe entière.

Souvenirs de Jeunesse

Dans un fascicule de la *Neue deutsche Rundschau*, j'ai raconté que, en 1846, je voulais partir pour l'Amérique et avais appris le métier de charpentier. — Dans le *Neue Welt-Kalender* pour 1899, j'ai retracé quelques épisodes de l'année de fuite et d'exil, 1849-50. Aujourd'hui, je vais rappeler quelques souvenirs qui se placent entre ces deux dates.

Mais auparavant, il me faut donner une petite explication sur un passage de mon arti-

cle de l'an dernier. Il y est question de *Moritz Hartmann*, et je parle d'une déclaration « dénonciatrice » qu'il avait faite contre moi, déclaration qui *pouvait* bien ne pas être étrangère à l'attentat fédéral de Murten (1).

Le mot « dénonciatrice » a affecté désagréablement le fils de Hartmann, pour lequel j'ai la plus grande estime ; il m'a écrit que son père, mort depuis longtemps, eût été incapable d'une délation, et m'a prié de retirer ou d'expliquer mon dire. J'écrivis sur le champ au docteur Hartmann que j'étais loin d'accuser son père de pensées ou d'actions infamantes et que je m'en expliquerais d'abord dans le *Vorwærts* et plus tard dans le *Neue Welt-Kalender*. J'ai déjà donné la première explication ; voici la seconde.

J'ai violemment combattu Hartmann, le parlementaire, et je n'ai rien à changer à ce que j'ai dit dans l'article en question (*Anno 1849*) ; mais quant à croire *Hartmann* capable de manœuvres dénonciatrices, je n'y ai pas même pensé.

Voici la chose : Moritz Hartmann était étroitement lié avec *Carl Vogt* et Carl Vogt, que je

(1) Voir ci-dessus, p. 65.

n'ai jamais vu de ma vie, — bien que nous fussions tous deux nés dans la même ville, — avait à mon endroit, je ne sais certes pas pour quelle raison, une inimitié toute particulière. Comme j'en ai la certitude, il m'avait, auprès des membres du Conseil fédéral de Berne dont il était connu, dépeint comme un homme dangereux au plus haut degré, de la part duquel il fallait s'attendre au pire et qui compromettrait la neutralité suisse. Et Moritz Hartmann, qui ne me connaissait nullement et n'avait aucune raison de ne pas ajouter foi à la parole de son ami, resta sous l'influence de ces insinuations délatrices. *Vogt*, avec qui onze ans plus tard, pendant la guerre austro-italienne de 1859, je rompis publiquement — voyez *Herr Vogt*, par Karl Marx, — répandit sur moi les plus ineptes et les plus viles calomnies, et, même après mon expulsion de Suisse, il eut l'impudence de me faire passer pour un *agent provocateur* (*Lockspitzel*) des gouvernements prussien et autrichien. Et cette vilenie, il doit l'avoir colportée même dans sa famille, car son fils, qui lui a consacré une biographie en français (éditée à Paris), y répète cette vilenie, assez surprenante de ma part.

J'aurais été — et cela se rapporte à la période de Genève — à la solde de l'Autriche et de la Prusse; puis, lorsque Bismarck fut à son apogée, à la solde de l'Autriche et des Guelfes ; et finalement, en qualité d'agitateur socialiste, j'aurais prouvé mon sens pratique des affaires, en me rendant propriétaire d'un domaine avec château à Borsdorf, près de Leipzig, domaine dont, outre plusieurs maisons (à Berlin, s'il vous plaît !) je serais encore propriétaire à présent. Hélas! comme je serais heureux que Vogt *n*'eût *pas* menti et que ces maisons et châteaux ne fussent pas en Espagne ou dans la lune !

Le comique de la chose — et cela confirme le proverbe : « On ne cherche personne derrière le poêle si l'on n'y est pas assis soi-même » (1) — et que l'homme qui m'accuse d'un cœur ministériellement léger de tirer de l'argent de gouvernements, s'est lui-même fait payer par le gueux et empereur Napoléon III pour « services exceptionnels rendus à la science », comme il ressort d'une quittance trouvée aux Tuileries, parmi tant d'autres papiers de « patriotes mendiants », après la chute de Napoléon.

(1) « Qui se sent morveux se mouche », dit-on en français.

Donc personne, le cas échéant, ne pourra dire que j'aie calomnié M. Vogt dans mes souvenirs de 1849. Mais je suis navré que ce coup de fouet bien mérité, ait indûment atteint, même en apparence, un autre que celui auquel il était destiné. Et voilà le malendu dissipé.

Mais mon « château » à Borsdorf ? Ah ! peut-être écrirai-je un jour son histoire — c'était une ruine lorsque j'y vins ; et cette ruine était la tombe d'un bonheur brisé et d'un cœur de femme brisé — histoire si romantique et médiévale que maintes fois, involontairement, l'idée me vint que j'étais dans quelque coin abandonné de la terre, au lieu d'être à deux heures du petit Paris, dans le rayonnement éblouissant de la toute-puissance bismarckienne, avec la loi sur les socialistes et le petit état de siège.

La malheureuse paysanne de propriétaire — propriétaire comme le sont les neuf-dixièmes des « libres paysans », serfs des impôts et des hypothèques, — est littéralement morte de faim dans sa propriété, tandis que j'étais au Landtag, à Dresde. Un matin on la trouva morte sur les guenilles qui lui servaient de « lit », tenant dans sa main droite contractée nerveusement,

un pfennig, obole pour le voyage de l'au-delà, selon la vieille coutume païenne que ni le christianisme ni la civilisation qui, soi-disant, transforme tout, n'ont pu déraciner. J'aidai à ensevelir la malheureuse, heureuse cependant lorsqu'elle pensait au rêve romanesque de sa jeunesse La fin de sa vie fut la fin de sa souffrance (1).

Mais non ! Elle *n'a pas* souffert. Dans le présent le plus âpre, son esprit se reportait au passé riche d'espérance, et jusqu'au dernier moment, elle ne cessa d'espérer. Car, outre son pfennig dans la main droite, elle avait, dans la gauche, nerveusement contractée, un billet de loterie. Et si la misérable était littéralement morte de faim, ce n'était pas qu'elle fût dénuée de toute ressource, mais parce qu'elle n'avait pas un *heller* qu'elle ne sacrifiât au démon du jeu, dans les griffes duquel elle était prise depuis sa jeunesse, après avoir gagné un gros lot. En ce qui concerne mon château enchanté de Borsdorf, qui — par bonheur — ne s'est pas encore abattu sur ma tête et a pris, ces derniers temps, un air « plus respectable », la lectrice bénévole, et même le lecteur, peut,

(1) Il y a dans le texte allemand une allitération intraduisible entre *Leben* (vie) et *Leiden* (souffrance).

si cela l'intéresse, se renseigner de ses propres yeux... dans l'*Arbeiterführer für Leipzig und Umgegend* (1) que le camarade *Lipinski* a publié dans sa propre librairie ; il contient beaucoup de choses intéressantes et n'a pas à rougir de son titre.

Maintenant, à notre *sujet* :

A vingt ans, j'étais « fatigué de l'Europe ». La retraite sur le (*non* sacré) Staufenberg m'avait rendu trop brûlant le sol de ma ville natale (2), et malgré mon aversion pour les diplomates et les ministres, j'étais toutefois aussi diplomate pour me conduire que pour être conduit. A l'automne de 1846, j'allai à Marbourg (3), université sœur de Giessen, aimée et familière de ma première jeunesse.

Comme tous les gens qui ont pris la résolution de rompre avec toute leur existence et de s'arracher du sol où ils ont grandi, j'étais inquiet et plein d'une bonne humeur de potence (4). La bonne humeur de potence du pauvre diable qui fait un saut dans l'au-delà

(1) *Guide de l'Ouvrier à Leipzig et aux environs*

(2) Giessen, en Oberhessen.

(3) Ville universitaire de 15.000 habitants environ (Hesse-Nassau).

(4) Comparer l'expression française : « poli comme une porte de prison ».

ou du patient qui se prépare à subir une douloureuse opération chirurgicale. Et peut-il y avoir une opération plus douloureuse ? Émigrer, n'est-ce pas subir la plus violente opération, puisqu'elle s'attaque aux sources mêmes de la vie ?

A Marbourg je me fis immatriculer et même, au début, j'étudiai avec assez d'application. Toutefois la pensée qu'en Allemagne, aucun cercle d'action ne s'ouvrait devant moi, m'empêcha tout travail méthodique, et bientôt je n'étudiai plus dans tel but extérieur défini, mais seulement pour moi-même. A Berlin, j'étais devenu un socialiste conscient et les problèmes sociaux et politiques m'occupaient de plus en plus vivement.

De nos jours on ne se fait que difficilement une idée de l'agitation et de la fermentation qui régnaient alors chez la jeunesse. Les *Akademiker* d'aujourd'hui sortent presque tous de familles où, comme à l'école, ils ont entendu dire que l'Allemagne est le plus grand, le plus libre et le plus glorieux de tous les pays, que les Allemands sont les plus honnêtes, les plus loyaux et les plus braves de tous les hommes, les princes et les hommes d'État allemands, les plus sages et les plus prudents de tous

les hommes d'État et de tous les princes ; et la plupart de ces jeunes gens qui, en outre, subiront encore le dressage civilisateur de la caserne, ne perdent pas à l'Université le vernis de timidité dont ils ont été soigneusement recouverts chez eux. Mais la timidité, — c'est encore leur moindre défaut. Que se passe-t-il à l'*intérieur*, dans la tête et dans le cœur ? Toute vérité, toute virilité, bannies par principe, toute notion morale faussée et, au lieu d'une histoire honnête, image fidèle des événements et complications politiques, un pêle-mêle incohérent d'impudents mensonges et de flagorneries. Un byzantinisme, si hystériquement exagéré que les plus serviles courtisans de l'antique Byzance devraient confesser humblemeut n'être que des gâte-métier ; considérant la servilité la plus plate comme la plus haute manifestation de l'État bourgeois et de la véritable humanité, — étiquetant la *délation, vertu bourgeoise*, de sorte que les fils de famille bien élevés tiennent comme un devoir d'honneur pour l'officier et l'étudiant de dénoncer au procureur de l'Etat les manquements au « Code de l'honneur » de la despotique servilité qui se produisent dans leur cercle familial.

Fi !

Les marques *extérieures* du régime de fer et et de sang seront effacées dans un temps pas trop éloigné, mais la démoralisation et la corruption de l'ère de Bismarck, les ravages qu'elle a causés dans les esprits et les cœurs juvéniles, par son *abus de l'école* jésuitiquement raffiné, persisteront longtemps encore après la disparition des traces extérieures, dans l'*organisme* de la nation. Et si notre *classe ouvrière*, avec son aversion instinctive et sa méfiance, instruite par l'amère expérience, pour tout ce qui vient d'en haut, n'avait préservé sa santé, il n'y aurait pas à espérer une élimination totale du poison. Certes, je ne suis pas un *laudator temporis acti*, je ne suis nullement de ceux qui exaltent le passé aux dépens du présent, — personnne n'a plus que moi à se réjouir du *présent,* et à considérer avec satisfaction ce qu'a fait et ce que fait chaque jour la classe ouvrière pour l'honneur du nom allemand et pour la conquête d'une condition plus digne ; — mais le fait que le *monde bourgeois* d'aujourd'hui est plus corrompu et plus vil que celui d'il y a un demi-siècle, n'est nullement douteux. En réalité, cette reculade apparente est un progrès, — le fait cependant

est patent. Et nulle part cela n'apparaît avec plus de clarté et d'évidence que dans nos universités. Aujourd'hui, la majorité de la jeunesse académique s'efforce d'être « universelle », « pratique », et, rougissant de l'idéal, ne s'enthousiasme que pour ce qui *est* (1).

Avant 1848, il en était tout autrement. La bourgeoisie haïssant la fédération allemande et les gouvernements despotiques, notamment le prussien et l'autrichien, n'était pas encore tombée dans le capitalisme. Et la jeunesse universitaire qui, en majorité, sortait des classes bourgeoises, était naturellement « anti-étatiste et anti-gouvernementale » (2 .

A Marbourg, j'eus bientôt un cercle d'amis en communion d'idées avec moi, parmi lesquels je veux citer ici, en particulier, l'étudiant Fuhrmann — de Kassel, si je ne me trompe. Fuhrmann, avec l'enthousiasme et la générosité de la jeunesse, devint comme un bon génie pour moi, et non sans raison vraiment. Il avait une perspicacité extraordinaire, une dialectique brillante, et une loquacité jamais à court, cinglante et rapide comme l'éclair.

(1) Il y a dans le texte une allitération entre les deux mots : *schaemend*, rougissant, et *schwarmend*, s'enthousiasmant.
(2) *Staats-und Regierungsfeindlich.*

Combien de fois avons-nous discuté ensemble! Une fois, je me rappelle, notre tournoi oratoire dura — nullement à sec, cela va sans dire, — toute une nuit, et le jour suivant jusqu'au surlendemain matin !

Le pauvre Fuhrmann a vérifié malheureusement le dicton que le génie confine à la folie, - il tomba en ataxie intellectuelle et finit dans une maison de fous. Lorsque j'appris le sort tragique de *Nietzsche*, le souvenir de Fuhrmann me revint.

Sur quoi discutions-nous? Sur tous les problèmes du ciel et de la terre. Car si j'avais déjà réglé mon compte avec le ciel, il n'en était pas de même de mon entourage. Et *Strauss* (1), *Feuerbach* (2), *Bruno Bauer* (3),

(1) Strauss (David-Frédérick), le célèbre auteur de la *Vie de Jésus* (1835), né en 1808 à Ludwigsbourg. *Repetent* à Tübingen en 1832 ; de retour dans sa ville natale, il fut appelé en 1839 à Zürich ; après sa destitution il revint à Ludwigsbourg dont il fut député et il mourut le 8 févr er 1894. Ses *Œuvres complètes* ont paru en douze volumes (1876-1878) ; l'une de ses œuvres plus importantes outre la *Vie de Jésus* est : *Der alte und der neue Glaube* (*l'ancienne et la nouvelle Foi*) parue en 1872.

(2) Feuerbach (Ludwig-Andreas, né à Landshut le 18 juillet 1804, mort près de Nuremberg le 13 septembre 1872), anthropologue, panthéiste, eut une grande influence en Allemagne vers le milieu de ce siècle, entre autres sur Richard Wagner, principalement par son livre sur *l'Essence du Christianisme* (*Wesen des Christenthums*, 1849).

(3) Bruno Bauer (né à Eisenberg, Saxe, le 6 septembre 1809, mort à Rixdorf, près Berlin, le 13 avril 1882), publia une *Critique de la Vie de Jésus de Strauss* (1848) et une *Critique de l'Evan-*

jouaient encore dans nos tournois un rôle important. Mais, avant tout, c'étaient les questions sociales qui nous occupaient et nous échauffaient.

Nonobstant, je m'occupais presque avec autant de zèle de choses plus matérielles. Je m'embarquai — suite naturelle d'une éducation un peu trop sévère et par trop privée des plaisirs de la jeunesse — dans les folies les plus folles de la vie d'étudiant, et je puis honnêtement dire de moi : aucune folie ne m'est restée étrangère. Mais je ne me laissais jamais emporter par le courant, car je suis bon nageur (ce qu'il faut entendre à la lettre), et à aucun moment je ne perdis de vue la nécessité de devenir fort *physiquement*. Sans doute, je consacrais de plus en plus de temps à la *Corpskneipe* (1), mais je ne négligeais aucun exercice corporel : faire de la gymnastique, courir, manier le marteau, forger, — je tra-

---

gile de Saint-Jean (1840) ; nommé professeur à Bonn vers cette époque, il fut destitué en 1842. Il se fixa alors à Berlin, combattit l'émancipation des Juifs dans : *la Question Juive* (1843). Il écrivit ensuite un certain nombre d'ouvrages sur le dix-huitième siècle et la Révolution, sur l'Allemagne, la Russie et l'Angleterre ; et, vers la fin de sa vie, devint bismarckien.

(1) Le mot *Kneipe* signifie : réunion d'étudiants, et par extension, l'endroit où se réunit un groupe ou une association (*Corps*) d'étudiants, toujours une salle réservée de restaurant ou de café.

vaillais avec beaucoup de zèle chez mon armurier, — tirer à la cible et chasser. Pour donner une idée exacte de ma chasse, je dois dire tout de suite que Marbourg possédait (et possède encore) une *chasse d'étudiants*, où chaque étudiant qui pouvait se procurer un permis de chasse avait le droit de chasser à cœur-joie. Et ce droit était tellement recherché que tout ce qui pouvait être chassé, depuis le chevreuil jusqu'à la grive, ou évitait le canton avec une exactitude absolument remarquable, ou s'enfuyait à quelques milliers de pas, avec la circonspection et l'énergie du désespoir, de tout ce qui, même de loin, ressemblait à un étudiant ou à un fusil. Et cela d'autant mieux que le canton voisin était une chasse du *Prince-Électeur* ; et là il y avait lièvres et chevreuils en quantité, voire parfois un cerf échappé de Waldeck (1). C'est en essayant de punir l'incursion d'un de ces intrus qu'un après-midi, un garde-chasse fort incivil me fit siffler à l'oreille une volée de chevrotines dont je lui eusse sur le champ donné quittance si, pour son bonheur et le mien, je n'avais dégringolé dans un chemin creux cou-

(1) La principauté de Waldeck est en effet voisine de la Hesse-Nassau.

vert de neige, où je ramassai mon fusil si plein de neige que je ne pus en faire immédiatement usage.

Lorsque je n'allais pas à la chasse, j'étais presque toute la journée au stand de tir, où mon fidèle compagnon, un « *Mitkneipant* » (1) de la *Hasso-Nassoven* (mon corps), étudiant nassauvien du nom de *Schapper*, — neveu du célèbre communiste *Schapper* avec qui je me liai plus tard à Londres au *Kommunistenbund*. Ce *studiosus* était original sous tous les rapports, — il s'était fixé trois buts dans la vie, du moins dans la vie académique : 1° N'ouvrir aucun livre d'étude ; 2° détenir le record — bien que ce *mot* n'eût pourtant pas encore été emprunté aux Anglais, — de la boisson ; 3° devenir tireur comme Otto le tireur, dont *Gottfried Kinkel* (2) a chanté la gloire. *Otto der Schütz* est le seul livre que je lui aie jamais vu

(1) Mot forgé par l'auteur : un compagnon de kneipe.

(2) Gottfried Kinkel (né près de Bonn en 1815. mort à Zurich en 1882), poète et critique d'art dont les œuvres les plus célèbres sont *Otto der Schütz* (1843) et *Grobschmied von Antwerpen*. Professeur à Bonn, il fut condamné en 1849, à Fribourg, à la prison perpétuelle, pour hautre trahison. Le jugement du conseil de guerre décida que la peine serait accomplie dans une prison civile au lieu d'une enceinte fortifiée. Il s'enfuit en novembre 1850, avec l'aide de son ami Karl Schurz (devenu plus tard ministre de l'intérieur aux Etats-Unis), vécut en Angleterre, puis à Zurich, à partir de 1886. (Voir Alb. Fœrderer, *Erinnerungen aus Rastatt, 1849*, p. 186 et la biographie de Kinkel, par J.-L. Hoffmann (Nuremberg, 1851).

lire, et il s'était tellement enthousiasmé d'Otto der Schütz, qu'en 1848, il ne devint républicain dans l'âme que parce que le poète d'*Otto der Schütz* l'était (1). Le temps que « l'Oncle » — c'était son surnom — ne passait pas au cabaret, il l'employait au tir ou dans l'atelier d'un armurier, dont il était l'ami, et chez lequel il m'introduisit pour me faire initier au noble métier de l'armurerie ou s'y initier lui-même. Car il s'entendait à monter un fusil, à forger une batterie comme le meilleur des armuriers. J'acquis au tir une adresse suffisante telle, que je pouvais espérer devenir, dans les prairies et les forêts vierges du Wisconsin, un émule nullement indigne de Bas-de-Cuir.

Ayant en vue les profondes forêts américaines, je m'entraînai méthodiquement. En hiver, comme il n'y avait pas à penser à la natation, je consacrais le temps que je n'employais pas à autre chose, à faire des marches et des courses de fond, — en société autant que pos-

(1) *Otto der Schütz* est une vieille chanson de geste rhénane arrangée en *Singspiel* par Ferdinand d'Antoine (Cologne, 1798) ; reprise ensuite par Kinkel puis par sa femme Johanna Kinkel-Mathieu, ainsi que par Elise Schmeitzer de Brunswick, 1843 (sur des paroles de son mari) et divers autres auteurs et compositeurs, notamment V. Nessler (texte de Rudolf Bunga) (15 novembre 1886, à Leipzig), l'auteur célèbre du *Trompette de Sæckingen.*

sible, car la philosophie et la discussion péripatétiques me plaisaient beaucoup plus que les séances dans l'atmosphère d'une chambre. Je n'ai jamais aimé l'air d'une chambre, et de cette aversion, je dois remercier cette bonne constitution que m'ont souvent enviée mes amis. Je n'ai jamais pu séjourner dans une pièce dont les fenêtres n'étaient au moins entr'ouvertes, et lorsque, le soir, je sortais d'une séance sérieuse de *kneipe*, je n'allais jamais, — je voudrais écrire mon droit chemin, mais il ne faudrait peut-être pas prendre l'expression au sens le plus absolu ; ce ne serait pas conferme à la vérité, — je ne rentrais jamais *tout de suite* chez moi ; je courais, quelque temps qu'il fît, hors de la ville, par monts et par vaux, pendant une couple d'heures, jusqu'à ce que le dernier atome de l'air impur de la *kneipe* fût expulsé de mes poumons. Je rentrais alors dans ma « turne » disposée fort à propos contre le « désir de miroir », m'endormais comme une marmotte, et me réveillais avec la tête lucide et l'appétit solide. Pour ce qui est du *Katzenjammer* (1),

(1) Mot à mot : plainte de chat, *id est* mal aux cheveux, ou... *xylostôme*, pour traduire en grec une expression qui, en français, brave un peu l'honnêteté.

je ne le connus pas étant étudiant, et je ne l'eûs vraisemblablement jamais éprouvé de ma vie, si j'avais toujours suivi une recette infaillible que je livre ici à la publicité. Ces marches de nuit, où j'entraînais quelquefois des camarades, ne se passaient pas souvent sans quelques écarts. Ainsi, une fois, par une nuit sombre d'orage, nous éteignîmes par malveillance toutes les lanternes suspendues dans les rues suivant la coutume de nos pères ; c'était pour nous un tour d'adresse à nous briser le cou, — et pour les réverbères à leur briser les verres, ce qui nous attira une poursuite combinée des veilleurs de nuit et des appariteurs de tout Marbourg. Nous avions réussi, avec la perte de quelques casquettes, il est vrai, à nous faire place en combattant, mais nous étions poursuivis et serrés sur un terrain défavorable, entre les deux bras de la Lahn. C'était en février, et pas de glace, de sorte que nous étions placés dans l'alternative de nous laisser prendre ou de traverser la Lahn à la nage. Je ne réfléchis pas, fis un plongeon dans l'eau glacée et nageai jusqu'à l'autre bord. Les autres, redoutant un bain froid, se firent prendre. Je me mis à courir, transi, pendant une demi-heure, et rentrai en ville, après bien

des détours, par la porte opposée ; puis, sans être inquiété, je revins chez moi. Bien que mes camarades qui marchaient vers la prison et, pour les dommages causés, eurent à payer une addition soignée, ne m'eussent naturellement pas dénoncé, je fus cependant soupçonné de complicité, très sévèrement réprimandé et considéré avec des regards soupçonneux par les autorités universitaires, qui n'étaient pas sans avoir reçu de Giessen les meilleurs rapports sur mon compte. Cette petite aventure d'étudiants, — et de celle-là seule je fais mention ici, — est un fil qui, mêlé à d'autres fils, finit par former un véritable câble.

Dans la Hesse électorale, régnait l'Eglise, sévèrement, fanatiquement orthodoxe, dont le chef était l'éminent Villmar (1), auteur d'une remarquable histoire de la littérature allemande. Par le zèle avec lequel je nourrissais mes conceptions athéistes, à toute occasion possible et impossible, je provoquai l'attention de Villmar, et un beau dimanche, à l'église, il prononça une philippique tonnante con-

(1) Villmar (August, Friedrich, Christian), né à Saltz, le 21 décembre 1800, directeur du gymnase de Marbourg (depuis 1833), où il mourut le 30 août 1868, auteur d'une *Histoire de la littérature allemande* et d'un *Deutsches Namenbüchlein*.

tre les négateurs de la divinité et les corrupteurs du peuple et me désigna si clairement, bien que sans prononcer mon nom, qu'il ne pouvait y avoir aucun doute sur ma personne. Ce fut le deuxième fil du câble.

Un troisième vint bientôt, beaucoup plus gros que les premiers, gros à lui seul comme un câble.

Nous entrons maintenant sur le terrain politique.

La Hesse électorale (1) s'était lancée dans la grande mêlée en faveur de la Constitution et le conflit n'était pas encore à sa fin. Elle faisait partie des Etats de la Confédération allemande qui, après la Révolution de juillet, s'octroyèrent une constitution, la plus libre, à la vérité, et la meilleure entre les constitutions allemandes. C'est justement parce qu'elle était si bonne, que le prince-électeur de Hesse l'avait en aversion. Il arriva, au cours de la lutte, que le tyrolien *Sylvester Iordan* (2), le « père de la

(1) La Hesse électorale (*Kurhessen* ou *Hesse-Kassel*) principauté jusqu'en 1866, avait alors environ 700.000 habitants. Elle était gouvernée par le prince Guillaume II (1821-1847).

(2) Sylvester Iordan, né le 30 décembre 1782, près d'Innsbrück, étudia d'abord le droit à Landshut (Bavière) et fut précepteur à Vienne, puis *Landsgericht* (juge) a Rosenheim, avocat à Landshut et à Munich. « Habilité » en 1821 à Heidelberg, il fut nommé en

Constitution », se plaça au premier rang des combattants et attira sur lui toute la haine du gouvernement et du prince régnant.

Il fut l'objet d'enquêtes pour cause d'intrigues démagogiques, et ses persécuteurs crurent, en 1839, pouvoir le confondre, lui, l'homme de la loi à la lettre, avec les « hautes trahisons » inventées par la *Commission d'enquête de Mayence* qui servirent à perdre mon grand-oncle, l'infortuné Weidig (1). Il fut mis en prison, et son procès dura pendant des années, tandis qu'il en attendait l'issue dans son cachot. Et là-haut, dans une des cours intérieures du château de Marbourg, était la cellule ou

septembre de la même année professeur extraordinaire de droit à Marbourg ; l'année suivante, il devint professeur ordinaire. En octobre 1830, il fut nommé « représentant » de l'Université kurhessoise et prit part aux travaux préparatifs de la Constitution de 1831, exerçant une grande influence sur le Landtag. Après la dissolution de celui-ci, brouillé avec le gouvernement, il fut nommé de nouveau représentant de l'Université à l'Assemblée des Etats, mais ce choix ne fut pas approuvé par le ministère. En juin 1839, il fut soudain mis en observation, suspendu, emprisonné pour crimes de haute trahison commis en 1832 et 1833. Son procès, qui dura jusqu'en 1843, le rendit célèbre ; condamné à cinq ans de forteresse, relâché sous caution en mai 1845, il fut acquitté en dernière instance, en octobre de la même année. En 1848, il fut membre du Vorparlement, plénipotentiaire de Hesse au Bundestag, puis représentant d'un district hessois au Parlement de 1849. Après avoir vécu quelques années à Francfort, il mourut le 15 avril 1861, à Kassel.

(1) Weidig (Friedrich-Ludwig), né à Nassauschen le 15 février 1801, emprisonné à Darmstadt où il subit de mauvais traitements, à la suite desquels il se suicida (23 février 1837).

le cachot dans lequel un homme honoré, considéré et aimé partout, notamment dans le pays hessois et surtout à Marbourg, pays de son enseignement, — il était professeur de droit et de sciences politiques, — passait sa vie dans la tristesse. La destinée de Iordan, destinée que je ne pouvais séparer de la destinée de mon grand'-oncle, fit sur moi une impression extraordinaire, et chaque fois que, écolier et, plus tard, étudiant, j'« excursionnais » de Giessen à Marbourg, ce qui était très fréquent, je montais au château de Marbourg et cherchais derrière les barreaux les traits pâles de l'homme, qui n'était que rarement visible, mais apparaissait cependant de temps à autre, méditatif et soucieux. Un jour il me fit un signe de tête amical. Il avait dû lire dans mes yeux que ce n'étaient pas une vulgaire curiosité ou le plaisir de le voir qui m'attirait.

De ces promenades à Marbourg et au château, je revenais chaque fois en grand émoi, et la haine pour l'état imposé à l'Allemagne se gravait en moi de plus en plus profondément.

Inoublié et inoubliable est resté pour moi certain dimanche de mai 1840. Un ami de Marbourg, *Heinrich Maus*, étudiant en théologie, et parent de mon tuteur chez qui je demeu-

rais, était venu en visite de Marbourg ; il apportait une poésie de *Dingelstedt*, un natif de Hesse (d'un village près de Marbourg) dont la gloire commençait dès lors à rayonner (1). C'était imprimé sur une double feuille de ce « papier buvard » immortalisé par *Freiligrath* (2) dans sa *Schlacht am Birkenbaum* (*la Bataille au Bouleau*) et, lorsque Maus eut lu les premiers vers je lui arrachai ce papier et lus la poésie pour moi seul, m'enflammant de colère, jusqu'au bout, puis tout haut, presque suffoqué de passion, à toute l'assistance. Les vers du début me sont, encore aujourd'hui, présents à la mémoire. Il m'a été difficile, après cinquante-huit ans, de retrouver la pièce en entier. Qui connaît encore aujourd'hui Dingelstedt, le poëte de la liberté, le « veilleur de nuit cosmopolite », qui de cosmopolite est devenu politique, et dont les « longues jambes du progrès » sont devenues avec les années les lon-

(1) Dingelstedt (Franz, baron von), né le 30 juin 1814 à Halsdorf, mort le 15 mai 1881 à Vienne, fut successivement intendant des théâtres de Munich (1850). Weimar (1857). de l'Opéra (1 67) et du Burgtheater (1871) de Vienne. Il a laissé un grand nombre de poésies, tragédies, nouvelles, romans et des traductions et arrangements scéniques de Shakespeare.

(2) Ferdinand Freiligrath, poëte lyrique, né à Detmold, le 17 juin 1810, mort à Cannstadt (Stuttgart) le 18 mars 1876 ; il s'enfuit en Angleterre en 1851 et ne revint en Allemagne qu'en 1868, o une souscription publique fut faite en sa faveur. Son recuei d poésies, *Ein Glaubensbekenntniss* (1849) fut interdit.

gues jambes du recul ? Ces vers cependant sont pleins de pompe et, de plus, c'est une pièce d'histoire, de ma propre histoire.

Elle est intitulée : « *Osterwort* » (1) par *Franz Dingelstedt*, et réclame l'élargissement de Iordan. En voici les cinq premières strophes :

Là-haut je me tenais, où, au milieu d'une mer de parfums et de fleurs,
Gris et grand le donjon domine, pour garder la vieille ville de [Philippe ; (2)
A mes pieds de tous côtés riante s'étendait la chère vallée de la Lahn,
Et avec les premiers rayons de mai, le printemps me regardait.

Les esprits d'une joyeuse jeunesse surgissaient du sol clair :
« N'était-ce pas là? — Et ici! — Et là-bas... » disaient des voies amies.
Un souvenir muet et profond vint comme l'écho d'une cloche [dominicale
Par les âmes des disparus lointains, qu'un nouveau lien resserra.

Soudain sur mon épaule se pose le doigt craintif d'un ami ;
« Là, à la grille, » dit-il tout bas, indiquant le chemin de ronde ; —
Et deux yeux, grands, ardents, et une face pale, défigurée,
Se fixèrent au delà des murailles sur la belle nature.

Seigneur du ciel ! Silence ! Silence ! Ne l'éveille pas de ses rêves !
Ah ! peut-être justement, ce regard, soit par delà les arbres verts,
Soit par delà les sommets bleus des monts, prit son essor vers son [foyer,
Se riant de ces tours et de ces pierres dans le glacier du libre pays !...

Tu le reconnais ? — Le reconnaître ? ! Un Hessois peut-il l'oublier?
Ne vis-je pas comment, assis au banquet des heureux,
Comment il jeta feux et tonnerre lorsqu'il se leva en courroux,
Comment, au souffle de sa bouche, s'évanouirent en poussière [ruse et puissance ?...

Dingelstedt naquit au village de Halsdorf,

(1) *Parole de Pâques* ou *de résurrection*.

(2) Philippe le Magnanime (*Philipp der Grossmüthige*) né à Hambourg en 1504, régna de 1509 à 1567. C'est un des personnages les plus importants de l'Allemagne au seizième siècle. Il

près de Kirchheim, à deux heures environ de Marbourg, — en face de ce soulèvement géant de basalte au sommet duquel *Winfried Bonifacius* (1) fonda *l'Amœnebourg* (2), pensant à cette parole de la Bible : « Sur ce rocher je veux construire mon église ». « Le poète de Kassel », comme il se nommait dans son premier recueil de poésies, fréquenta à Marbourg le gymnase et l'université et s'enthousiasma pour la « vieille ville de Philippe ». C'était en vérité une vieille ville, bien longtemps avant que Philippe le Magnanime et le Bien-Aimé ne vînt au monde ; et longtemps avant que, par amour pour son pays de Hesse, dont il ne voulait partager la souveraineté avec personne, pas même avec l'empereur, il n'y eût levé l'étendard de la Réforme..., j'allais presque dire de la Révolte, et n'eût fait poi-

introduisit en 1526 la Réforme dans ses Etats, et conclut la même année l'alliance de Torgau avec la Saxe électorale. A la tête de la ligue de Smalkade en 1530, vainqueur de Ulrich de Würtemberg (1534), il fut vaincu en 1537 à Mühlberg par l'empereur qui le tint cinq ans prisonnier. Il mourut le 31 mars 1567, après avoir partagé la Hesse entre ses quatre fils. En 1527, il avait fondé l'Université de Marbourg.

(1) Saint Boniface, apotre de l'Allemagne, né vers 680 à Idirton (Angleterre). légat du pape en Allemagne en 738 ; archevêque de Mayence en 747 ; fondateur de nombreux cloîtres et évêchés. Mort en 755, enterré à Fulda.

(2) Amœnebourg, village d'environ 1.000 habitants, non loin de Marbourg où eut lieu, le 21 septembre 1762, une bataille entre les Français et Ferdinand de Brunswick.

gnarder, empaler, pendre et décapiter tant de paysans qui avaient eu la subversive pensée d'un royaume du ciel sur la terre ; sans doute pour en faire des saints protestants.

A Marbourg vivait encore, quand j'étais étudiant, le souvenir de Dingelstedt. On me raconta sur lui les choses les plus extraordinaires : comment il faisait de la nuit le jour, — ce qui d'ailleurs n'a rien de rare chez les étudiants ! — et comment il avait choisi pour ami le plus petit de l'Université, lui, le géant aux jambes interminables. Lorsque j'entrai à l'Université de Marbourg, il l'avait quittée depuis plusieurs années déjà, mais je l'avais vu pendant mes fréquentes visites antérieures, et toujours en compagnie de son ami lilliputien, derrière lequel il paraissait gigantesque, d'autant plus qu'il était mince comme un fuseau, ce qui lui avait valu le surnom de « barre debout » (*aufrechter Gedankenstrich*).

Toute l'affection de Dingelstedt pour Marbourg (et qui a vu une fois cette perle de la Lahn peut-il ne pas l'aimer ?) nous fut révélée par cette poésie. Et cette poésie qui, au printemps de 1840, avait déchaîné en moi une telle tempête d'enthousiasme et de passion, me fut rendu sensible aux yeux et à l'esprit, un beau jour

de mai 1847. De nouveau « une mer de parfums et de fleurs », d'où surgissait comme un récif du milieu de rochers chargés d'écume blanche, le donjon. L'image de l'homme qui, après avoir, là-haut, langui des années, endurant le supplice de Tantale à la vue du paradis où il lui était interdit de mettre le pied, et qui, déclaré absolument innocent par la Cour suprême, venait de quitter la prison, — la pâle image de Sylvester Iordan se leva devant moi, et à côté, la stature sanglante de Weidig, et le visage angélique de sa petite fille de seize ans, morte au logis paternel, tandis qu'il se consumait au cachot... (1) et comme un éclair, une pensée traversa ma tête : Tu as quelque chose à faire ! Donne libre cours

(1) Dans son beau poème *Une Ame*, *Freiligrath* a chanté l'assomption de l'enfant qui « là-haut » est accueillie par *Schiller*, *Seume*, *Schubart*, trois victimes de la tyrannie, et Seume, en particulier, de la tyrannie hessoise. Le poème se termine par ces vers mis dans la bouche de Seume :

Lui en un cachot, moi jadis au loin,
La même sinistre race de tyrans nous envoya.
Ne t'avait-on donc pas dit
Que le Seume vogua vers la Nouvelle-Écosse ?
Prie ardemment que bientôt avec les vertes cimes,
Il retrouve le gazon de la Lahn autour de son coteau.
Près de Hutten ton père doit s'asseoir,
Fille de Iordan, prie et sois consolée. (L.)

On sait que le grand poète allemand L. Schiller dut fuir de Stuttgart et de Württemberg à la suite des tracasseries du grand-duc, dans la nuit du 22 au 23 septembre 1782, en compagnie du musicien Andreas Streicher, son ami, à la faveur d'une fête donnée par Charles-Eugène au grand-duc Paul de Russie et de sa femme, nièce

à ton instinct. Nous avons un *vivat* à porter à la victime de la justice du cabinet et du Bundestag, et un *pereat* à ses exécuteurs.

Je pensai, j'agis ! J'en parlai à quelques amis, ils approuvèrent mon plan, et la nuit, nous montâmes au château et nous approchâmes de l'endroit qui avait servi de prison à Iordan ; et dès que le premier coup de minuit sonna à l'église Sainte-Elisabeth, je criai aussi fort que je pus, avec d'autres paroles plus ou moins appropriées, mon *vivat* et mon *pereat*. La scène était terminée avant que le dernier coup de cloche se fût éteint dans l'immensité. C'était en vérité une manifestation bien innocente ; mais la manifestation du *Wartburgfest* était aussi très innocente et elle avait eu cependant des suites vraiment tragiques (1). Non pas

du grand-duc. Schiller arriva à Mannheim le 24 et y resta trois ans.

Le poète Schubart (1737-1791) est surtout célèbre par la captivité de dix années (de 1777 à 1787) à Hohenasperg, où le retint le même duc, pour une épigramme.

Quant à Seume (Johann Gottfried), il eut une vie des plus agitées. Né près de Weissenfels, le 29 janvier 1763, il voulut un jour, avec 9 thaler en poche, partir pour Paris (1781) ; arrêté à Vach, il fut conduit de ville en ville jusqu'à Brême et embarqué pour l'Amérique, à la solde du roi de Prusse, l'allié de l'Angleterre. Après vingt-trois semaines de traversée, il débarquait à Halifax, devenait sous-officier, désertait deux ou trois fois le service prussien, tant en Amérique qu'en Europe ; de 1801 à 1805, il fit plusieurs voyages à pied en Sicile, en Russie et en Suède , et après avoir élevé le fils du général Courbière à Berlin, mourut à Teplitz, le 13 juin 1810. Ses *Œuvres* ont paru en dix volumes (1879).

(1) Allusion à la fameuse fête de la Wartbourg (18 octobre 1817) où fut célébré le troisième centenaire de la Réforme.

pour moi, à la vérité, mais sérieuses tout même. Nous avions eu des témoins. La chose fut colportée et grossit comme une boule de neige. Et un jour, j'appris par un fonctionnaire bienveillant pour moi, et qui m'avait déjà donné quelques avertissements, que la situation était fort délicate. Je donnai des détails exacts et cela parut suffisant pour le moment.

Il y avait alors à Marbourg un vieux militaire, personnage peu agréable, qui passait pour être au service du gouvernement de Kassel, en qualité d'espion. Et cet homme qui dans le procès Iordan avait déjà joué un rôle de délateur, voulait maintenant se tailler sur mon dos son habit rouge. Il rapporta à Kassel que, parmi les étudiants de Marbourg, existait une association politique, aussi mauvaise sinon pire que celle des Noirs d'Iéna et de Giessen, et que j'étais l'instigateur et la cheville ouvrière de cette organisation. La graine tombait sur un bon sol ; on décida de me poursuivre. J'en ris d'abord. Mais bientôt je dus me rendre à l'évidence : ma liberté était en péril.

Que faire ? (1)

(1) En français dans le texte.

Les amis de Giessen, avec lesquels j'avais voulu émigrer au Wisconsin pour y fonder une colonie, étaient déjà partis. Je réfléchis. Au lieu de me laisser enfermer ici et de collectionner des expériences à la Iordan, ne valait-il pas mieux partir aussi pour l'Amérique ? Mes préparatifs étaient faits depuis longtemps. Je n'avais plus besoin que d'un contrat de voyage et d'ailleurs j'avais déjà traité avec un agent, de sorte que tout fut prêt dans les quarante-huit heures. Il était grand temps.

Le bon ami qui m'avait mis sur mes gardes vint me voir le soir du jour où le contrat avait été signé, et d'un ton très sérieux : « Il faut que vous partiez dès cette nuit de Marbourg. Je sais de source sûre que vous devez être enfermé demain matin à la prison préventive. »

Ma résolution fut vite prise. L'ami Maus voulut m'accompagner — peut-être jusqu'en Amérique, au moins jusqu'à Rotterdam. Il s'enquit aussitôt d'une voiture et nous nous fîmes conduire à la *Hasso-Nassoven-Kneipe* pour y faire nos adieux. En quelques mots, j'appris aux frères de mon corps ce qui se passait et leur dis qu'avant mon départ, je voulais leur serrer encore une fois la main. Je m'at-

tardai un peu, et Maus s'impatientait. « Adieu, frères ! » « Frères, adieu ! » Et tandis que je gagnais la porte résonna mon lied favori, celui que souvent je chantais à la kneipe, avec beaucoup de sentimalité et de fausse notes :

Wohlauf noch getrunken den funkelnden Wein !
Ade nun, Ihr Bruder, Geschieden muss sein ! (1).

Je m'arrêtai et chantai encore le lied avec eux. Lorsque les dernières notes retentirent, encore un adieu rapide, et dehors, en voiture, dans la nuit noire, vers le monde lointain, lointain.

En voiture, je rassemblai mes pensées. Mon cœur était triste et mélancolique. Il me revint que, l'hiver précédent, avec l'ami Maus, j'avais été consulter sur l'Amœnebourg une diseuse de bonne aventure célèbre au loin dans le pays, et qui, avec son matou noir, après m'avoir longuement considéré, m'avait prédit ceci :

« Jeune petit monsieur ! Vous aurez beaucoup de malheurs. Vous aurez beaucoup de

(1) Ce lied, le 195e des 222 *Commers und Studentenlieder* de A. Michow (Charlottenbourg) comprend quatre couplets. En voici le premier : « A la vôtre ! Buvons encore le vin étincelant ! Adieu, amis, il faut se séparer. Adieu montagnes, et toi maison paternelle, quelque chose m'attire puissamment au loin, au loin ! Iouvivallera, iouvivallera !... »

choses difficiles à surmonter. Vous traverserez deux fois la mer. Mais finalement vous serez très riche et heureux ! » — La rusée personne avait certainement deviné que je voulais aller en Amérique. Elle a d'ailleurs bien prophétisé, en gros. Seulement, j'ai plus de deux fois traversé la mer et la prophétie pèche, hélas ! par sa conclusion.

A la prophétie de la « Sorcière » se mêlaient es accents du lied que je venais d'entendre :

Wohlauf noch getrunken den funkelnden Wein !...

Plus tard, deux fois encore, je chanterai ce même lied. D'abord, dix-huit ans après, à *Grunewald près de Berlin* (1) au bord du *Schlachtensee*. Parce que je n'avais pas voulu aider à atteler les ouvriers allemands au char de l'Etat conduit par le hobereau prussien Bismarck, parce que je n'avais pas toléré que M. *von Schweizer* (2) rendît ce service à M. von Bismarck, j'étais exilé de Berlin et de la Prusse. Le lendemain je devais partir à la

(1) Grunewald est un château de chasse entouré de haies (37 kilomètres carrés), entre Charlottenbourg, Havel et Vannsee, au S.-O. de Berlin, comparable au Bois-de-Boulogne.

(2) Jean-Baptiste von Schweizer, avocat socialdémocrate et vaudevilliste, né le 12 juillet 1833 à Francfort, président de l'*Allgemeiner deutscher Arbeiterverein*, fonde le 22 mai 1863, et dont il va être question, de 1864 à 1871 ; mort le 28 juillet 1875.

recherche d'un autre mouillage... Où ? Je ne le savais pas moi-même. Quelques membres de l'*Association berlinoise des imprimeurs*, où j'avais fait plusieurs conférences, et quelques amis de l'*Allgemeiner deutscher Arbeiterverein* (Union générale des ouvriers allemands) : *Vogt*, ancien membre du *Kommunistenbund* (Union communiste) ; *Sigmund Meyer*, architecte, morts depuis, tous deux, en Amérique ; *Theodor Metzner*, un des rares survivants qui aient appartenu à l'*Allgemeiner deutscher Arbeiterverein* depuis le début ; le tailleur *Reimann*, mort aussi, d'autres encore, voulaient encore une fois être avec moi, et alors, par un beau dimanche, nous allâmes à Grunewald. Là, nous nous promenâmes sur le Schlachtensee, que je voyais pour la première fois, — les propos allant de ci, de là, gais, fiers, tristes, jusqu'à ce que tomba le crépuscule : il faut se séparer.

J'adressai quelques mots à mes amis, les remerciant de leur fidélité et leur annonçant mon retour pour une époque non éloignée. Lorsque j'eus fini et que tous m'eurent serré les mains, l'un d'eux entonna :

Wohlauf noch getrunken, den funkelnden Wein !...

Et tous reprirent en chœur.

Je pensai à cette soirée de la *Hasso Nassoven-Kneipe*, où l'air de ce lied avait accompagné mon départ vers un avenir incertain, vers les aventures, la révolution, la prison, l'exil... et maintenant, après le retour au foyer, encore une fois vers l'exil et un avenir tout aussi incertain, comme dix-huit ans plus tôt.

La deuxième fois, ce fut en 1890. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis mes adieux de Grunewald et quarante-trois depuis mes adieux à la *Hasso Nassoven-Kneipe* de Marbourg. Après mon expulsion de Prusse, je m'étais arrêté quelques semaines à Hanovre, chez mon ami *Schweichel* (1), et j'y avais tâté le terrain. Le résultat de mes enquêtes fut que j'arrêtai mon choix sur trois villes : Leipzig, Francfort-sur-Main et Hambourg. Mais d'abord *Leipzig*. J'y allai, je vis, je restai. J'y restai un quart de siècle, — y compris les huit années que je dus, involontairement, passer dans le village voisin de Borsdorf, sous le règne du petit état de siège.

Ce fut une époque féconde, agitée, que ce

(1) Robert Schweichel (né à Kœnigsberg le 12 juillet 1821), romancier et nouvelliste dont les œuvres ont généralement les Alpes comme théâtre. Schweichel vit encore à Berlin.

quart de siècle où se pressèrent tant de travaux et d'événements. Le temps d'apprentissage à l'*Arbeiterbildungsverein* (Association d'éducation ouvrière , l'avenir du parti social démocratique, le procès de haute-trahison, le temps de forteresse à Hubertusbourg, les luttes entre Eisenachiens et Lassalliens, la fraternisation et l'union des frères ennemis, la loi sur les socialistes, la chute de cette loi et du prince de Bismarck et, la victoire obtenue, la nécessité de transporter le quartier général à Berlin. Tant de choses m'attachaient à Leipzig, et tant d'hommes ! Mais l'intérêt du parti est la suprême loi d'un homme de parti. Je me soumis, d'accord avec mes amis de Leipzig. Nous prîmes congé mutuellement. La veille de mon départ pour Berlin, nous allâmes ensemble à *Connewitz*. Discours et contre-discours. Mais combien différents d'il y a vingt-cinq ans, à Grunewald près de Berlin ! Alors ce n'était qu'un embryon de parti, ce n'était qu'une poignée de pionniers faisant escorte à un proscrit. Maintenant, c'est un parti vainqueur, organisé par toute l'Allemagne, éprouvé et trempé par douze années de loi sur les socialistes, malgré le bannissement et le bâillon, plus fort que ses persécuteurs. vainqueur

et triomphant de tous les détenteurs du pouvoir et de l'autorité. Mais bien que la situation fût favorable, notre position éminente, la perspective sur l'avenir brillante ce soir de Connewitz, — nous n'étions pas précisément bouillants. L'attitude était contrainte. Lorsqu'on a travaillé ensemble un quart de siècle, combattu coude à coude, et grandi ensemble dans la communauté de souffrance et de lutte, il est dur de se séparer. Minuit était déjà passé depuis longtemps, et il *fallut* se séparer. Nous nous levâmes et, à ce moment, l'un de nous entonna et tous les autres suivirent avec émotion :

Wohlauf noch getrunken, den funkelnden Wein !. .

Le lied fut chanté jusqu'à la fin et nous nous séparâmes. C'était la deuxième fois depuis mon départ de la *Hasso Nassoven Kneipe* de Marbourg.

Ainsi ce beau studentenlied, qui est devenu un lied populaire, souvent refait, sur une mélodie à la nouvelle mode, hélas ! m'a trois fois été chanté, à trois moments importants pour moi. Et chaque fois que je l'entends, le cœur me bat plus fort, et mon impression profonde n'est pas amoindrie de ce que, en ces trois

circonstances, je n'ai pas bu une goutte de « vin étincelant », mais bien une plus ou moins grande quantité de bière mousseuse, qui sur le moment, par la magie de la fantaisie, se transformait en vin étincelant.

Mais revenons à l'année 1847 et à la « chaise » roulant sur la grand route de Marbourg à Giessen.

J'étais donc « en fuite » ! Je ne pensais pas au danger... ; dans une demi-heure nous serions à la frontière de la Hesse *grand-ducale*, hors du pouvoir des autorités de la Hesse électorale et en sûreté. Pendant ce voyage, je voyais clair pour la première fois seulement..., c'est-à-dire il m'apparaissait clairement que le sol se dérobait sous mes pieds et que j'étais précipité en pleine nuit. . sans arrêt, dans un espace infini, jouet du hasard dont il dépendait que je tombasse sur une étoile ou que je me perdisse dans la nuit.

Maintenant, les sombres pensées s'envolaient aussi vite qu'elles étaient venues. A Giessen, je mis en ordre ce que j'avais à mettre encore en ordre. De Giessen à Francfort, où j'avais quelques emplettes à faire et à prendre congé de quelqu'un. Et de Francfort à Mayence, où nous nous embarquâmes sur un vapeur du Rhin.

Comme je fus heureux sur le bateau, et sur le Rhin, et sur la mer...

C'était l'été... je ne me souviens plus quel jour du calendrier, bien qu'il ait exercé une grande et décisive influence sur mon existence. Nous (l'ami Maus et moi) prîmes la ligne du Taunus, un des quelques chemins de fer qui fussent alors construits en Allemagne, et par conséquent une rareté.

Notre compartiment était presque vide. Avec nous, deux personnes seulement : une vieille dame et un homme paraissant approcher de la trentaine, coiffé d'un chapeau à larges bords qui ombrageait sa figure aux angles remarquablement rudes. Contre mon habitude, — je puis encore aujourd'hui voyager tout un jour sans desserrer les dents, — je parlai avec mon ami de notre projet de voyage et fis sans doute une remarque qui laissa deviner mon envie d'aller en Amérique Bref, le monsieur au visage à angles rudes se retourna tout à coup, soulevant son chapeau à larges bords, et me dit :

— Pardonnez-moi ; si j'ai bien entendu, vous voulez *émigrer* ?

Il y avait quelque chose de singulier dans le ton de sa voix, — quelque chose comme du

mépris, si bien que j'en fus presque piqué au vif. Avec un regard et un ton de voix pas précisément aimables, je lui répondis sèchement :

« Qu'est-ce que ça a d'étonnant ? Est-ce qu'un homme qui n'a pas une âme de chien peut rester dans ce pays-ci ?

— Ah ! alors, vous en avez assez de l'Europe ? L'Etat de l'Allemagne vous dégoûte ? Mais pourquoi émigrer ? Vous feriez *beaucoup mieux de rester dans ce pays*, tout au moins en Europe. »

Alors j'ouvris les oreilles. Une foule de pensées et de sensations tourbillonna en moi. Dans *Heine*, j'avais déjà lu que le Français, lorsqu'il n'est pas content de son gouvernement, fait une révolution, tandis que l'Allemand, lorsqu'il n'est pas content du governement, laisse le gouvernement en Allemagne et s'enfuit en Amérique ; et la pointe de cette boutade amère m'entra profondément dans la chair.

« Qu'ai-je à faire ici ? Que *puis*-je faire ici ? » m'écriai-je (je ne donne ici, naturellement, que le *sens* de cette conversation). « Dans une prison allemande perdre ma jeunesse, être tué comme Weidig, — avoir les ailes rognées dans un cachot comme le pauvre Iordan, — je n'en

ai nulle envie. Mieux vaut être là-bas, au pays libre, où je serai un homme libre et utiliserai mes forces. La danse commence enfin en France, l'Amérique n'est pas hors du monde et je serai à mon poste.

— En France ! en France ! Pourquoi toujours en France ? *Pourquoi pas en Allemagne* ? Pourquoi pas n'importe où autre part ? Est-ce qu'on ne se remue pas partout : en Pologne, à Genève, en Italie et en Suisse ? En *Suisse*, une révolution se prépare. La lutte contre le *Sonderbund* (1) commence, et c'est une lutte contre la vieille Europe rouillée du despotisme, une lutte contre Louis-Philippe, contre Metternich et ses goujats de Berlin et contre la vermine de la *Bundesnacht* (2) de Francfort ! *Là est votre place, non pas en Amérique.* »

Cette parole me toucha au cœur comme une révélation. Je m'animai de plus en plus et me

(1) Le *Sonderbund* est l'union de sept cantons catholiques suisses (Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwalden, Zoug, Fribourg et Valais) formée en 1843 contre les autres cantons. La *guerre du Sonderbund* éclata en novembre 1847 et se termina par la défaite des catholiques ; elle avait duré douze jours, du 13 au 24 ; elle eut pour résultat l'expulsion des jésuites.

(2) Jeu de mots entre *Bundestag* et *Bundesnacht*, le mot *Tag* voulant dire *jour* et *assemblée* ; *Bundestag*, c'est le jour ou l'assemblée de l'Union, la diète de Francfort et comme cette assemblée était un véritable chaos, Liebknecht l'appelle plaisamment : la « *nuit* de l'Union ».

confessai, avec le besoin de confiance de la jeunesse, à cet étranger qui, en quelques minutes, avait pénétré toutes les angoisses de mon âme. Nous échangeames nos cartes. C'était un docteur Ludolf, professeur à l'Institut Frœbel à Zürich, — qui appartenait alors au capitaine prussien de *Beust*, — lié avec *Herwegh* (1) *Treichler*, *Arnold Ruge* (2), *Julius Frœbel* (3) et tant d'autres dont les noms agissaient déjà sur moi avec une force magique. Et il me fit une description si alléchante de la Suisse en général et de Zürich en particulier que, à cette question qu'il me posa brusquement :

« J'ai été envoyé en Allemagne chercher un

(1) Le célèbre poète et socialiste Georg Herwegh (1817-1875). Voir le fragment suivant : *Premier discours*, p. 129, n. 1.

(2) Arnold Ruge (né à Bergen en 1803, mort à Brighton en 1880), philosophe et révolutionnaire, *docent* à Halle en 1832, après avoir été enfermé à Coblentz comme *Burschenschafter*, co-fondateur des *Hallische Jahrbücher* (1838-1843) et plus tard avec Karl Marx des *Deutsch-franzœsische Jahrbücher* qui n'eurent que deux numéros. Il s'enfuit en Angleterre après les événements de 1849.

(3) Friedrich Frœbel, célèbre pédagogue allemand, né à Oberweisbach (Thuringe) le 21 avril 1782, mort à Marienthal le 2 juin 1852, étudia les sciences naturelles en 1810 et 1811 à Gœttingen et à Berlin, passa deux ans à Ifferten avec le célèbre Pestalozzi ; fonda en 1816 une école transférée plus tard à Keilhau où il publia (1826) *die Menschenerziehung*. Après un nouveau séjour en Suisse de 1831 à 1836, il fonda son *Jardin d'enfants* (*Kindergarten*) à Blankenbourg (Thuringe) (1840). Son fils Julius, libéral, député au parlement de 1848, fut condamné à mort à Vienne avec Robert Blum, puis gracié. (Voir sur Frœbel et son œuvre, la petite plaquette *A Plain Talk about the Kinder Garten*, Paris Exposition, édition Milton Bradley C°. Springfield, Mass. U. S. A. ; et le fragment suivant : *Premier discours*, p. 131-132).

professeur pour notre école modèle, je crois que vous avez les aptitudes nécessaires, voulez-vous accepter, ou du moins essayer ? » — sans me faire prier, je répondis oui.

A Mayence, nous descendîmes au même hôtel. A mesure que j'étais avec lui, mieux me plaisait mon compagnon de voyage. Pendant la nuit, je repassai dans mon esprit les événements de la journée. Tout s'éclaircissait devant moi. Maintenant, j'avais un but. Je sentais de nouveau le sol sous mes pieds. Je résolus de partir tout de suite pour Zürich. L'ami Maus était prêt à m'accompagner. Le lendemain matin, je cherchai l'agent d'émigration avec lequel j'avais fait un contrat. Je me déclarai prêt à abandonner la moitié de la somme payée. Cela ne suffisait pas et finalement je ne rentrai que dans un quart de ce que j'avais déboursé. Mais est-ce que de telles mesquineries me touchaient ?

Nous restâmes un jour encore à Mayence, puis prîmes congé du docteur Ludolf, qui voulait passer quelques semaines dans son pays (le Hannovre, je crois) et fîmes route vers la Suisse, au lieu de l'Amérique.

Lorsque, il y a onze ans, je parcourus le Wisconsin et que j'y vis des domaines alle-

mands, avec des fermiers allemands, des fermières allemandes et leurs nombreux enfants devant les maisons, – je pensai à ce voyage en chemin de fer de Francfort à Mayence, sans lequel je serais peut-être maintenant, moi aussi, avec femme et enfants, devant une de ces fermes, que le train bourdonnant effleure. Ai-je choisi le meilleur chemin ou le pire ?

Combien de fois n'ai-je pas désiré être fermier ?

Et si j'étais devenu fermier, combien de fois aurais-je désiré *ne pas* être fermier ?

Personne n'a éprouvé plus que moi, sur sa propre peau, que la vie *n'est pas* une barre de fer que chacun peut forger suivant son image favorite.



Après un trajet très agréable, pendant lequel je touchai du doigt, par des exemples de toute sorte, le libéralisme badois qui se changeait déjà en un chatoyant radicalisme républicain, nous arrivâmes à Zürich par une délicieuse soirée de fin d'été. Vers les *Alpes,* comme vers la *mer*, j'ai été, dès ma plus tendre jeunesse, attiré magnétiquement. Mon tuteur, condisciple de mon père mort prématurément,

avait été avec lui en Suisse, — un voyage en Suisse, il y a quatre-vingts ans, n'était pas chose commune comme aujourd'hui, — et il m'en avait souvent parlé. A Schaffhouse, qui nous donna avec la vue de la chute du Rhin et le cristal remarquablement limpide des eaux du fleuve, un avant-goût des merveilles naturelles attendues, nous franchîmes la frontière suisse. Quelques instants après, un compagnon de voyage (on était encore au temps des diligences) cria : « Les Alpes ! Les Alpes ! Voilà la montagne ! » Tout le monde regarda dehors. Je détournai les yeux. Je savais qu'il n'y avait de visible qu'une partie des Alpes, et je voulais voir leur splendeur *tout entière*, en jouir *tout à fait* dès la première fois. On m'avait dit que, des ponts de Zürich, il y a un panorama remarquable des Alpes suisses orientales. Et j'étais résolu auparavant à n'accorder aux Alpes aucun regard.

Nous voilà à Zürich. Vite descendus à l'hôtel du Lac, — bâtiment assez modeste alors, — les bagages descendus, et dehors sur les ponts. Alors je regardai. Mon abstinence fut richement récompensée. Le lac d'émeraude, avec son onde transparente comme l'azur, à droite l'imposant Utli, et devant nous, dans l'or bril-

lant du couchant, si claire et si limpide qu'on croyait pouvoir l'atteindre avec la main, la large chaîne des Alpes, perdue dans le ciel. Je restai là, muet. Et alors, l'or du couchant se colora de pourpre, et l'imposante masse s'enflamma ; en extase, je criai à mon ami : « Je reste ici ! »

Et je restai à Zürich.

A l'Institut Frœbel, tout alla à souhait. Au Schiffslande (1), dans la maison des Locher, chez les parents de Locher le réformateur badois qui se fit connaître plus tard, je trouvai un logement avec vue sur la partie inférieure du lac et l'Utliberg. Par la suite, j'appris que dans ma chambre avait séjourné *Lessing*, agent provocateur prussien, — étudiant que la police avait acheté pour surveiller les réfugiés en Suisse après 1830, et qui faisait son métier exactement de la manière aujourd'hui encore en vigueur parmi les agents provocateurs, nationaux et internationaux. La maxime « ne rien apprendre et ne rien oublier » a encore presque plus de valeur pour les policiers que pour les « hommes d'État ». Ces derniers, — d'aussi loin qu'ils appartiennent à la

(1) Vieille rue de Zürich, presque au bord du lac.

carrière, apprennent au moins de temps à autre une ou deux formes ou formules nouvelles, — la police, au contraire, en est toujours exactement aux moyens et aux trucs de *Fouché*, voire même de l'époque de Louis XIV, où commença d'entrer en vigueur l'usage des agents provocateurs. Lorsque la trahison de Lessing fut découverte, ses victimes tinrent, dans un endroit écarté du *Sihlhœlzli* (1), près de Zürich, un tribunal fehmique (2) ; il fut, l'interrogatoire terminé, condamné à mort et poignardé par deux des conjurés désignés d'avance pour l'office de bourreaux. Le cadavre fut retrouvé dès le lendemain matin, reconnu et porté à mon domicile, — dans la chambre que j'occupais maintenant. Ma servante qui était déjà dans la maison alors, me raconta comment le lendemain de l'événement, lorsque le cadavre gisait sur le lit, les « amis » avec lequel l'assassiné avait des relations étaient venus l'un après l'autre, et comment, à l'entrée du dernier, les blessures s'étaient

(1) La Sihl est une petite rivière que reçoit la Limmat (affluent de l'Aar) à sa sortie du lac, au milieu de la ville de Zürich ; elle côtoie de lac de Zürich à l'ouest, au pied de l'Utliberg. *Sihlhœlzli* est un endroit de plaisance au bord de la Sihl.

(2) C'est-à-dire un tribunal de Francs-juges ou de la Sainte-Fehme.

rouvertes,... comme la blessure de Siegfried à l'approche de Hagen. Ma ménagère ne parla pas du tout de Siegfried, il est vrai, — mais en elle survivait la vieille superstition païenne aussi vivace que chez les vieux Burgondes du temps de Siegfried ou du *Niebelungenlied*.... et que chez ma propriétaire de Borsdorf. Tant le peuple est conservateur, — et surtout dans les démocraties, — ce que j'ai appris, pour la première fois d'ailleurs, beaucoup plus tard. Le Hagen de Lessing me fut nommé ; il avait une situation officielle élevée dans le canton ; après le meurtre, il fut évidemment mis en observation et désigné unaniment par la voix populaire, — *non pas* comme un meurtrier, mais comme un *justicier* — qui avait porté le coup mortel. Je l'ai vu souvent, j'ai même parlé avec lui de beaucoup de choses. Je ne l'ai jamais vu rire.

Je me consacrai à mon enseignement avec beaucoup de zèle. Le « chef » de l'Institut, *mon chef* par conséquent, était *Karl Frœbel*, neveu du *Kindergarten-Frœbel*, et frère de *Julius Frœbel*, que j'appris à connaître ainsi que sa femme, née *Haller*, dans notre maison d'école — grande bâtisse, semblable à une grange, tout au bord du lac, à Seefeld. C'était

un pédagogue remarquable, à qui je dois beaucoup de reconnaissance. *Treichler, Ruge, Follenius* (1) et autres que j'admirais de loin et que le docteur Ludolf m'avait fait miroiter comme des phares, je les voyais et je les considérais de près maintenant... et tous n'étaient pas aussi grands de près que de loin.

Herwegh n'était plus à Zürich ; il s'était, avec sa femme, retiré à Paris où il menait avec l'Ariane abandonnée de Thésée-Liszt, la comtesse *d'Agoult* (2), une allotria (3) nullement louable ni glorieuse. Je le rencontrai six mois plus tard, après la révolution de février.

Les temps étaient agités et devenaient de jour en jour plus agités. La *question du Sonderbund* se nouait en un nœud qu'il allait falloir trancher par le fer. Encouragés de France, d'Autriche et de Prusse, les cantons catholiques refusaient l'expulsion des jésuites et la dissolution du Sonderbund. On comptait que le nombre de voix nécessaires pour tenir

(1) August Follen, dit Follenius poète né à Giessen en 1794, mort à Berne en 1855 ; emprisonné de 1819 à 1821 comme démagogue ; plus tard professeur à Aarau.

(2) La comtesse d'Agoult (Daniel Stern en littérature) (1805-1876), qui de sa liaison avec Liszt de (1835 à 1839) eut trois enfants, dont Blandine (Mme Emile Olivier, morte en 1863) et Cosima (Mme H. de Bülow, puis Mme R. Wagner).

(3) Mot grec souvent employé en allemand dans le sens de *Unfug* (scandale, désordre).

séance (au Bundestag) ne serait pas atteint, et que s'il l'était, il ne se mettrait pas en mouvement et en action. C'était compter sans l'hôte, autrement dit sans le peuple suisse. La majorité nécessaire *fut* réunie et le gouvernement fédéral mis en mouvement. La *guerre du Sonderbund* commença. Je voulus y prendre part comme volontaire, mais je fus repoussé avec ma requête. Ainsi je vis le premier coup partir dans la montagne, qui mit en branle l'avalanche révolutionnaire, et lorsqu'elle vint à rouler, je vis *par distance* (1), des hauteurs de l'Albis, la bataille décisive de Giesliken (23 novembre 1847) (2), et je me réjouis de cette victoire brillante et décisive.

Entre temps je fus enrôlé parmi les journalistes. A l'exception d'une couple d'articles que, sur les instances de mon ami de l'Université de Giessen, *Rudolf Fendt,* j'avais écrit au *Zuschauer* de *Gustav Struve* dont il était un assidu collaborateur, j'étais encore tout à fait innocent sur le domaine journalistique, — mais non sur le littéraire, cela va sans dire, car dans des tiroirs secrets et heureusement

(1) En français dans le texte.
(2) Le lendemain les troupes fédérales entraient à Lucerne et le *Sonderbund* était vaincu.

restés tels, j'avais amassé quelques douzaines de kilos de poésies, parmi lesquelles une tragédie triste à fendre le cœur. Les préparatifs de la guerre du Sonderbund m'avaient mis la plume à la main; je trouvai dans la quotidienne *Mannheimer Abendzeitung*, le journal le plus radical de cette époque, un accueil et un débouché si bienveillants que je ne renonçai pas absolument par avance à toute rétribution, bien que j'eusse considéré comme une profanation de la noble mission de journaliste de travailler pour de l'argent.

Mes articles me valurent beaucoup d'éloges et beaucoup de critiques, beaucoup d'inimitiés, mais aussi beaucoup d'amitiés. A Zürich, l'attention des cercles influents se tourna vers moi, et l'on me fit l'honneur de me prier de rédiger l'*Eidgenossische Zeitung*, l'ancien journal de *Bluntschli* (1), qui, après la chute du Sonderbund, n'était plus qu'un bien sans maître. Pendant les pourparlers arriva la

(1) Bluntschli (Johann-Gaspar), né à Zürich le 7 mars 1808, mort à Karlsruhe le 21 octobre 1881 ; professeur à l'université de Zürich dès sa fondation (1833) ; se retira des affaires publiques auxquelles il avait pris une part très active de 1839 à 1846, après la guerre du Sonderbund et s'établit à Münich où il professa le droit de 1848 à 1861. Appelé à Heidelberg, il y resta vingt ans, jusqu'à sa mort. C'est lui qui rédigea le code zürichois, de 1844 à 1853.

Révolution de Février, qui m'appela à Paris. Mais avant de partir, j'avais fait quelques démarches préparatoires pour acquérir la qualité de citoyen suisse.

De mon voyage à Paris je revins encore à Zürich, en avril 1848. Les événements avaient suivi leur cours et tout était en bonne voie lorsqu'en septembre, le *Struveputsch* (1) vint bouleverser toutes nos espérances. Je fus emprisonné, d'abord à *Sæckingen*, puis à *Fribourg*, jusqu'en *mai 1849* qui m'ouvrit la prison, me précipitant dans la « *campagne* » *pour la Constitution de l'Empire*, et finalement me renvoya au bord du bleu lac de Genève. De ma vie là-bas j'ai raconté quelques épisodes l'an dernier.

L'année prochaine, peut-être...

(1) C'est le nom donné à l'incursion faite le 21 septembre 1848 par Struve à la tête d'une petite troupe, sur le territoire badois, à Lœrrach; mettant d'abord en fuite les douaniers badois, Struve un moment vainqueur, proclama de nouveau la République, comme en avril avec Hecker; puis il remonta vers le nord du grand-duché où l'état de siège fut proclamé jusqu'à la hauteur d'Achern; vaincu à Staufen, le 25, par le général Hoffmann, il fut arrêté le lendemain et emprisonné définitivement à Bruchsal; les événements de l'année suivante le délivrèrent. Voir ci-dessus, p. 47, note 1.

Les pages suivantes se rapportent à la période dont il a été question dans les Souvenirs de Jeunesse, *au premier séjour de Leibknecht à Zürich, en 1847. Elles sont extraites d'un long article publié par la* Neue Deutsche Rundchau (*numéro d'août 1897*) *sous le titre :* Eine Jungfernrede.

Premier Discours

..... J'avais vingt-deux ans et j'étais à Zurich. Après la révolution de février, les émeutes fomentées par Hecker et Herwegh (1) ayant

(1) Hecker (Johann Julius), né le 28 novembre 1811, à Eichtersheim, étudia le droit à Heidelberg Nommé *Oberlandsgerichtsadvocat* à Mannheim (1838), il fut élu en 1842 membre de la Chambre badoise, où il siégea parmi l'opposition ; en mai 1845, allant à Stettin avec son collègue Itzstein, il fut arrêté à Berlin et expulsé de Prusse ; allié de Struve en 1846 et 1847, il démissionna et partit pour Alger d'où il revint la même année. A la réunion d'Offenbourg (12 septembre 1847), il exposa le programme des radicaux badois. Réélu à la Chambre, il se déclara républicain au Vorparlement (Heidelberg, 5 mars 1848) dont il fit partie et dont il demanda sans succès la prolongation jusqu'à la réunion du Parlement définitif. Le 12 avril, avec Struve, il partit de Constance à la tête d'une troupe de 1200 volontaires environ, et envahit le duché de Bade ; défait le 20 à Kandern, où le général von Gagern trouva la mort, il gagna la Suisse où il chercha à faire connaître ses idées par le journalisme. Deux fois élu par la circonscription de Thiengen, au Parlement qui l'invalida, il s'embarqua en septembre pour l'Amérique. Après mai 1849, il revint en Europe, puis repassa l'Océan et s'installa fermier à Belleville (Illinois); c'est là que le trouva la guerre de Sécession, faisant depuis 1856, de l'agitation républicaine.

En 1860, il commanda un régiment (sous le général Frémont) et fut blessé. Commandant d'une brigade sous le général Howard, il démissionna en mars 1864. Vivant dans sa ferme en été, l'hiver il faisait des lectures publiques allemandes-américaines.

Hecker mourut à St-Louis, le 24 mars 1881

V. plus haut p. 16, et G. Struve, *Zwælf Streiter der Revolution*, I, 1.

échoué, la révolution de mars s'éteignait lentement, les nuages avant-coureurs des journées de juin commençaient à poindre, et déjà en Allemagne, les partis se formaient. En masse, les fugitifs accouraient vers la Suisse ; moi-même, je l'étais Lorsque la révolution de février éclata, après la victoire remportée sur le *Sonderbund*, — qu'il ne m'avait malheureusement pas été permis de combattre comme volontaire, — je m'étais mis en tête de devenir citoyen Suisse. En même temps que de jour-

Herwegh (Georg) poète et révolutionnaire allemand, naquit à Stuttgart le 31 mai 1807, reçut sa première instruction dans sa ville natale et à Maulbronn, puis étudia à Tübingen la théologie protestante pour laquelle il montra peu de goût. Il revint alors à Stuttgart et collabora à l'*Europa* de Lewald. A la suite d'une affaire avec un officier, il dut quitter le Württemberg et se fixa quelque temps à Emmishofen en Thurgovie, puis à Zürich ; il publia à Winterthur ses *Gedichte eines Lebendigen* (1841, 12e édit, Stuttgart, 1896) poésies pleines de flamme et de jeunesse ; il séjourna ensuite quelque temps à Paris, puis voyagea en Allemagne (1842) où il fut fêté comme un barde de la liberté. Le roi de Prusse lui offrit même une audience à Berlin ; Herwegh répondit à l invitation par une lettre ouverte, datée de Kœnigsberg, qui lui valut son expulsion de Prusse. De retour en Suisse, le séjour de Zürich lui fut bientôt interdit ; il voyagea alors dans le midi de la France et en Italie et revint à Paris où il connut Liszt, Wagner, G. Sand, H. Heine, Béranger, et fréquenta les réfugiés polonais et russes. Après février 1848, en avril, à la tête d'une colonne de volontaires franco-allemands, il fait cette incursion dans le duché de Bade à laquelle Liebknecht a fait allusion à plusieurs reprises. Battu le 27 avril à Dossenbach, par les troupes württembergeoises, il se réfugie en Suisse, puis à Paris. En juillet 1849, il est à Genève d'où, au bout de six mois, il repart pour Nice; il revint encore à Zürich et à Paris, voyagea dans le midi, puis en Allemagne, et se fixa définitivement en 1866 à Lichtenthal près de Baden-Baden, où il mourut le 7 avril 1875.

nalisme, je cherchais à m'occuper d'études juridiques, dans l'espoir d'arriver soit au barreau, soit au professorat. J'avais un grand nombre d'amis influents, entre autres *Locher*, qui plus tard joua un rôle si brillant, *Dubs* (1), qui devint président de la Confédération Helvétique, *Hotz*, procureur général, *Treichler*, qu'il ne faut pas oublier, alors communiste, devenu depuis un personnage, conseiller d'Etat d'autres encore ; bref, j'avais les meilleurs « tuyaux » (2). Mais, est-ce quand éclate un incendie que l'on pense à son avenir et à l'accomplissement de ses désirs personnels? Or, le *monde entier était en feu* ; et personnellement, j'y avais bien un peu contribué. Adieu, mes beaux projets ! Il me fallait encore agir, n'importe où en Allemagne.

L'ex-commnniste *Julius Frœbel* (3) qui est

(1) Dubs (Jacob), homme d'Etat suisse, né le 26 juillet 1822 à Affoltern (Zürich), membre du Conseil national (1849) et des Etats, président de gouvernement (1855), membre du Bundesrath (1861-72), président de la Confédération (1864). partisan de l'autonomie cantonale, membre du Bundesgericht de Lausanne (1875), mort le 13 janvier 1879. Auteur de : *Das offentliche Recht der schweizer. Eidgenossenschaft* (2 vol. 1877-78). V. sa biographie par Zehender (1880).

(2) « *Aussichten* ».

(3) Julius Frœbel, publiciste, neveu de Friedrich Frœbel, né le 16 juillet 1805 à Griesheim, mort le 6 novembre 1893 à Zürich, où après avoir fait ses études à Münich, il fut professeur de minéralogie (1833) ; vers 1884, il fonda une maison d'édition (*Littera-*

mort dernièrement je ne sais plus où, consul impérial d'Allemagne, m'avait offert à Mannheim une place de rédacteur ; j'aurais accepté bien volontiers, mais pour le moment, il m'était impossible de me rendre dans le duché de Bade, que faire alors ? Rester où j'étais et m'y rendre aussi utile que possible ; une occasion ne tarda pas à se présenter.

A côté de nous autres réfugiés et de quelques républicains plus ou moins « rouges », vivaient à Zürich un certain nombre d'Allemands « patriotes », qui éprouvaient le besoin de faire briller leur « patriotisme » et de soutenir les réactionnaires de l'Empire qui revêtaient toujours leurs projets réactionnaires d'une peau de mouton (1) patriotique et par là, espéraient conquérir le petit habit rouge.

En Allemagne, les adversaires de la Répu-

---

riches Comptoir, Zürich et Winterthur) dont le but était de publier les ouvrages interdits en Allemagne ; de retour dans sa patrie en 1845, il se trouve à Dresde en 1848, est élu par la principauté de Reuss au parlement de Francfort, va à Vienne avec Robert Blum ; condamné à mort, après l'occupation de la ville (novembre 1848), il est gracié par Windischgrætz ; expulsé d'Autriche, il publie à Francfort ses *Briefe über die Wiener Revolution* (1849), voyage en Amérique (1850-57), épouse en 1856 la comtesse Caroline d'Armansperg, fille de l'ancien ministre de Bavière et de Grèce ; revient à Vienne de 1862 à 1866, fonde l'année suivante et dirige jusqu'en 1873 la *Süddeutsche Presse* à Münich, puis est envoyé comme consul à Smyrne et à Alger (1876-1891) où il prend sa retraite. Voir son autobiographie, *Ein Lebenslauf* (2 vol. 1890-91).

(1) *Sic.*

blique fondaient des ligues constitutionnelles, des ligues nationales et des ligues de patriotes, auxquelles les républicains opposaient des ligues démocratiques. Un beau jour, les patriotes allemands de Zürich eurent l'idée de fonder une ligue qu'on devait baptiser nationale allemande (*Deutscher-Nationalverein*) (ou patriotique (*Vaterlandsverein*)?)A la tête de l'entreprise était un certain professeur *Bobrik* qui enseignait je ne sais trop quoi à l'Université mais qui, à ses moments perdus, (apparemment assez nombreux), écrivit un énorme bouquin sur *la Flotte allemande.*

Ce monsieur était propriétaire d'un petit bateau à voiles, à bord duquel, en compagnie de sa femme et de son *famulus*, il entreprenait des voyages d'exploration sur l'océan zurichois ; il y avait même fait plusieurs fois naufrage, par bonheur sans issue fatale.

A l'occasion d'une de ces croisières, il se découvrit une âme intrépide de marin (1)..... Les rives du lac aux eaux si vertes l'enchantaient ; ce miroir d'émeraude, que Klopstock immortalisa en des odes sublimes, devenait pour lui un océan ; et lorsque Bobrik le grand

(1) *Ein flottes Flottenherz.*

eut découvert son âme de marin allemand, il inventa la *Flotte allemande*. Et dans sa pensée germa un projet immense (1) qui engendra un livre formidable. C'étaient des choses colossales que ce Zürichois professeur de marine allemandes avait imaginées. L'Angleterre n'avait plus qu'à baisser pavillon devant la formidable marine allemande ; tous les peuples de la terre gisaient à nos pieds.

Si je pouvais retrouver un exemplaire de ce livre et l'envoyer au représentant de la marine allemande, je suis persuadé que M. *Tirpitz* (2) s'inclinerait sans objection devant le génie sublime qui présida à la conception de ce gigantesque projet de marine. Mais, hélas! pas un exemplaire n'en est parvenu jusqu'à nous, et ni dans le Meyer ni dans le Brockhaus (3) je n'ai trouvé le nom de Bobrik... Oublié, oublié, comme dans cinquante ans ou

(1) *Uferlos*, mot-à-mot « sans rives. »

(2) Tirpitz (Alfred), né le 19 avril 1849 à Küstrin, contre-amiral et chef de l'état-major de la marine allemande en 1892, commandant de la division de croiseurs en Extrême-Orient (1896), secrétaire d'Etat de l'administration de la marine (ministre de la marine) depuis 1897. C'est sous le ministère encore actuel de l'amiral Tirpitz qu'a été promulguée la loi maritime du 10 avril 1898, qui donne une grande extension à la flotte allemande.

(3) Le *Meyer's Lexikon* et le *Brockhaus Lexikon* sont les deux « Larousse » allemands.

moins peut être, M. Tirpitz, ses amis et ses plans ambitieux. » Au besoin, M. Tirpitz pourrait rechercher des traces de son prédécesseur ; disposant de plus de moyens d'investigation, il serait sans doute plus heureux que moi. (1)

Quoi qu'il en soit, le Tirpitz anticipé du lac de Zürich avait l'intention de fonder une ligue « patriotique » et cela nous décida à l'action. Après quelques conférences en petit comité, on décida de convoquer à une réunion les réfugiés allemands et les républicains ; la séance fut très agitée. De divers côtés, on proposa (autant le dire tout de suite) de faire avorter la réunion patriotique et d'en organi-

---

(1) Sans être beaucoup plus heureux que W. Liebknecht lui-même, nous avons trouvé cependant des traces de Ed. (?) Bobrik dans le *Vollstændiges Bücher-Lexikon* (*Index locupletissimus*) de Kayser et Wuttig.

Bobrik y est signalé comme l'auteur de :

Text, Uebersetzung und Beleuchtung der Cœlner Urkunde, avec fac-simile (Zürich, Orell, Füssli, 1840).

Handbuch der praktischen zum Seefahrturkunde.., zum Selbstunterricht und für Lehrer (Zürich, Litt. Comptoir J. Frœbel, 1845, 46 et 48). C'est évidemment à cet ouvrage, gros de 2688 pages, que Liebknecht fait allusion.

Allgemeines nautisches Wœrterbuch, complément de l'ouvrage précédent (Leipzig, 1850 et 1858).

Les *Deutsche Biographien* signale un Hermann Bobrik, né et mort à Kœnigsberg (1811-1845) et professeur de géographie antique dans sa ville natale, auteur d'une *Géographie d'Hérodote* (1838) et d'une *Géographie de la Grèce antique* (1842) ; qui fut vraisemblablement le frère d'Ed Bobrik.

ser une à sa place, sans distinction de nationalité. A part cela, je ne me rappèlle qu'une chose, c'est que j'étais debout sur une chaise et que mes mains, avec lesquelles j'avais beaucoup parlé, furent serrées avec tant de force par mes nombroux amis qu'elles faillirent être aplaties ; ensuite, au milieu d'un bruit assourdissant qu'on me dit, après, avoir été un tonnerre d'applaudissements, je fus désigné à l'unanimité comme représentant des sans-patrie, pour porter la parole à la réunion patriotique et attacher le grelot. Ce qui devait avoir lieu le soir suivant.

Je n'avais jamais tenu un « discours ». Cette extériorisation du sentiment m'était inconnue; de même qu'une *philosophie* de l'inconscient(1), il me paraît y avoir aussi une *rhétorique* de l'inconscient ou une rhétorique inconsciente. Le premier discours ! Je sentais qu'il allait se passer quelque chose d'important pour moi, et puisque l'Esprit universel ne me paraissait pas venir à moi, je n'avais plus qu'à essayer de m'en passer. Je n'avais pas la fièvre de la rampe ; ma tâche me paraissait si simple que je ne voyais aucune difficulté à m'en acquitter.

(1) Allusion à la célèbre *Philosophie de l'Inconscient* de von Hartmann (1869).

Je savais très clairement ce que j'avais à dire et, rentré chez moi, bien qu'il fût déjà tard, je jetai quelques idées sur un bout de papier et m'endormis du sommeil du juste.

Le lendemain matin, jour de la bataille, mon premier regard tomba sur mes notes de la veille, et je commençai à m'apercevoir que, malgré tout, la chose n'était pas si facile. Néanmoins, j'étais plein d'ardeur et ne doutais pas de l'issue brillante de l'épreuve. Malgré toute mon assurance, j'envisageais sérieusement la chose et, tel que je m'imaginais pouvoir le prononcer, j'écrivis mon discours. Je relus mon œuvre, ajoutai quelques mots à effet, et une péroraison foudroyante. Et je fûs tranquille. Jusqu'à l'après-midi.

A déjeûner, je rencontrai des amis ; on parla de la réunion, « du » discours ; différentes idées furent émises, auxquelles je n'avais pas pensé. Je me décidai à refaire mon discours. Ce qui fut fait de fond en comble. J'étais en train de le relire lorsqu'on vint me chercher pour me rendre à la réunion. Alors seulement je compris le sérieux de la situation. Si j'allais rester court,.... quelle honte ! Comme j'étais ridicule !... Je répétais... tout s'embrouillait. En approchant du lieu de la réunion, je répé-

tai encore une fois... Diable ! cela marchait encore de plus en plus mal. Les phrases s'enchevêtraient.

Nous arrivons, montons un escalier ; derrière moi, j'entends un bourdonnement de gens pressés -- de gens pressés, devant moi, derrière moi : « Nous voulons tous entendre ton discours ! » — Mon discours ! Comment débute-t il donc ? *Comment??* *Comment???* Un chaos de phrases me bourdonnait dans la tête.

Là... me voici dans la salle ! Des têtes, des têtes ! Est-une hallucination ou la réalité ?... Tous les regards sont fixés sur moi.

On me fait signe de m'asseoir auprès d'une grande table, — on me présente mon vis-à-vis : c'est le professeur Bobrik. Machinalement je le salue.... Toujours machinalement, je souris aux amis qui me parlent. Il fait une chaleur accablante, la sueur coule de mon front, mais certes non parce que j'ai peur. Machinalement je regarde le beau lustre qui domine la grande table, j'en compte les bougies, j'en compte les perles de verroterie, et ce faisant, cherche à rassembler les lambeaux de mon discours.

Je me rappelle tantôt une phrase, tantôt

une autre,.... lorsque je me souviens de l'une, j'oublie l'autre et, à peine l'ai-je retrouvée qu'elle disparaît de nouveau comme dans un tourbillon.

La séance est ouverte.

La salle est comble au point que si on y jetait une pomme, elle ne parviendrait pas jusqu'au plancher, et si tranquille ;.... j'entends mon cœur battre et ma respiration haleter.

Le professeur Bobrik prend la parole. Je commence par l'écouter.

« ... Devoir patriotique... Nous autres Allemands, bien qu'à l'étranger, nous ne pouvons pas oublier que, tandis que là-bas, nos frères, la patrie », etc.

Je connaissais la chanson, paroles et musique, et son auteur ; je laisse mon esprit voyager je suis partout excepté à ce qui se passe.... jusqu'à ce que je sois brusquement rappelé à la réalité par ces mots prononcés d'une voix perçante :

« J'espère que mon appel sera entendu, que vous adopterez ma proposition, et que vous fonderez l'Union comme je vous le propose ! »

Silence. Une seconde. Devant moi, où le professeur de marine a rassemblé une cohorte de « patriotes », on crie bravo! Partout ailleurs, on siffle!

Le moment était arrivé.

Damné discours ! Que vais-je leur dire ? Comment écraser mon adversaire ? Je me redresse :

« Je demande la parole !

— Monsieur Liebkneckt a la parole, dit le président.

— Le *citoyen* Liebkneckt a la parole », rectifie un écho dans l'assemblée.

Je me lève. Alors il se passe une chose étonnante Pendant que je me cramponne au début de mon discours, qui m'échappe, le lustre se met à se balancer au dessus de ma tête et les bougies que j'avais comptées une à une commencent à danser tout autour.

« Messieurs ! *Citoyens* ! »

A peine ai je dit « Citoyens ! » que la *table* se met en mouvement comme le lustre et les lumières, puis les citoyens qui entourent la table. Tout tourne, et de plus en plus vite, vertigineusement vite. J'entends qu'on me crie « bravo ! » pour m'encourager et, toujours plus vite, tout, lustre, bougies, tables, gens, tout continue à tourner.

Désespéré, j'essaie de me ressaisir et lance un nouveau « Citoyens !... Ci-toi-iens !! » Alors

au bord de la table qui danse en rond, mes yeux rencontrent *le crâne chauve de Bobrik.* La calvitie de Bobrik fut mon salut ; sa vue rompit le charme ! Nonobstant, mon discours préparé avec tant de peines est oublié, c'est vrai ; il n'en reste pas gros comme un cheveu, pas plus que si on l'avait rasé ; mais j'avais vu le port ! J'avais retrouvé la terre ferme sous mes pieds ; je me cramponnai au crâne de Bobrik et les mots, se précipant, vinrent en masse.

Combien de temps cela dura-t-il ? je n'en sais plus rien. Ce que je dis, je ne m'en souviens pas plus ! Mais lorsque, dans une péroraison foudroyante, j'invitai l'assistance à fonder une *Ligue républicaine d'action* et non une pommade patriotique, les applaudissements ne s'arrêtèrent plus.

La Ligue républicaine d'action fut votée par une écrasante majorité, tandis que, désespéré, mon professeur de marine quittait la salle, escorté de ses co-patriotes, non moins désespérés.

Mais ce qui me plongea dans une stupéfaction dont je ne suis pas encore revenu aujourd'hui, c'est les compliments que l'on me fit sur mon « épatant discours ». Je dus alors

éprouver la sensation du soldat qui, après s'être précipité avec ardeur dans la bataille de peur d'avoir peur, se jette sur l'ennemi et reçoit la croix de fer (1) pour prix de cet acte héroïque.

Depuis ce jour où j'eus si peur, j'ai toujours été pris de compassion pour ceux qui vont prononcer leur premier discours et, parmi eux, pour celui qui bredouille. Je dis surtout pour celui-là. Car pour les autres, étant donné qu'il n'y a que les imbéciles pour ne pas commettre d'imbécillités, ceux-là seuls arrivent à prononcer un bon discours pour leurs débuts. En effet, ils apprennent leurs discours par cœur et les déclament ensuite ; ce sont de mauvais discoureurs, dont on ne tirera jamais rien. Je pourrais citer des exemples, mais je préfère m'abstenir, ne voulant pas faire de personnalités.

Et j'ai fini.

Qu'advint-il de *notre* ligue ? Point d'interrogation.

Quelques semaines plus tard les bulles de savon de tous mes rêves d'avenir éclataient. Je ne

(1) La croix de fer (*Eisernes Kreuz*), ordre de chevalerie fondé par le roi de Prusse, Friedrich-Wilhelm III, le 10 mars 1813.

devais jamais être ni citoyen suisse, ni procureur, ni procureur d'Etat, ce qui à cette époque m'apparaissait comme une situation sublime; pas même rédacteur à un journal suisse, ce que mes amis suisses avaient entrevu pour moi.

De nouveau, je déraillai et quelques semaines plus tard, peut-être même quelques mois, car à une époque comme celle-là, qui se rend compte de la durée? — j'étais assis dans l'ancien château des margraves de *Sæckingen*, hôte —bien involontaire—de l'Etat, et je sifflotais sur ma triste destinée, ou plutôt ne sifflotais pas, car je n'ai jamais appris ni à chanter, ni à siffler, ni à danser, défauts de nature auxquels je dois de n'avoir jamais pu danser comme les autres sifflaient (1).

J'ai chanté pourtant dans le château de Sæckingen, comme la harpiste de Heine: « sentiment juste et la voix fausse ». J'ai même peur d'avoir chanté des choses que j'ai commises moi-même. En tout cas, sûrement pas :

(1) Allusion à la locution proverbiale : *Er tantz wie der andere pfeift*, « il danse dès qu'un autre siffle » ; c'est-à-dire : « il suit le mouvement, comme un mouton de Panurge ».

Dieu te protège, ç'aurait été si beau
Dieu te protège, ce ne pouvait pas être ! (1)

car *le Trompette de Sæckingen* ne fut écrit par *Scheffel* (2) que dix ou vingt ans plus tard, et très probablement sous le même toit où je fus hospitalisé pendant quelques mois, en attendant qu'un peloton de soldats m'escortât jusqu'à la nouvelle prison de Fribourg.

(1) « *B'hüt Di Gott, es wær' so schœn gewesen,*
B'hüt Di Gott, es hat nit sol en sein ».

Chanson populaire extraite du célèbre *Trompette de Sæckingen*, opéra comique du strasbourgeois Nessler, dont le poète Scheffel a écrit le poème (1853, environ 220 éditions depuis cette époque).

(2) Joseph Victor von Scheffel, né et mort à Karlsruhe (10 février 1826 — 9 avril 1886), étudia les sciences naturelles et l'histoire, fut quelques temps dans l'administration judiciaire de son pays (grand-duché de Bade) puis voyagea en 1850 en Suisse, en Italie et dans le Midi de la France. Il fut ensuite bibliothécaire du prince de Fürstenberg à Donaueschingen, et revint à Karlsruhe en 1864. A partir de 1881, il vécut sur les bords du lac de Constance, à Radolfzell ; il fut élevé, en 1886, à la noblesse héréditaire.

Comme le *Trompette*, son roman d'*Ekkehard* (1857) a eu le plus grand succès : 150 éditions environ. Ses poésies, fort nombreuses, sont très goûtées et très populaires.

Voir *Grande Encyclopédie*, art. de J.G. Prod'homme.

Quand j'étais maître d'école

« *L'année prochaine, peut-être...* » *écrivait Wilhelm Liebknecht à la fin de ses souvenirs de jeunesse* (Aus Jugendzeit) *parus dans le* Neue-Welt-Kalender für 1900. *Cette année encore, mais pour la dernière fois, le* Kalender für 1901 *a eu l'honneur de publier les souvenirs « du temps de maître d'école »* (Aus meiner Schulmeisterzeit) *qui sont peut-être les dernières pages écrites par celui dont la mort inattendue a frappé si douloureusement le Socialisme international.*

C'est aux années 1850 et suivantes que se rapporte Aus meiner Schulmeisterzeit, *pendant le séjour de Liebknecht à Londres, après son*

expulsion de Suisse. Comme dans les autres fragments de mémoires qu'il donna tant à la Neue Deutsche Rundschau *qu'au* Neue Welt Kalender, *Liebknecht narre avec la même bonne humeur les événements, ou sérieux ou comiques, auxquels il avait été mêlé un demi-siècle auparavant, « comme s'ils dataient d'hier », écrit-il lui-même. Car la Révolution de 1848-49, laissa dans l'esprit de ceux qui la vécurent, une trace ineffaçable. Et ses conséquences furent telles que non seulement elles influencèrent les individus, mais encore qu'elles modifièrent profondément l'histoire politique et économique de l'Europe centrale et surtout de l'Allemagne.*

Dans le cours de ma vie politique, il m'est arrivé plus de cent fois, surtout après avoir fait un discours ou une conférence, de m'entendre dire :

« Tu es bien un maître d'école ! »

Ce n'était pas toujours pour me faire un compliment, mais lors même que cela m'était dit sur un ton de reproche, je le prenais comme un éloge et je me disais à part moi :

« Personne n'a le pouvoir de changer de peau ! »

Il arrive de manquer sa vocation, mais il est impossible de changer de nature. On peut la contrarier, on peut la contraindre, mais Nature reste Nature, même dans les métamorphoses les plus diverses. Et de nature, je suis maître d'école ; et j'ai toujours avoué de bon gré, mainte fois même avec contrition, que la *politique* m'avait fait manquer ma vocation. Et que la nature, dans cette carrière forcée, ait repris de temps en temps ses droits, cela n'a rien que de naturel.

Je ne fus rien moins qu'un maître d'école *par contrainte*, comme la plupart des exilés « instruits » et beaucoup d'autres « ignorants », par exemple le fils de Philippe-Egalité, plus tard roi Louis-Philippe. Le futur roi des bourgeois donna à Londres des leçons pour quelque *six pence* (60 centimes), ce en quoi je l'imitai ; j'aurais même voulu par moment l'imiter encore beaucoup plus souvent. Mais j'étais *réellement* maître d'école — maître d'école de vocation — et dès *avant* mon « temps d'exil », j'avais eu un « *temps de maître d'école* ».

J'ai toujours eu du plaisir à enseigner, bien que je n'en aie jamais eu avec mes maîtres ; et mon dernier projet, avant d'aller à l'étranger,

avait été de devenir professeur. Et c'est avec une tristesse ironique que, septuagénaire, je relis le certificat que me remit, après mon examen de maturité, mon professeur de langues classiques, le Dr Otto, un Saxon de Grimma, où il me prédisait un brillant avenir dans l'enseignement. Hélas !... il en a été autrement et la nécessité d'airain m'a forcé à changer ma vocation.

J'ai raconté autre part comment, le sol de *Marbourg* étant devenu trop brûlant pour moi, j'acceptai un poste de professeur à l'*Ecole-modèle de Frœbel* à *Zürich* (1). C'était à l'automne de 1847. J'entrai immédiatement en fonctions et j'en fus très heureux malgré pas mal de déboires.

Cet institut était encore à ses débuts. Mais c'était un excellent pédagogue que ce *Carl Frœbel*, frère du bien connu *Julius Frœbel* qui, après avoir *failli* être fusillé à Vienne, de socialiste-démocrate et pangermaniste ultra, devint dans la suite des temps un bismarckien prusso-allemand avec la virtuosité d'un Miquel (2). Il était Thuringien d'origine et il faut

(1) Voir plus haut p. 48-49 et 116 ssq.

(2) Miquel (Johannes von) né le 21 février 1829 à Neuenhaus (Hannovre), avocat à Gœttingen, co-fondateur et membre du Comité du *Nationalverein* (1859), burgmestre d'Osnabrück (1865);

croire que la faculté d'enseigner tenait, chez lui, de famille ; son cousin *Friedrich Frœbel* est le fondateur des *Kindergærten.*

Je ferai remarquer par anticipation que ce même institut fut dirigé vers 1850 par l'ex-capitaine *von Beust* (cousin du ministre saxon du même nom qui devint plus tard ministre autrichien), celui-là même qui, en 1848, s'était mêlé au mouvement populaire, avait pris part à la campagne constitutionnelle et, par la suite, s'était livré dans l'hospitalière Suisse, à sa vocation d'éducateur, sa vocation *naturelle.* Sous l'excellente direction de Beust, l'institut fut agrandi et il compte aujourd'hui parmi les meilleures des institutions privées.

Beust, avec qui j'eus assez peu de relations, mais toujours très amicales, est mort récemment à Zürich, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

De mon temps, l'école était assez primitive pour rappeler ce qui est connu des premières

membre de la Chambre prussienne et du Reichstag (national-libéral) de 1867 à 1877 ; co-directeur de la *Discontogesellschaft* de Berlin de 1870 à 1873 ; premier bürgmestre d'Osnabrück (1876) et de Francfort (1879) et membre du *Herrenhaus*, puis du Reichstag (1887-1890) ; ministre des finances prussien en 1890, annobli en 1897 et nommé vice-président du ministère prussien et ministre des finances.

écoles modèles de *Pestalozzi* (1). Tout y était d'une simplicité rustique, mais propre et bon, en particulier la nourriture.

La place ne manquait pas dans l'immense maison, — grange plutôt, — qu'après trente années d'absence de Zürich, je cherchai à revoir en vain à *Seefeld*. Elle avait été sacrifiée aux besoins croissants de la ville qui s'agrandit de jour en jour. Simple, sans luxe inutile, mais arrangée pratiquement, elle me fit alors une impression extraordinaire.

Dans notre civilisation malsaine, nous sommes habitués aux formes routinières et par la force de l'habitude, nous finissons par attacher plus d'importance à l'accessoire qu'au principal. L'éducation est devenue une profession — ou plutôt un métier — des plus formalistes. Elle est composée de formes et de méthodes précises qui se sont pétrifiées avec le temps et se transmettent d'une génération d'éducateurs à la suivante.

Le *moyen*, comme cela s'est produit en d'autres parties et sur d'autres domaines, est de-

(1) Pestalozzi (Johann Heinrich), le célèbre éducateur et pédagogue, né le 12 janvier 1746 à Zürich, mort le 17 février 1827 à Brugg (Argovie). Pestalozzi, comme Jean-Jacques Rousseau, a été l'objet de nombreuses études, parmi lesquelles nous citerons eulement le recueil *Pestalozzi-Studien* (1896 et suiv.).

venu le *but* et le but primitif a été perdu de vue. Ce n'est qu'au siècle dernier que des esprits réformateurs comme Rousseau et Pestalozzi, s'avisèrent que le but même de l'école et de l'éducation est : faire d'un enfant un homme. Et, étant donné que chaque enfant est doué d'une nature et de capacités propres, l'éducation d'un enfant ne peut être entreprise sans une étude préalable de son caractère, et cette éducation, quoique différente selon les individus, ne doit pas faire perdre de vue le but de l'humanité en général. C'est justement sur ce principe, presque oublié déjà, de Pestalozzi, que Frœbel, en tenant compte de l'évolution des sciences, conçut son école, au moment même de la réaction de Metternich. J'avais devant moi mon système pédagogique idéal, en faveur duquel j'avais tant combattu lorsque j'étais étudiant et l'occasion m'était enfin donnée de voir quelle réalisation pratique je pouvais en tirer. Je me mis ardemment à l'œuvre et, à mon grand étonnement, je m'aperçus que j'étais doué d'une qualité inestimable pour un pédagogue : la *patience* avec les élèves, petits ou grands. A part cette patience bien spéciale, je suis dans la vie d'un tempérament plutôt irascible qui m'a déjà

attiré bien des désagréments. A l'école et, en général, tant que j'enseignai, je ne me souviens pas d'avoir jamais perdu patience. J'eus pourtant des élèves d'un tel acabit, qu'ils eussent soumis la patience du plus patient à une rude épreuve ; ainsi, dans une école de Londres, j'eus à éduquer des jeunes gens de familles riches, de seize à vingt-quatre ans, mal élevés ou quelque peu dévoyés. On m'avait prévenu que j'aurais à faire appel à ma qualité si éminente et je me tins pour averti. Pendant ma première leçon, je considérai mes élèves absolument comme un dompteur des animaux féroces. Que l'on ne croie pas que, par cette comparaison, je veuille déprécier l'art d'enseigner : celui qui en impose aux hommes en impose également aux animaux et réciproquement. Bref, j'étudiai mes jeunes gens, agis avec chacun d'eux comme son caractère me parut l'exiger, et sus si bien leur montrer mon mépris de la fortune et du manque d'éducation et de civilité, que je les gagnai tous et, pendant quatre ou cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à mon départ de Londres, je n'eus jamais le moindre ennui à souffrir de leur part. L'un d'eux même, que l'on m'avait désigné comme l'un des pires, fils d'un clergyman fortuné, eut

une telle affection pour moi, qu'il allait toujours au devant de mes intentions. Il fut pris d'un tel écœurement pour la vie de la « respectable » société, qu'il se décida à partir pour l'Australie. Ses parents, qui avaient perdu sur lui toute influence religieuse, ne réussirent pas à lui faire abandonner son projet. Comme ils lui refusaient leur consentement, il s'enfuit un beau jour de la maison paternelle en compagnie d'une jolie servante; il épousa la servante et s'embarqua pour l'Australie par le premier bateau. Il y est devenu un monsieur riche et considéré, a écrit un très bon livre sur l'Australie, où il vit dans la meilleure intelligence avec sa femme, qu'il a élevée à sa façon. Ils ont tout récemment célébré leurs noces d'or.

Alors, j'avais déjà, certes, de l'expérience; mais à Zürich, je n'étais rien plus qu'un novice. Dans ma classe j'avais vingt-et-un élèves, parmi lesquels le fils de Julius Frœbel était recommandé à ma sollicitude particulière. Sa mère, née *Zeller* et fille d'un patricien zürichois, gardait toujours la maison pendant que son mari était en voyage. Ses cheveux blonds, coupés court à la manière de George Sand, ses yeux bleus et ses traits sinon d'une beauté régulière, du moins d'une vivacité agréable,

faisaient de cette femme, encore dans la vingtaine, une personnalité des plus intéressantes. Enthousiasmée par le courant jeune-révolutionnaire, elle était connue personnellement d'un grand nombre de ses représentants ; je la fréquentai d'une façon très assidue et agréable, ce qui me fit passer sur maint souci de ma position et sur le mal du pays. Avec ma faculté éducatrice, cela marcha beaucoup mieux que je ne l'aurais supposé. J'étais dans les meilleurs termes avec mes élèves, comme avec les professeurs. Du reste, je puis dire que le « chef » fut content de moi et me délivra un certificat des plus flatteurs.

Je fis, même, entre temps, une expérience pédagogique personnelle. Je préparai un jeune homme de dix-neuf ans, fils d'un paysan des environs de Zürich, qui n'avait jamais fréquenté que l'école rurale, — école bien au-dessus, sans contredit, du niveau allemand, — et n'avait aucune instruction grecque ou latine, à subir, au bout de sept mois (sans compter une interruption d'environ six semaines causée par les événements politiques : révolution de février, voyage à Paris, etc.) son examen de maturité, en langues mortes,

allemand et histoire ; et, à l'automne de 1848, il put entrer à l'Université de Zürich.

Révolté de voir tant de temps et d'efforts perdus à l'étude des langues mortes classiques, j'avais fait à Giessen une méthode à mon usage, et je ne fus pas peu fier du résultat acquis. Depuis lors, j'ai appris que *Schliemann* (1) avait étudié le grec par une méthode analogue, la plus simple méthode du monde, par parenthèse, qui consiste en ceci : aussi rapidement que possible, s'approprier le plus grand trésor possible de mots et de tournures, ce qui s'acquiert de préférence en les lisant et relisant le plus vite possible, jusqu'à ce qu'on les possède entièrement. Il est évident que ce procédé n'est pas moins efficace pour les langues modernes que pour les anciennes. Pour ne pas fatiguer et tenir en haleine l'intérêt de l'élève, il ne faut donner à celui-ci que des livres qui le captivent. Qu'il ne soit pas à court sur la grammaire, c'est l'affaire du maître, ou,

(1) Heinrich Schliemann, que ses fouilles en Troade ont rendu célèbre, naquit à Neubuckow (Mecklenbourg), le 6 janvier 1822 ; en 1847, il était négociant à Pétersbourg, y fit fortune, et, après de nombreux voyages, entreprit, à ses frais, de faire des fouilles à Troie (1850), puis à Mycène (1876 et 1888), à Ithaque (1878), à Orchomène (1881), à Troie encore (1882 et 1888-1890), enfin à Tyrinte (1884-85) ; il mourut à Naples le 27 décembre 1890, laissant des relations de toutes ces fouilles et une fort curieuse autobiographie (1892).

s'il s'enseigne lui-même, l'affaire de l'élève Qui a bien appris *une* langue n'a besoin pour aucune autre, même la plus difficile, de professeur, excepté bien entendu pour la prononciation. Mais je m'égare dans les détails et dans la pédagogie....

Ma carrière de professeur à Zürich tira bientôt à sa fin. De Paris et de la légion de Herwegh (1), sain et sauf, je revins encore une fois à Zürich, mais quelques mois plus tard je pris part au deuxième soulèvement badois, connu sous le nom de *Struve-Putsch* (2), dont je ne revins pas. Il me conduisit en prison, de la prison dans la campagne constitutionnelle, et de la campagne constitutionnelle, en exil, — d'abord en Suisse, puis en *Angleterre*. Le retour à Zürich, où j'avais fait mes premiers pas, me fut interdit par les autorités cantonales, et à Genève, où je séjournai (3), je n'eus pas l'occasion d'exercer ma vocation de professeur.

J'arrivai à Londres dans l'été de 1850, et au bout de peu de temps, se posa devant moi, mais non dans le même sens, la question que

(1) Voir plus haut, p. 129.
(2) Voir *Anno 1849*, p. 7-8 et *Souvenirs de Jeunesse*, p. 126, n. 1.
(3) Voir *Anno 1849*.

j'avais déjà si souvent adressée à ceux que je soupçonnais d'espionnage : *De quoi vis-tu* ?

« De quoi vis-tu ? »

Ce que j'avais sauvé du naufrage me suffit pendant quelques semaines, et Carl Frœbel que j'avais aidé d'un prêt avant le début de la révolution de mars, me remboursa au moment critique, — par parenthèse, il est le seul de ceux que j'ai aidés à cette époque, qui m'ait remboursé, ce que je n'oublierai jamais. Mais tout cela ne me conduisit pas loin. Un « homme instruit » (1) arraché soudain à ses habitudes, et jeté dans un pays étranger, dans des habitudes étrangères, auquel l'impératif catégorique du Destin dit : *gagne ta vie, maintenant !!* est dans une situation incomparablement plus exécrable que l'ouvrier, c'est-à-dire l'« ouvrier manuel »(2). Le « travail » est international ; en Angleterre, en France, tout comme chez lui en Allemagne, l'Allemand cordonnier, tailleur, horloger, etc., dès qu'il a surmonté les premières difficultés de la langue et ne dépend plus de « chers compatriotes », est *mieux* placé et sera mieux traité

(1) *Studirter*.
(2) *Handarbeiter*.

qu'en Allemagne. Mais l'« homme instruit » ! Le juriste allemand, le « philosophe » allemand, etc., est absolument sans ressource à l'« étranger », parce que sa jurisprudence ou sa philosophie y est absolument sans valeur. Pour le philologue, cela va déjà un peu mieux, parce que le *professeur* allemand est estimé en tous pays, mais pas toujours bien payé, naturellement. Le médecin même, auquel il semble que le monde entier soit ouvert, se heurte en Angleterre à de graves difficultés, le métier de guérisseur n'étant pas le même là-bas que chez nous.

Or, j'étais philologue..... et, naturellement ma première pensée fut de chercher une place de professeur. On m'en dissuada cependant. Exilés, nous étions dépréciés, il n'y avait rien à faire sans « références »..., et puis la *religion* ou plutôt l'irréligion ! Je renonçai à ce projet et cherchai autre chose. Mais quoi, *quoi ? N'importe* quoi. La faim me pressait. A Genève, j'avais déjà essayé de la typographie et j'y avais trouvé un cheveu. Alors *quoi*, *quoi ?* Je reçus d'un camarade un avis qui me fit luire une espérance de salut. *Sir*

Rowland Hill(1), le postmaster-général, organisateur de la Penny Post, avait besoin de quelques centaines de nouveaux facteurs. J'avais toujours été bon marcheur, j'avais de l'endurance, — pourquoi ne deviendrais-je pas facteur, jusqu'à ce qu'il se trouve quelque chose de plus conforme à mes goûts ? J'appris même qu'un certain nombre d'allemands avaient été acceptés dans le service des postes ; cela fit tomber mes dernières hésitations et j'adressai dans les formes une demande à l'administration des postes. Un jour d'attente cruelle. Deux jours, trois jours..... et jusqu'aujourd'hui — quarante neuf ans après, — je n'ai pas encore reçu de réponse. Bref, je suis devenu aussi peu facteur que compositeur. Et j'étais de plus en plus affamé, au point que mon estomac grondant me posa ce dilemne : avoir un gagne-pain ou mourir de faim.

De mourir de faim je n'avais nulle envie, bien que maint brave garçon, que sa mère n'avait pas bercé avec cette chanson-là, me fût proposé en exemple. Mais j'avais beau me

(1) Réformateur du service postal en Angleterre, sir Rowland Hill naquit le 3 décembre 1795 à Kidderminster ; dès 1837, il proposa l'introduction du tarif à un penny (10 centimes) pour les lettres, ce qui fut adopté trois ans plus tard par le Parlement ; directeur technique des postes, de 1854 à 1864, il mourut à Hampsteard, le 25 août 1879.

torturer la cervelle, examiner dans toutes les directions, — pas une éclaircie dans le nuage qui m'enveloppait, et finalement je dus me raccrocher à l'enseignement comme à la dernière planche, — au dernier brin de paille de salut.

Je savais, d'ailleurs, qu'il n'y avait rien à faire sans un agent ; mais j'avais entendu les pires choses sur les agents. Néanmoins, c'était un moyen indispensable, comme, hélas ! aujourd'hui encore. Je recherchai mes certificats, brossai soigneusement mes habits râpés, et quelques demi-couronnes (pièces de 3 fr. 10) réunies dans ma poche, — à cette époque, l'inscription sur le registre des bureaux de placement les plus minimes coûtait une demi-couronne, — je me mis en route. Je présentai successivement à ces messieurs mes certificats; je fus reçus par tous, fort bien reçu (avec mes demi-couronnes, accablé de compliments pour mes bons certificats, et soulagé de mes demi-couronnes. Sans grande confiance, j'attendis la récolte que mes blancs écus allaient faire germer et mûrir. Mais cette confiance était encore trop grande. Les jours et les jours, les semaines et les semaines passèrent.... et pas de nouvelles de mes honorables agents.

Sur ces entrefaites, il me revint que dans Adamstreet, rue voisine du Strand, demeurait un agent plus haut placé, qui procurait réellement des places et de bonnes places, mais demandait, il est vrai, un droit d'inscription d'une demi-livre (12 fr. 50) et, une fois l'engagement obtenu, encore la moitié des honoraires du premier trimestre.

Je me résolus à ce dernier moyen de salut. Quand on a le couteau sous la gorge, on n'a pas le choix des conditions. Tout est gain.

Je réussis à emprunter un habit noir, à ma taille, ainsi qu'un chapeau haut de forme qui ne fût pas trop défraîchi par le brouillard et la pluie de Londres, puis un luisant demi-souverain auquel, par précaution, fut ajouté un six-pence, car je tenais d'un ami depuis longtemps établi à Londres, que, dans les hautes classes, on ne comptait pas par souverains, mais par guinées, monnaie fictive et depuis longtemps hors d'usage, mais qui n'était plus maintenue par la « haute » société que dans le but de faire payer au public, pour chaque souverain, un impôt capital de un shilling (1 fr. 25.) (1) Et par bonheur pour moi, un six-

(1) Le *sovereign* ou livre sterling vaut, comme on sait, 20 shillings ou 25 francs ; la guinée qui n'existe plus que nominalement, vaut 2 shillings ou 26 fr. 25 ; le demi-sovereign vaut donc 10 shillings, et la demi-guinée 10 sh. 6 pence, ou 13 fr. 10 environ.

pence (60 centimes) me restait.

Lors donc que je pénétrai dans le confortable et luxueux appartement du

REVEREND NICHOLSON
Clerical and Scholastic Agency,

je me trouvai nez à nez avec un laquais en livrée haut comme un arbre (1) et un jeune homme fort bien mis qui m'apprit dans un chuchotement, que le Saint des Saints du *Reverend Nicholson* et de sa *Clerical and School Agency* (agence pour ecclésiastiques et professeurs) était inabordable pour tous ceux qui, faute du sésame des *Mille et une Nuits*, n'en ouvraient la porte au moyen d'une demi-guinée.

Je sacrifiai ma, — c'est-à-dire : la demi-guinée que je détenais provisoirement, et le Saint des Saints s'ouvrit pour moi. Un homme grand, rasé de près, avec une cravate et un visage huileux se leva, plein de dignité, d'un grand siège en forme de trône, me salua très dignement d'une voix onctueuse, avec condescendance, suant la « respectabilité » par tous les pores,

(1) *Baumlang*.

un véritable pasteur, le prototype du clergyman anglais. Sans plus de préambule, il me demanda ce que je désirais et mes certificats. Je voulais enseigner, comme précepteur, ou comme professeur dans une école. Allemand, Français, latin, grec, ces deux langues avec la prononciation allemande, ce qui, du reste, gênait peu M. Nicholson qui, étant Ecossais, prononçait le latin et le grec à l'écossaise, à peu près comme nous autres Allemands ; et même tout le possible et l'impossible. Mes certificats, qui étaient réellement bons, plurent beaucoup à M. Nicholson. Notamment le certificat de *Carl Frœbel* lui en imposa, car je suppose qu'il confondait celui-ci avec le Kindergarten-Frœbel, très populaire en Angleterre, confusion que je m'empressai de ne pas lui faire remarquer.

Lorsque je pris congé, il me donna une si chaude « poignée de mains » que, réellement, j'oubliai un instant le pasteur huileux, et que j'eus la vision d'une place bien payée de professeur. Et avec raison ; trois jours après je reçus un pli d'aspect respectable portant l'en-tête apparent de la *Clerical and Scholastic Agency* imprimé sur l'enveloppe et dedans, une lettre polie qui me convoquait

pour le lendemain à l'office ; il s'agissait d'une place de professeur avec traitement de 120 livres, le logement à l'école et le reste gratuit.

Ce fut une joyeuse surprise. Des doutes de toute sorte m'assaillaient bien encore, mais cet homme s'était montré si sympathique.... et pourquoi, *moi*, n'aurais-je pas cette place, tout comme un autre ? N'avais-je pas été obligé de payer, tout comme un autre ? Et pour de l'argent là était essentiel. Pour la deuxième fois je fis reluire mon cylindre — plus luisant encore que la première fois, — et retapai mon habit du mieux qu'il me fut possible, — et ponctuellement, à l'heure dite, je me trouvai en face du Révérend qui me salua encore plus aimablablement que trois jours auparavant, en prenant congé de moi. Il me dit que la place en question était à Brighton, dans une des écoles les plus « respectables » et les plus renommées ; mes certificats étaient meilleurs que ceux des autres postulants, et ma référence (un riche négociant de la Cité, dont j'avais élevé les fils à Zürich) satisfaisait aux plus hautes exigences.

Bref, je croyais toucher la forte somme et j'escomptais déjà ce qui me resterait, la moitié de mon trimestre déduite, — lorsque, après

une courte pause, mon Révérend, de plus en plus mielleux, ajouta onctueusement et doucement :

« Je voudrais vous poser encore une seule question à laquelle vous allez sans doute répondre à notre satisfaction réciproque, et l'affaire sera conclue. L'établissement dans lequel vous allez avoir la responsabilité d'enseigner, est fréquenté par des fils de famille hautement respectables — comme ces mots, *highly respectable*, sonnaient dans sa voix ! — qui toutes, tiennent au plus haut point que leurs enfants soient instruits dans les principes et la pure morale du Christianisme, du plus pur Christianisme. Et je suis dans l'obligation de vous demander, — là, sa voix prit le ton chantant et nasillard du prêtre, — quelle est votre attitude à l'endroit de la doctrine chrétienne, de la doctrine de Notre Maître et Sauveur ? »

Je le regardai étonné et mon Révérend pu lire sur mon visage que sa question à la Gretchen (1) ne m'était pas absolument agréable, Il changea quelque peu et, pour m'amadouer, avant de provoquer ma réponse, il ajouta :

« Pour moi, étant donné les excellents cer-

(1) *Eine Gretchenfrage*, une question innocente comme celles que pose Marguerite à Faust, dans le poëme de Gœthe.

tificats que vous possédez et l'impression que toute votre personne a faite sur moi, je n'ai pas et je n'aurais pas une telle question à vous poser si cette école ne m'avait prié instamment de m'assurer de vos opinions religieuses. Non pas qu'on veuille vous contraindre à adhérer aux préceptes de notre église ; en Allemagne, l'Église protestante actuelle diffère très peu, dans ses principes et dans son rite, de la nôtre, du reste vous le savez aussi bien, sinon mieux, que moi, — continua-t-il en souriant béatement, seulement, en Allemagne, l'impiété a causé de tels ravages, et la publication du livre malsain du Dr. David Strauss(1), a tellement empoisonné l'esprit des chrétiens, que nous, dans notre Angleterre dont la grandeur se repose sur la croyance au Christ, et sur la croyance à la *vraie* (*the right*) religion chrétienne, nous devons être en garde contre les Allemands. Maintenant, — j'espère que vous allez répondre à cette question à ma (je veux dire à notre) satisfaction réciproque. »

Il termina sur ces mots et me regarda d'un air interrogateur. Sa voix était devenue si douce et si huileuse qu'il me semblait que de l'huile

(1) *La Vie de Jésus* (1835).

coulait la raie luisante de son crâne et que du sucre le soupoudrait. Ah! s'il avait pu lire dans mon cœur ! Parmi les sentiments qui s'y combattaient, il y en a un qu'il n'aurait pu trouver que difficilement : l'amour du prochain. J'aurais volontiers étranglé le drôle. Mais *il* n'était rien moins qu'une Gretchen qu'une réponse à la Faust (à coups de poings) (1) eût contentée. Je me retins difficilement ; si je froissais cet homme par quelque expression dure ou si je le laissais dans le moindre doute quant à mon christianisme, la grave situation, qui promettait tant, était perdue pour moi et la faim recommençait.... ou plutôt continuait. J'essayai d'agir en diplomate et d'atténuer ma réponse.

« Que vous m'adressiez cette question, rien de plus naturel, mais je n'ai à enseigner ni la religion chrétienne ni la doctrine de votre église. Je ne donnerai que des leçons d'histoire, de littérature et de langues allemande et française principalement, et cela n'a rien à voir avec la religion !

(1) *Gretchenfrage* voulant dire « question innocente », *Faustantwort* signifie « réponse à coup de poing » (*Faust*, poing) ou « à la Faust », comme celles de Faust à Marguerite.

— Permettez, interrompit, doucement amical, mon Révérend ; vous serez obligé également, un dimanche sur deux, d'accompagner vos élèves une ou deux fois à l'office !

— Oh ! certainement (j'avais envie d'ajouter : *non*) — tous les devoirs inhérents à ma classe seront remplis avec zèle et conscience, et je vous donne ma parole que ni d'un mot, ni d'un geste, je n'essaierai de contrarier les sentiments moraux, les croyances et convictions religieuses de mes élèves.

— Je n'attendais pas moins du gentleman que vous êtes mais, étant théologien (dans ma première immatriculation universitaire à Giessen, j'avais été porté comme théologien), vous savez bien qu'entre les formes et la croyance il y a loin et que nous ne saurions nous contenter de l'accomplissement des formes. Si vous conduisiez vos élèves à un service divin de la légitimité et de la nécessité morale duquel vous n'êtes pas convaincu, vous commettriez une action impie et ce serait un acte antichrétien, un péché contre le Saint-Esprit ».

Mon sang bouillait. L'homme qui ne parlait appartenait au trafic formel de l'Eglise anglicane et dans sa bouche chaque mot se chan-

geait en un *cant* menteur, en cet extrait spécifiquement anglais d'hypocrisie et de faux-semblant !

J'aurais voulu lui sauter à la gorge et j'aurais voulu de mes poings marteler son crâne à la raie luisante, — mais la faim fait mal. Et je me ramassai pour un dernier effort de résultat douteux.

« Pardonnez-moi, dis-je, en comprimant d'une force surhumaine ma colère croissante, — pardonnez-moi ; vous savez bien que je n'appartiens pas à la religion anglicane ; et, si vous admettez que, n'appartenant pas à votre Église, j'assiste au service divin de votre Eglise, vous prouvez ainsi que dans l'accomplissement d'un devoir de ma charge, ce n'est pas une condition préalable de moralité, de croire à la nécessité et à la vérité intime de toutes les formalités nécessaires à cet accomplissement.

Je ferai mon devoir dans toute l'acception du mot et, en aucune façon, je n'abuserai de mon enseignement pour chercher à faire pénétrer dans l'esprit de mes élèves des pensées non conformes aux désirs des parents et des directeurs de l'établissement. Les participes, les prépositions et autres parties du discours en

allemand, français, etc., que je vends, ne sont ni anglicans, ni protestants-allemands, ni catholiques, — ils n'ont point de religion et sont absolument neutres. Et je mettrai tous mes soins à ce que tous ces participes, prépositions, etc., soient parfaitement enseignés (1) et parfaitement appris (2).

— Oui, mais terminons rapidement cet entretien. Permettez-moi seulement de vous poser une question. Vous savez, ce n'est pas essentiel ici, que vous estimiez ou méprisiez telle ou telle forme de la religion du Christ. Le point dont il s'agit est celui-ci : *croyez-vous d'abord en Jésus-Christ, et à la Rédemption des hommes par Lui, le Sauveur* ? En un mot, *êtes-vous chrétien* ? »

Il me regarda, — souriant aimablement et derrière son masque aimablement souriant, une profonde indifférence pour ma personne.

J'étais pris au piège.

Un appel à sa sensibilité ou seulement à sa compassion m'eût déshonoré, — sans résultat. Le beau pot-au-lait était brisé, et les rêves de la laitière, auxquels je m'étais rasséréné, évanouis comme des bulles de savon.

(1) *Gelehrt.*
(2) *Gelernt.*

Avec le roi François de France, je pouvais m'écrier : « Tout est perdu, fors l'honneur! »

Je me levai. Il se leva aussi et se recula un peu (il ne devait rien lire de bon dans mes yeux). Me retenant de toutes mes forces je commençai :

« Je vous réponds par la même question : *Vous*, êtes-vous chrétien? *Qui* est le Christ! *Quoi* est le Christ ? Connaissez-vous l'histoire des Évangiles ? Vous reconnaissez-vous dans ce que le Christ des Evangiles a dit et enseigné ? Croyez-vous qu'il serait plus facile à un chameau de passer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ? Et agissez-vous d'après cette doctrine ? L'Angleterre est « un pays chrétien », dites-vous. Est-il chrétien de fusiller les Chinois païens parce qu'ils ne veulent pas s'empoisonner avec de l'opium ? Est-il chrétien que le clergé de votre Eglise soit gorgé d'or, tandis que des millions d'Anglais sont dans la plus profonde misère ? »........ Et ainsi de suite. La colère déliait ma langue et mon déplorable anglais. Je vidai jusqu'à la lie la coupe débordante de ma fureur. Je terminai en vomissant à l'oléagineux Révérend mon mépris pour

le cant en général et pour *son* cant en particulier.

Un moment il resta muet, puis il regarda, plein d'angoisse, la sonnette, qui était placée devant moi, car il croyait certainement que je l'avais volée. Je gagnai lentement la porte, sans quitter de l'œil mon ennemi. Lorsque je fus dans l'anti-chambre, j'entendis des tintements furieux et désespérés venant du cabinet du Révérend. Je n'avais plus aucune raison d'attendre le laquais en livrée, long comme un arbre, qui s'était précipité chez son maître, et je sortis rapidement, faisant claquer la porte derrière moi, dans l'allée de la maison et dans la rue.

Une sensation de joie profonde m'envahit. J'avais dit son fait à cet onctueux pasteur. Mais hélas ! il en était de ma joie comme de la joie du paysan qui, après avoir scié à la sueur de son front la branche sur laquelle il est assis, — patatras, dégringole soudain dans la boue. Ah ! moi aussi, j'étais tombé de tous les cieux, la branche de mes rêves sur laquelle je m'étais trouvé si bien un moment, était sciée...

A cette courte joie succédèrent un long abattement et une faim plus longue encore.

Nonobstant, le quart d'heure que j'ai passé chez le Révérend Nicholson se présente à mon esprit aussi vivant et aussi actuel que si c'était hier ; et pendant mon dernier séjour à Londres l'an passé, au mois de mars, je ne pus résister au désir de revoir le théâtre de cette aventure qui marqua un changement dans mon existence. Aussitôt dit, aussitôt fait, L'Adamstreet est une de ces rues qui, à l'écart du tourbillon vital des grandes et des plus grandes villes, laissent passer des dizaines d'années sans en être marquées. Je trouvai la rue absolument sans changement : aujourd'hui encore, il y demeure des agents de placement et je reconnus même la maison, - elle pas n'avait changé. Seulement il y avait un autre nom sur la porte et sur les vertes jalousies en fer de l'étage inférieur. Mais je n'aurais pas été étonné d'y voir encore « *Reverend Nicholson, Clerical and Scolastic Agency* » — en toutes lettres et en personne. J'étais dans une de ces espèces de torpeur où se perd la notion du temps et de l'espace. J'avais oublié que depuis ma dernière entrevue avec le révérend Nicholson, un demi-siècle s'était, coulé, et que le Révérend Nicholson, qui avait déjà cinquante ans alors, devait, d'après le cour natu-

rel des choses et conformément à sa doctrine, qui envoie les bons au ciel et les méchants en enfer, séjourner depuis quelques dizaines d'années déjà, dans l'une de ces deux demeures, — et vraisemblablement ne pas s'y plaindre du froid.

Ce n'est que lorsque je me retrouvai dans le Strand et qu'un hansom-cab me rasant, faillit m'écraser, que je sortis de mon rêve......

Je n'essayai plus d'un autre agent. La faim dura longtemps, mais je ne suis pas mort de faim. Avec le temps, je trouvai des leçons particulières et aussi dans différentes écoles, si bien que je pus me tirer du besoin. La meilleure place que je trouvai, entre autres, je la perdis, avec la malchance acharnée après moi, — à la suite de changements dans la famille dont j'avais à instruire, plusieurs heures par jour, les nombreux enfants, – juste au moment où, me fiant à la fixité de cette situation, je me risquais à fonder une famille.

Jusqu'au jour où je quittai l'Angleterre, je vécus essentiellement de l'enseignement. Je m'occupais bien aussi du journalisme, ressource extrêmement précaire, car les journaux auxquels, réfugiés intransigeants, nous pou-

vions collaborer, avaient la plupart du temps la fatale habitude de ne pas nous verser d'honoraires.

Après la période où j'avais professé en Suisse, je fus encore environ dix ans professeur en Angleterre — et surtout professeur de langues ; quoique j'ai enseigné aussi d'autres matières. J'aimais particulièrement à professer au *Londoner Arbeiterbildungsverein*, (1) au

(1) Club d'éducation ouvriers de Londres.

« M. Robert Schweichel raconte dans une revue (*laquelle ?*) comment Liebknecht et lui débutèrent dans le journalisme comme rédacteurs de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*.

« J'avais fait, dit-il, connaissance, à Genève, du réfugié poli-
« tique Auguste Brass, un républicain de nuance écarlate. De
« Lausanne, où j'habitais alors, j'avais collaboré au *Messager de*
« *la frontière*, rédigé par Brass, et plus tard je l'avais suivi à
« Berlin, juste un an avant l'arrivée de Liebknecht.

« *La Gazette de l'Allemagne du Nord*, fondée par Brass, était
« démocratique et pangermaniste et elle conservait encore ces
« tendances au moment de l'entrée de Liebknecht à la rédaction.
« J'avais cependant déjà remarqué à certains symptômes que
« Brass songeait à changer son fusil d'épaule.

« Le 22 septembre 1862, Liebknecht arriva à Berlin ; le 23, la
« Chambre des députés de Prusse repoussa les crédits demandés
« pour la réorganisation de l'armée et, le 24, le ministère von
« Heydt démissionna. L'ère de Bismarck commençait.

« Les indices du changement d'opinion du rédacteur en chef
« de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* se multipliaient. On re-
« marquait deux courants bien distincts dans les colonnes du
« journal : tandis que la rubrique « Etranger », rédigée par
« Liebknecht et par moi, s'inspirait des doctrines radicales, les
« articles de fond consacrés à la politique intérieure, rédigés par
« Brass, étaient empreints d'un esprit absolument contraire. »

« Brass était tout simplement au service du général de Roon, ministre de la guerre. Un soir, Schweichel et Liebknecht en eurent la preuve et quittèrent sur-le-champ la *Gazette de*

bien connu et bien souvent calomnié « *Kommunisten-Klub* » ou « *Kommunistischer-Verein* » (c'est là que fut élaboré le *manifeste communiste*) dans lequel, — huit ans plus tard, — je fis des conférences hebdomadaires sur des sujets scientifiques et sur la politique courante.

Je me remis à faire de l'action lorsque j'eus cessé d'une façon dramatique de collaborer à la *Norddeutsche allgemeine Zeitung* de Berlin, environ deux ans plus tard ; puis, après mon séjour de trois ans — de 1863 à 1865 — dans cette ville, qui se termina d'une façon brusque, à *Leipzig* et au *Leipziger Arbeiterbildungsverein.*

A Berlin, j'avais fait connaissance du consul général Sturz, un homme qui a fait *plus* pour la « *Weltpolitik* » allemande, — expression qu'il entendait dans le sens de l'avenir, non dans celui que lui attribuent nos « cassants » (1) jingos, misérables caricatures anglaises que M. Bülow (2) avec tous ses héros et paladins de Kiaoutschoou, Kameroun, Samoa, comme ils

l'Allemagne du Nord. » *Aurore* du 10 novembre 1900. Cf. *Revue socialiste* du 15 septembre 1900, p. 196-197, art. de M. Edgard Milhaud.

(1) *Schneidig.*

(2) Bernard von Bülow, le nouveau chancelier de l'Empire allemand (octobre 1900) est né le 9 mai 1849 à Klein-Flottbeck

appellent tous leurs nids à fièvres et leurs fragments d'îles. Il était consul général de l'*Uruguay*, après avoir donné sa démission de consul général du *Brésil*, à cause de la honteuse conduite des émigrés allemands dans ce pays. En dénonçant les ignominies de l'émigration, Sturz a rendu des services durables. Enthousiaste du développement de la nation allemande, il se dévoua entre autres, au projet d'un *canal entre les deux mers du Nord et de la Baltique* (1), — dont l'importance avait été démontrée en Angleterre par *David Urquhart* (2), — avec le zèle ardent qui le caractérisait. Il parvint à intéresser à ce projet de hautes personnalités. Nous réunîmes des documents et, de concert avec *Robert Schweichel* qui était du

---

(Holstein); chargé d'affaires à Athènes en 1877, attaché d'ambassade à Paris (1880), ambassadeur à St-Pétersbourg (1883), à Bucharest (1888) et à Rome (1895) il fut appelé en 1897 au ministère de l'extérieur qu'il vient de quitter pour prendre la succession du prince de Hohenlohe.

(1) C'est le *Kaiser-Wilhelm* ou *Nordostseekanal,* construit de 1887 à 1895, et qui va de Kiel à Brunsbüttel à l'embouchure de l'Elbe; long de 98 kilomètres, large de 60 mètres à la surface de 22 au fond, il a 9 mètres de profondeur. Il a coûté 150 millions de marc. En 1896-97, 19.960 navires jaugeant 1.848.458 tonnes l'ont traversé.

(2) Homme politique anglais, né en 1805 à Braelanwell (Ecosse) membre de la Chambre des communes (1847-1852), adversaire de Palmerston, David Urquhart mourut à Naples le 16 mai 1877. Il publia de 1835 à 1837 le *Portfolio*, collection de documents sur la politique russe où il se montrait adversaire de la Russie et partisan de la Turquie.

même avis, — il avait en même temps que moi été victime de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, dans la rédaction de laquelle nous étions devenus amis pour la vie, — j'écrivis, — ou plutôt Schweichel écrivit pour la plus grande partie — un travail sur la construction du canal des deux mers ; ce fut le premier écrit en Allemagne sur ce sujet. A cette époque, le projet ne trouva guère d'écho dans les soi-disant « cercles dirigeants ». Et vingt ans plus tard, le gouvernement impérial allemand qu'on ne prévoyait pas même alors, exécutait la « grande œuvre nationale » qui nous avait d'abord fait traiter d' « ennemis du pays », surnom qui nous avait rendus, si possible, encore plus ennemis du pays, plus ennemis de l'Etat.

Le consul général Sturz avait une famille d'une haute culture et vraiment cosmopolite, — sa femme très aimable et véritablement *ladylike* était anglaise, — où fréquentaient surtout des Anglais et des Américains ; et j'y trouvai beau-d'émulation. Sturz me témoignait une grande affection et sa confiance en moi était si grande qu'il me donna la mission fort honorable de faire poursuivre ses études à son fils déjà adulte. Ainsi le destin, une fois encore, me

ramena à ma vocation originelle., à laquelle — après mon expulsion de Berlin et de la Prusse au milieu de l'été de 1865, — pendant un quart de siècle, je suis resté fidèle, même à *Leipzig*, mon nouveau foyer.

Avant que le parti fût assez fort pour avoir sa presse, je dus pour vivre, me créer des ressources par mon métier de pédagogue. Et comme ce métier n'est pas de ceux qui vous font rouler sur l'or, (1) — à propos *quel* métier le pourrait ? — j'y joignis quelques travaux de *correcteur*.

A Leipzig, où la lutte pour la vie me fut d'abord très dure, une famille m'aida surtout, en me permettant d'exercer mon talent de professeur, — la famille du négociant *Eppstein*, que j'avais connue par l'intermédiaire de *Bebel*, à l'*Arbeiterbildungsverein* de Leipzig.

C'étaient des *Juifs*. Pour essayer de payer la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers eux, j'ai combattu de toutes mes forces la « haine » la plus basse et la plus sauvage qui à l'époque contemporaine ait été mise en action dans les buts les plus inavouables, je veux dire « la *haine des Juifs* ».

(1) Mot-à-mot : « Qui nous procurent un sol doré », *ein goldener Boden.*

Giessen, ma ville natale, est dans le voisinage et dans la sphère d'influençe de Francfort-sur-Main, ville dans laquelle, depuis un siècle entier, les Juifs ont pris une place estimée, prépondérante même. A cette circonstance et à la largeur de vues de mes éducateurs, je dois de n'avoir pas eu, étant enfant, de prejugés contre les Juifs. Seuls, les *Catholiques* m'apparaissaient alors comme des hommes d'une seconde classe, comme quelque chose de mystérieux, ce qui s'explique, car il n'y avait pas de catholiques dans notre entourage, et ma famille, bien que d'esprit libéral, n'était pas peu fière de croire fermement, sur les dires des généalogistes hessois, descendre du docteur *Martin Luther*. C'est en mémoire de cet illustre aïeul que l'on ajouta le prénom de Martin à mes quatre autres. Une famille juive, qui demeurait près de chez nous, avec laquelle mes parents, morts prématurément, étaient liés d'amitié, m'invitait souvent chez elle, — une fois entre autres j'assistai à la *Fête des Tabernacles*, ce qui me laissa une profonde impression. — Plus tard, je fis connaissance et me liai avec d'autres Juifs et, même à l'Université, j'eus des Juifs parmi mes meilleurs amis. L'époque

dont je parle seulement ici, précède celle où, devenu par suite des circonstances, acteur sur la scène politique, j'appris à connaître en la personne du Juif *Johann Jocoby*(1) un modèle honoré et en celle du Juif *Karl Marx*(2) mon maître immortel.

Lorsqu'en 1878, pour détourner le courroux populaire des vrais coupables de l'*accaparement des céréales* et de toute la politique de brigand des hobereaux, le prince Bismarck sortit l'antisémitisme de l'arsenal rouillé du moyan-âge, et lança sur les juifs *Stœcker* (3), le pieux allumeur de bûchers, mes

(1) Johann Jacoby, né le 1er mai 1805 à Kœnigsberg, où il fut médecin (1830); accusé de haute trahison pour ses *Quatre Questions* (d'où son surnom) *par un Prussien oriental* (1841) et autres brochures (Voir pl. haut p. 2); membre du Vorparlement, du Comité des Cinquante, de la seconde Chambre prussienne, du Parlement de Francfort et du Rumpfparlement de Stuttgart, membre radical de la Chambre des députés de Prusse (de 1863 à 1870) il publia la *Zukunft* à partir de 1870; désapprouvant la politique de 1866 et l'annexion de l'Alsace, il fut quelque temps emprisonné à Lœtzen; il mourut. le 6 mars 1877, dans sa ville natale.

(2) Karl Marx naquit à Trèves le 5 mai 1818; il dirigea, après 1841, la *Rheinische Zeitung* de Cologne et lorsque celle-ci disparut, fonda à Paris, avec Arnold Ruge, les *Deutsch-franzœsische Jahrbücher* (1848) et le *Vorwærts*, avec H. Heine. Avec Engels, il publia en 1847, le célèbre *Manifeste communiste*. A partir de 1849, il vécut à Londres où il participa à la fondation de l'Internationale (1864), Son œuvre principale, *Das Kapital*, parut en 1873, 1885 et 1897. Marx mourut à Londres le 14 mars 1883.

(3) Christian Odolf Stœcker, prédicateur de la cour, né à Halberstadt le 11 décembre 1835, directeur de la *Deutsche Evangelische Kirchenzeitung*, etc; membre de la Chambre prussienne; auteur d'un certain nombre d'ouvrages socialistes-chrétiens.

lointains souvenirs de jeunesse se réveillèrent, et à côté de considérations politiques, mes sympathies personnelles vinrent les renforcer. L'Angleterre avait développé en moi ces sympathies, les avait approndies, leur avait donné en quelque sorte une base scientifique.

Disraëli (1), de tous les hommes d'Etat anglais le plus intéressant pour moi, a, dans ses romans importants au point de vue littéraire comme au politique, mais non pas estimés à leur mérite, exposé et généralement défendu la théorie : que les *Anglo-Saxons* et les Juifs étaient les deux races les plus aptes du monde à la domination et au gouvernement. Disons au lieu de Anglo-Saxons : *Germains* et nous formons ainsi un *Judéo*-Germanisme dans lequel il y a en tout cas plus de sève et plus de vérité que dans la menteuse doctrine courtisanesque du Christo-Germanisme, ou que dans la soi-disant « conception christo-germanique du monde. » Et non-seulement plus de sève et de vérité ; mais aussi

(1) Disraeli (Lord Beaconsfield), fils de l'historien Disraeli, né à Londres le 21 décembre 1804, converti au christianisme en 1817, membre du Parlement en 1837, chef des protectionnistes et du parti tory (1848) chancelier du trésor à plusieurs reprises, de 1852 à 1866, puis premier ministre (1868 et de 1874 à 18·0) ; anobli en 1876 ; il mourut le 19 avril 1881. Ses œuvres complètes ont été réunies en dix volumes (1881).

et avant tout, plus de *Liberté*. C'est le Dieu des *Juifs*, Jéhovah et les héros *Juifs*, les *Macchabées* en tête, qui poussèrent *Cromwell* à combattre pour la liberté,—tandis que, au nom du Christianisme, jamais combat ne fut mené pour l'affranchissement des peuples, mais pour leur assujettissement. Le seul pays où la lutte pour l'affranchissement du peuple ait revêtu un caractère religieux, est l'Angleterre, — et en Angleterre, ce n'est pas le *Nouveau* Testament qui donna la force morale pour la lutte, mais l'*Ancien* Testament. La *grande* Révolution anglaise, au milieu du XVIIe siècle (1),— qu'il ne faut pas confondre avec la Révolution des « Boutiquiers »(2), à la fin du même siècle, — mit en action et porta sur la scène politique le *Livre des Macchabées*.

L'histoire des Juifs, depuis la destruction de l'Etat juif et la dispersion du peuple juif sur la terre était pour moi, depuis mon enfance, comme une énigme et un miracle. Avec une réelle horreur j'entendais parler, étant enfant, de ces horribles persécutions des Juifs au moyen-âge, de cette effroyable cruauté et barbarie, dont les Chrétiens avaient fait preuve envers les

(1) La Révolution de 1648.
(2) La Révolution de 1688.

Juifs, par la plus invraisemble, mais aussi la plus stupide, imbécilité, par des crimes authentiques du plus aveugle préjugé.

Lorsque je voyais ce qu'étaient ces hommes dans lesquels mon jeune cœur honorait les plus nobles et les plus braves pionniers de la Liberté, — un *Bœrne* (1), un *Johann Jacoby*, — involontairement cette vénération rejaillissait de ces hommes sur leur race. Il y avait là quelque fanatisme, mais la critique plus mûre des années suivantes devait s'incliner devant ce fait que, pour le bien-être et la liberté des hommes, pour l'art, la littérature et la science, les Juifs, eu égard à leur nombre, ont fait *plus* que n'importe quel autre peuple.

Je m'expliquai bientôt ce phénomène que, la « lutte pour la vie », aggravée par une oppression vingt fois séculaire, avait extraordinairement développé chez les Juifs les capacités intellectuelles, et préparé leurs esprits plus forts, qui ne se laissent ni briser ni courber,

(1) Ludwig Bœrne, né le 6 mai 1786, à Francfort où il étudia la médecine avant d'y devenir greffier de la police (1811) ; juif d'origine il se convertit (1818) et devint rédacteur à la *Wage* puis aux *Zeitschwingen* ; vivant alternativement à Francfort, à Hambourg et à Paris, il se fixa définitivement dans cette dernière ville en 1830 et y mourut le 12 février 1837. Ses *Lettres* et *Nouvelles Lettres de Paris* sont bien connues ; il écrivait en français et en allemand. L'édition complète de ses œuvres, publiée en 1868, forme douze volumes.

à la lutte révolutionnaire contre l'oppression et l'injustice. Non que je détournasse ma vue des défauts des Juifs. Mais ces défauts sont, comme leurs vertus, le produit naturel de l'oppression.

Dans cette circonstance que les Juifs, par leur situation politique et sociale, et par la défense qui leur a été faite d'exercer les professions « nobles », furent limités au trafic de l'argent et ingénieusement condamnés à être les *pioniers* de la bourgeoisie moderne, je vis toujours un des exemples les plus instructifs et les plus amusants de l'ironique « histoire universelle ». On pourrait dire aussi de *Némésis* : de Némésis, lorsque les petits-fils du chevalier pillard qui rançonnait et dépouillait les Juifs, se trouvent presque tous réunis au livre de comptes des descendants des rançonnés. De Némésis encore, lorsque nos « plus nobles de la nation » qui reprochent aux Juifs, avec une indignation vertueuse, d'être des accapareurs, sont devenus eux mêmes *accapareurs de blés*, et poursuivent méthodiquement l'accaparement des blés, accaparant ainsi le principal moyen d'existence, avec un tel tour de main que tout ce que l'on a jamais pu reprocher aux Juifs en fait d'accaparament n'est

plus qu'un jeu d'enfant en comparaison.

A propos d'accaparement !

Lorsqu'on reproche aux Juifs «d'accaparer», il me revint toujours que souvent en ma vie les Juifs m'ont fait du bien et témoigné de l'amitié, tandis que le seul accapareur entre les mains duquel je suis tombé et qui m'a fait passer bien des heures d'angoisse, était un bon chrétien, un modèle de protestant qui, chaque dimanche, allait deux fois à l'église. C'était en Angleterre, et mon accapareur était un Anglais, plein de piété et de cant, comme mon brave Révérend Nicholson. Un billet de complaisance, souscrit au profit d'un réfugié ami, qui avait épousé une maîtresse de pensionnat anglaise, et le pensionnat avec elle ; et qui, par suite d'un décès, avait des difficultés dont il ne se sortit que longtemps après. Ce maudit billet, qui fut suspendu plusieurs mois au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclés, m'a rendu cependant un grand service : je n'ai jamais plus de ma vie accepté un second billet.

Et maintenant, à la conclusion.

La loi contre les socialistes, qui détruisit l'*Arbeiterbildungsverein* de Leipzig. mit fin à ma carrière de maître d'école. Je n'y suis

jamais rentré depuis. Encore une seule remarque : si j'additionne tout le temps que j'ai été maître d'école, c'est-à-dire que j'ai exercé le métier de maître d'école et celui de précepteur, il se trouve quelque chose comme un quart de siècle, de sorte que je pourrais célébrer mon *Schulmeisterzeit-Jubilæum*.



TABLE

ERRATA

Page 1,	ligne dern.,	lire	*plusieurs*	au lieu de	*un grand nombre*
— 9,	ligne 13,	—	*pourchassait*	—	*pourehassant*
— 48,	— 12,	—	*J'avais*	—	*J'ai*
— 53,	— 8,	—	*ce*	—	*et ce*
— 77,	— 18,	—	*n'était*	—	*n'étaient*
— 107,	— 21 et 25	—	*Schweitzer*	—	*Schweizer*
— 131,	— 9-10	—	*d'Etat ;*	—	*d'Etat*
— —	— dern.	—	*1844*	—	*1884*
— 134,	— 5-6	—	*allemande*	—	*allemandes*
— 135,	n. 1, l. 8	supprimer	*zum*	après	*praktischen*
— 135,	n. 1, l. 14	lire	*signalent*	—	*signale*
— 145,	ligne 6,	—	*de mon*	—	*du*
— 160,	n. 1, dern. l.	—	*Hampstead*	—	*Hampsteard*
— —	— —	et	*25*	—	*27*

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE XXX. JANVIER M.D.CCC.XCI.

PAR LÉON BADEL

A

CHATEAUROUX





